NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

ENLÈVEMENT AU CLUB DES CINQ

PAR

ENID BLYTON



ENLEVEMENT
AU CLUB DES CINQ

*

par Enid BLYTON

L'ARRIVÉE à Kernach d'une jolie petite fille aux boucles blondes entraîne le Club des Cinq dans une nouvelle et palpitante aventure.

Des bandits rôdent, à la recherche de l'enfant dont ils veulent s'emparer, afin d'obtenir en échange les dossiers secrets de travaux scientifiques importants...

L'enlèvement réussira-t-il? Oui... et non, car le Club fait bonne garde. L'intrépidité de Claude, les déductions habiles de François et de Mick, les ruses de Jo seront autant d'obstacles pour les malfaiteurs. La timide Annie ouvre des yeux effarés. Quant au chien Dagobert, il joue brillamment son rôle dans l'affaire, mais il fait une gaffe qui va compromettre les chances de succès d'une délicate entreprise...



DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en Vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en Randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en Roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué; Clan des Sept!

Série « Famille-Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en Péniche
La Famille Tant-Mieux en Croisière
La Famille Tant-Mieux à la Campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des singes verts

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui Chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'Ecole
Oui-Oui à la Plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui Champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage

Série « Belles Histoires »

Bonjour les Amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux Enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la vieille horloge
Fido Chien de Berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq en Péril

Série « Six Cousins »

Les six cousins
Les six cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en Pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat Siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de Perles

dans les Grands Livres Hachette

3 titres en 1 volume :

Le Club des Cinq et le trésor de l'île, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la roche percée
Fido Chien de Berger, Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du Nid d'Aigle

3/68

ENID BLYTON

ENLEVEMENT AU CLUB DES CINQ

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
81

TABLE DES MATIÈRES



CHAPITRE PREMIER

A la «Villa des Mouettes»

«J'AI l'impression d'être à Kernach depuis un mois ! dit Annie, en s'étirant paresseusement sur le sable de la plage. Pourtant, nous sommes arrivés hier.

— Oui. Nous nous sentons tout de suite à l'aise ici, ajouta Mick. Pour ma part, je m'y plais beaucoup.

— Quel temps magnifique! Si le soleil continue à briller de la sorte pendant les trois semaines que nous comptons passer dans la région, BOUS terminerons bien agréablement les grandes vacances... », dit François en roulant sur lui-même pour échapper à Dagobert, qui posait sa patte sur le bras du jeune garçon et le regardait éloquemment. « Dagobert, tu es infatigable! Nous nous sommes baignés, nous, avons couru et joué à la balle, c'est assez pour le moment. Laisse-moi me reposer. Si tu as encore de l'énergie à dépenser, va t'amuser avec les crabes!

— Ouah! » fit Dagobert en secouant la tête d'un air dégoûté. Puis il dressa l'oreille, car il venait d'entendre un bruit familier.

« Qui veut une glace? Voici le marchand, dit Annie.

— Moi! » répondit le chœur des enfants. Annie prit l'argent que chacun lui tendait et revint bien vite avec cinq cornets. Le chien se mit à sauter joyeusement autour d'elle.

« Je ne connais rien de plus agréable que de manger une bonne glace, étendu sur le sable chaud, déclara Mick. Quelle joie de penser qu'il nous reste encore trois semaines de vacances! »

Annie le regarda d'un air réprobateur. « Tu veux dire : « Quel dommage qu'il ne nous reste « plus que trois semaines de vacances ! » Enfin, profitons-en. Ici, quand il y a du soleil, c'est le paradis sur terre!

— C'est ennuyeux que ton père reçoive aujourd'hui des visiteurs importants, Claude. Les connais-tu? Faut-il faire un effort d'élégance pour eux? demanda François.

— Rassure-toi, ce" n'est pas nécessaire, répondit Claude. Oh! Dagobert, tu as avalé ta glace d'un seul coup, gros glouton! Tu vas te rendre malade!

— Quand arrivent les invités?

— Vers midi. Ils viennent déjeuner. Mais — heureusement pour nous — papa a déclaré tout net qu'il ne voulait pas d'une ribambelle d'enfants autour de lui pendant ce repas. Alors maman demande que nous soyons tous à midi chez nous, pour dire aux invités : « Bonjour! « Comment allez-vous? » Ensuite, nous nous retirerons discrètement, nantis d'un gros panier de pique-nique. Maman a promis de bien nous soigner afin que nous n'ayons rien à regretter.

— Ton père a parfois de bonnes idées, dit

Mick. Je parie que ses amis sont des savants comme lui?

— Oui. Papa travaille actuellement à la réalisation d'un projet extraordinaire. L'un des invités est un génie qui a eu, paraît-il, une idée absolument remarquable...

— Quelle idée? demanda François. Une fusée pour emmener des touristes dans la lune? Ou une nouvelle bombe?

—- Ni l'un ni l'autre. Je crois que c'est une invention qui doit donner de la chaleur, de la lumière et de la force motrice pour presque rien, dit Claude. J'ai entendu papa en parler, il est enthousiasmé! Il appelle cela « un cadeau de l'humanité » et déclare qu'il est très fier de collaborer à cette réalisation.

— Oncle Henri est un grand savant », soupira Annie.

Le père de Claude était l'oncle de François, Mick et Annie. Une fois de plus, les cousins se retrouvaient ensemble à Kernach, pour y passer la fin de l'été.

Claude admirait son père, mais regrettait qu'il ne partageât pas leurs jeux, comme font quelquefois les autres pères, qu'il ne pratiquât pas le tennis, ni la natation, ni aucun sport. De

plus, les cris et les plaisanteries des enfants le faisaient fuir. Il protestait toujours énergique-nient lorsque sa femme lui annonçait l'arrivée de leurs neveux :

« Vas-tu encore m'imposer la présence de cette troupe bruyante? Alors, je m'enfermerai dans mon bureau et je n'en sortirai plus!

— Comme tu voudras, Henri, répondait sa femme. Pourtant, tu sais bien que Claude et ses cousins seront dehors toute la journée. Il est indispensable que notre fille s'amuse avec d'autres enfants, et ceux-là sont les plus sympathiques que je connaisse. Claude se plaît tant en leur compagnie! »

Une fois installés à la « Villa des Mouettes », les cousins de Claude prenaient bien garde de ne pas irriter leur oncle, de ne pas le troubler* dans ses méditations. Ainsi que François le disait-parfois : « On ne peut demander à un génie de se comporter comme tout le monde; surtout à un génie scientifique, qui pourrait faire exploser la planète dans un accès de mauvaise humeur! »

Certes, Claude était ravie d'avoir une fois de plus ses cousins à Kernach. Sur la plage, elle se laissait aller à une douce rêverie et faisait

toutes sortes de projets d'excursions, quand François demanda :

« Si nous retournions à l'eau?

— J'ai déjà nagé longtemps, dit Mick. Mais j'aimerais assez me laisser rouler par la vague, sur le bord...

— Bonne idée, dit Annie. Je suis en train de cuire. L'ennui, c'est que plus on a chaud, et plus l'eau paraît froide!

— Essayons tout de même », dit François. Ils s'avancèrent vers la vague et s'étendirent dans l'eau, en poussant de petits cris... En effet, elle leur paraissait glacée. Mais c'était si amusant de sentir le sable se dérober quand la mer se retirait!...

Pendant ce temps, Dagobert se promenait sur la plage. Il ne voulait pas mouiller encore une fois ses longs poils, maintenant presque secs. Soudain, il se mit à aboyer. Claude releva la tête. « Qu'y a-t-il? Je ne vois personne. »

Mick venait de percevoir un bruit lointain. « J'ai l'impression qu'on sonne la cloche du déjeuner, dit-il.

— Serait-il déjà midi? demanda Annie,

— Probablement, répondit François en se levant. Nous aurions dû nous méfier. Nous savons

par expérience que le temps passe plus vite à Kernach que partout ailleurs. »

II courut regarder l'heure à sa montre, qui était restée dans la poche de sa veste. « Midi et demi! cria-t-il. Dépêchez-vous, nous sommes affreusement en retard!

— Oh! dit Claude, maman doit nous attendre avec impatience, car les deux invités doivent être arrivés. »

Tous quatre s'habillèrent en hâte et coururent jusqu'à la Villa des Mouettes. Ils virent une belle voiture gris foncé, d'un modèle peu courant, arrêtée devant la porte. Bien entendu, ils auraient aimé l'examiner en détail, mais ce n'était pas le moment- La mère de Claude vint à leur rencontre. Elle paraissait contrariée.

« Excuse-nous, tante Cécile, dit François C'est ma faute. Je suis le seul qui ait une montre.

— Sommes-nous vraiment en retard? demanda Annie. Etes-vous déjà à table? Veux-tu que nous prenions notre panier de pique-nique et que nous nous retirions sur la pointe des pieds?

— Non, lui répondit sa tante. Par chance, votre oncle est encore dans son bureau avec ses

amis. J'ai sonné la cloche pour vous appeler, car votre oncle tient beaucoup à vous présenter à nos invités avant le déjeuner.

-^- C'est bien de l'honneur, dit Claude. En général, les amis de papa ne s'intéressent guère à nous. »

Sa mère sourit « L'un de ceux-ci a une fille d'une dizaine d'années, qui va entrer dans le même lycée que vous, Annie et Claude, c'est pourquoi il a exprimé le désir de vous voir.

— Il serait peut-être bon d'aller faire un brin de toilette, dit François. Regarde-nous, tante Cécile. N'avons-nous pas du sable collé à la peau et la crinière en bataille? »

A ce moment précis, la porte du bureau s'ouvrit et oncle Henri sortit, accompagné de deux messieurs.

« Bonjour, dit l'un des inconnus. Ce sont là vos enfants, sans doute?

—. Ils arrivent de la plage, s'empressa d'expliquer tante Cécile. Vous voudrez bien excuser leur tenue...

— Ils sont très bien ainsi, dit le savant. Quels beaux enfants ! Vous devez en être fier, dit-il en se tournant vers le père de Claude. Je voudrais bien voir ma petite Berthe aussi bronzée!

— Oh! Vous ne croyez tout de même pas qu'ils sont tous à moi? » s'exclama oncle Henri, horrifié à cette pensée. « Non! Seulement ce numéro-là », ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule de Claude. « Les autres sont mes neveux.

— Ah! bon... Quel beau garçon! » dit le visiteur, en caressant les cheveux frisés de Claude. En général, elle détestait les gens qui se permettaient ce geste, mais, parce que ce monsieur l'avait prise pour un garçon, elle lui sourit de toutes ses dents.

« Ma fille va entrer dans le même lycée que vous, dit le visiteur à Annie. Elle sera très intimidée les premiers temps. J'espère que vous voudrez bien être gentille pour elle.

— Je vous le promets », répondit spontanément Annie, tout en .détaillant l'inconnu. Elle trouvait quelque peu surprenant ce savant à la carrure athlétique et à la voix de stentor. L'autre visiteur était plus conforme au type classique : mince, les épaules tombantes, le nez chaussé de grosses lunettes et le regard perdu dans le vague.

Oncle Henri estima que ce bavardage avait assez duré et fit signe aux enfants de s'éloigner

« Allons déjeuner », dit-il à ses invités. L'homme aux grosses lunettes le suivit aussitôt, mais le savant qui aimait les jeunes s'attarda près des quatre enfants. Il sortit son portefeuille et tendit un billet à Annie.

« Achetez-vous ce qui vous fera plaisir », lui dit-il avant de disparaître dans la salle à manger. La porte se referma bruyamment sur lui.

« Qu'est-ce que papa va dire, lui qui a horreur qu'on claque les portes? dit Claude en riant. Il est gentil, ce monsieur, n'est-ce pas? La belle voiture grise est certainement à lui. Je parie que l'autre est si distrait qu'il ne peut même pas faire de la bicyclette sans danger!

— Mes enfants, voici votre panier de pique-nique, dit tante Cécile. Maintenant, partez. Je dois m'occuper de mes invités. »

François soupesa le panier, et eut aussitôt un large sourire.

« Allons vite déjeuner sur la plage, dit-il. Ce panier si bien garni me donne une faim de loup! »



Chapitre II

Une visite dans la nuit

Le « Club des Cinq » alla s'installer sur la plage. François déballa les provisions. Le panier contenait des sandwiches variés, du poulet froid, un gros gâteau, des fruits et deux bouteilles de limonade, sortant du réfrigérateur.

« Voilà de quoi se régaler! dit Mick.

—- Ouah! » fit Dagobert, en fourrant son nez dans le panier.

On trouva pour lui, dans un papier brun, un os et de gros biscuits. Claude défit le paquet et dit : « C'est moi qui ai préparé ceci pour toi, Dagobert! »

Le chien témoigna d'une reconnaissance si exubérante qu'elle cria grâce : « Tu m'as assez remerciée, arrête-toi! »

Ils se mirent à dévorer à belles dents leurs sandwiches et leur poulet. Ceux qui eurent terminé les premiers regardèrent avec convoitise le gros gâteau, en attendant les autres.

« Je ne comprends pas qu'on reste dans une maison quand il fait si bon dehors, dit Mick. Quand je pense à mon oncle, à ma tante et à leurs invités, en train de manger des plats chauds entre quatre murs, par une journée comme celle-ci!

— Ce savant à l'allure sportive est très sympathique, dit Claude. Mon père en a souvent parlé : c'est M. Charles Martin; il habite Lyon. Pour le moment, il séjourne avec sa fille tout près d'ici, à Port-Rimy, afin de pouvoir rencontrer souvent mon père. Ils mettent la dernière main à leurs travaux.

— Nous savons pourquoi il te plaît, dit Mick, taquin. Il t'a prise pour un garçon! Quand donc te résigner as-tu à être une fille? »

Les yeux de Claude brillèrent de colère. « Jamais! » dit-elle.

Après le déjeuner, ils s'allongèrent tous sur le sable, et François raconta, avec force détails, un bon tour que Mick et lui avaient joué à l'un de leurs professeurs. Quand il eut terminé, il s'étonna fort du silence de ses compagnons, car il s'attendait à une tempête de rires. Il s'assit et constata que tout le monde dormait à poings fermés. Vexé, il se laissa retomber sur le sable, au moment où Dagobert dressait l'oreille. On entendait le bruit d'un puissant moteur.

« C'est la fameuse voiture grise, pensa François. Je n'en ai jamais vu de semblable. Il s'agit peut-être d'un nouveau modèle. » II se leva pour voir l'automobile s'éloigner sur la route.

Les quatre enfants décidèrent, ce jour-là, de paresser sur la plage, en faisant des projets pour toute la semaine qui s'ouvrait devant eux. Mick et François arrivaient d'Angleterre, après un séjour d'un mois. Annie avait été camper avec des camarades de lycée, et Claude était restée seule à la Villa des Mouettes. Aussi chacun des enfants voyait-il avec joie se reconstituer le « Club des Cinq », pour ces dernières semaines de vacances. Kernach ne manquait pas de

charme, avec sa jolie plage de sable et-sa petite île, en face de la baie...

Les deux premiers jours passèrent comme en un rêve. Au matin du troisième jour, alors que les enfants faisaient leurs lits, le téléphone sonna.

« Je vais répondre ! » cria François à sa tante.

Une voix qui semblait oppressée parla à l'autre bout du fil.

« Qui est à l'appareil? François, dites-vous?... N'êtes-vous pas le neveu de M. Henri Dorsel? Oui? Alors, écoutez. Dites à votre oncle que j'irai le voir ce soir, tard, après le dîner... Demandez-lui de m'attendre... C'est pour une question très importante !

— Ne préférez-vous pas lui parler vous-même, monsieur? demanda François. Je peux aller le chercher... »

A sa grande surprise, le jeune garçon constata que personne ne répondait plus. Heureusement, François avait reconnu la voix de son interlocuteur, qui ne s'était pas nommé. Sans aucun doute, il s'agissait du savant athlétique, venu en visite deux jours auparavant. Que se passait-il donc?

François alla frapper à la porte du" bureau de son oncle. Silence. Il n'osa pas entrer dans la

pièce sans y être invité, et alla trouver sa tante. « Tante Cécile, dit-il, le savant lyonnais a téléphoné. Il a dit qu'il arriverait tard ce soir, après le dîner, et que mon oncle devait l'attendre, pour une affaire très importante.

— Va-t-il rester ici? S'exclama sa tante, consternée. Et pourquoi venir à la nuit? Je n'ai pas de chambre à lui offrir. La maison est pleine à craquer!

—- II n'a pas donné de précisions, dit François. Quand j'ai proposé d'appeler mon oncle, il a raccroché...

— Que de mystère! dit sa tante. Comment pourrais-je faire pour l'héberger, le cas échéant? Espérons qu'il n'est pas arrivé de catastrophe !

— Où est mon oncle? demanda François. Il connaît sans doute le numéro de téléphone de son ami. Il pourrait le rappeler pour en savoir davantage.

— Ton oncle est dans son bureau.

— J'ai frappé à la porte, personne n'a répondu.

— Il est sans doute très absorbé. Je vais lui parler.»

François alla retrouver les autres et leur fit

part du mystérieux coup de téléphone. Mick déclara :

« L'autre jour, je n'ai pas pu examiner cette belle voiture comme je l'aurais souhaité. Ce soir je resterai éveillé jusqu'à l'arrivée du savant, et j'irai la regarder de près. e suis sûr qu'il y a une quantité de boutons sur le tableau de bord. »

L'oncle Henri fut très surpris, lui aussi, de cet étrange coup de téléphone, et, pour un peu, eût reproché à François de n'avoir pas réussi à obtenir d'autres détails.

« Que veut-il donc? demanda-t-il, comme si François devait le savoir. Nous avons tout réglé ensemble l'autre jour. Tout, absolument tout! Chacun de nous trois a sa part de travail. C'est lui qui a la plus importante, d'ailleurs. Il a emporté tous les papiers avec lui, il ne peut en avoir oublié. Arriver ici la nuit, c'est tout de même extraordinaire! :»

Ce soir-là, Mick résista au sommeil, comme il se l'était promis. Il alluma sa lampe de chevet et se mit à lire un roman policier.

Seul un livre aux péripéties passionnantes pouvait l'empêcher de tomber endormi sur son oreiller.

Il terminait son livre quand la vieille horloge de l'entrée égrena les douze coups de minuit. Le visiteur se faisait attendre. Tout en bâillant, Mick se choisit un autre roman policier. « Pauvre tante Cécile! pensa-t-il. Elle aussi est en train -de veiller. Comme mon oncle doit être impatient! »

Vers une heure du matin, le jeune garçon sentit ses paupières s'alourdir irrésistiblement. Pour lutter contre la torpeur qui l'envahissait, il se leva, enfila sa robe de chambre et descendit respirer au jardin l'air frais de la nuit.

Il se promenait lentement dans les allées, en se demandant s'il était raisonnable de se refuser plus longtemps un doux repos, lorsqu'il entendit un léger crissement. Il prêta l'oreille. Quelque chose arrivait sur la route. Non, rien de commun avec la voiture tant attendue. Sans aucun doute, il s'agissait... d'une bicyclette! Etait-ce un gendarme faisant sa ronde? A sa grande surprise, Mick entendit le cycliste s'arrêter devant la villa; il y eut un bruit de feuilles froissées lorsque l'inconnu laissa tomber sa bicyclette contre la haie. Mick, intrigué, se dissimula derrière un arbre et regarda. Il vit une haute silhouette pénétrer dans le jardin et se diriger tranquillement



vers la fenêtre du bureau, la seule qui fût éclairée dans la maison. L'homme frappa contre la croisée, qui s'ouvrit aussitôt. Oncle Henri apparut.

« Qui est là? demanda-t-il Est-ce vous, Charles?

— Je vais ouvrir la porte », dit une voix féminine.

Mais déjà le visiteur nocturne enjambait la fenêtre, qui bientôt se referma sur lui...

Mick, fortement déçu, remonta dans sa chambre en se reprochant d'avoir tant veillé pour voir arriver... une bicyclette!

« Quelle étrange affaire! songeait-il en se

recouchant. Pourquoi cet homme important vient-il en secret au milieu de la nuit, monté "sur cet engin ridicule, et non dans' sa belle voiture? » Mick se posa ainsi une foule de questions, et s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, il se demanda s'il avait rêvé. En descendant l'escalier pour aller déjeuner, il rencontra sa tante et s'empressa de l'interroger pour dissiper ses doutes : « Tante Cécile, dis-moi si l'ami de mon oncle est bien venu cette nuit?

— Oui, Mick. Surtout, n'en parle à personne. Il ne faut pas que cela se sache.

— Est-il encore ici?

— Non, il n'est resté qu'une heure.

— Il devait avoir quelque chose d'important à vous dire... », risqua Mick, qui mourait d'envie de connaître le fin mot de l'histoire.

« Très important, en effet, dit tante Cécile, réticente. Mais ce n'est pas du tout ce que tu t'imagines... Je t'en prie, Mick, ne me pose pas de questions, et fais attention de ne pas irriter ton oncle, qui est d'une humeur massacrante ce matin.»

Bien entendu, Mick s'empressa d'aller raconter tout ce qu'il savait aux autres enfants

« C'est curieux, dit François. Il ne peut s'agir que de leurs travaux... »

A ce moment précis, des éclats de voix leur parvinrent. De toute évidence, il valait mieux suivre le conseil de tante Cécile et éviter soigneusement toute rencontre avec leur oncle. Les enfants se tinrent cois jusqu'à ce que la porte du bureau se fût refermée sur le savant. Alors, ils respirèrent. Plus de danger ! L'oncle, pris par ses calculs, ne reparaîtrait qu'au déjeuner t

Un peu plus tard, Annie rapporta une étrange nouvelle à sa cousine.

« Claude, s'écria-t-elle, j'ai été dans notre chambre et devine ce que j'ai vu? Tante Cécile est en train d'installer un lit pliant dans un coin. Ce que nous serons serrées, avec trois lits dans cette pièce!

— Tiens, tiens, dit Mick, quelqu'un va venir s'installer ici. Une fille, ou une femme... Qui sait, ce sera peut-être une gouvernante, pour vous enseigner les bonnes manières, mesdemoiselles?

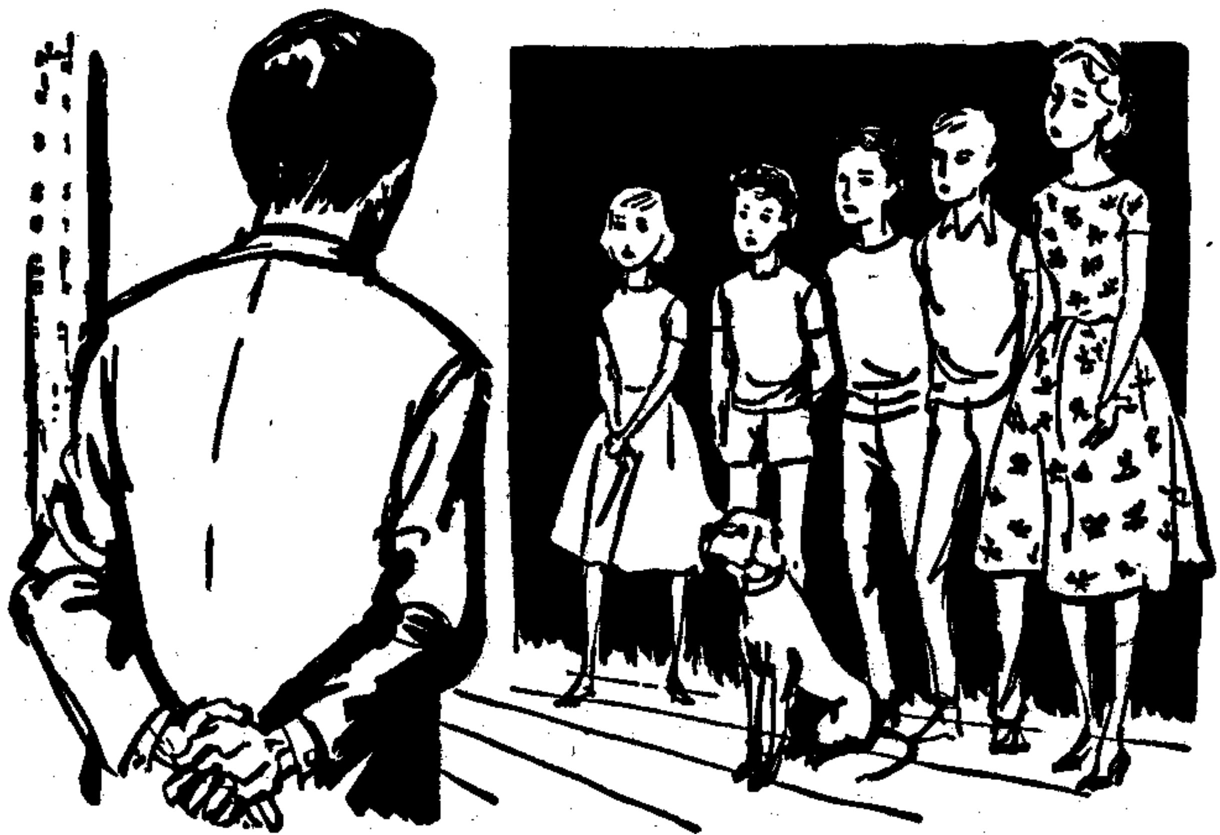
— Toi, tu feras de l'esprit un autre jour, dit Claude, en lui lançant un regard torve. Je ne veux personne d'autre qu'Annie dans ma chambre, vous entendez! Personne! Je vais de ce pas demander à maman des explications. »

Au moment où elle quittait ses cousins, la porte du bureau s'ouvrit brusquement et son père cria dans le couloir :

« Cécile! Fais venir les enfants dans mon bureau! Je veux leur parler tout de suite! »

« Quel ton! Qu'avons-nous fait pour lui déplaire? » soupira Annie, très inquiète.





Chapitre III

Mauvaises nouvelles

LES quatre enfants, suivis de Dagobert, se précipitèrent dans l'escalier. La mère de Claude se tenait dans l'entrée, et s'apprêtait à les appeler

« Ah! vous voilà, dit-elle. Je pense que vous avez tous entendu : on vous demande au bureau. Surtout, n'envenimez pas les choses, elles vont assez mal comme cela! Je vous accompagne. »

Vaguement inquiet, le Club des Cinq au complet fit irruption dans le bureau. Oncle Henri marchait de long en large devant la cheminée, l'air sombre.

« J'ai quelque chose d'important à vous dire, commença-t-il. Vous vous souvenez certainement de mes deux amis, qui travaillent en collaboration avec moi? En particulier du savant lyonnais, M. Martin?

— Oui, répondirent les enfants d'une seule voix.

— Il nous a donné un billet pour acheter ce que nous voudrons! s'écria Annie.

— Eh bien, il a eu tort, dit froidement oncle Henri. Vous allez encore vous bourrer de sucreries. Enfin, il ne s'agit pas de ça. Mon ami a une fille qui s'appelle... heu!... voyons... elle a un nom impossible...

— Berthe! souffla sa femme.

— Je t'en prie, Cécile, ne m'interromps pas! dit oncle Henri. Oui, c'est cela, Berthe. Son père vient d'être averti qu'elle court le risque d'être enlevée.

— Mon Dieu! s'écria Annie.

— Pourquoi veut-on enlever cette petite fille? demanda anxieusement François.

— Parce que son père en sait long au sujet d'une grande découverte, répondit l'oncle. Et il avoue, très franchement, que si sa fille... Comment s'appelle-t-elle donc?

— Berthe! répondit chacun.

— ... si Berthe est enlevée, il livrera nos secrets pour qu'elle lui soit rendue sans tarder. Entre nous, quel homme est-ce là? Il n'hésiterait pas à nous trahir tous!

— Henri, comment peux-tu parler ainsi? C'est son unique enfant et il l'adore, dit tante Cécile. Pense à ta propre fille...

— Les femmes sont bien trop sentimentales, «loi, je te dis que c'est inadmissible! rugit oncle Henri. J'ai été très affecté d'entendre de la bouche d'un de nos savants les plus remarquables qu'il n'hésiterait pas à livrer nos secrets si cette petite... euh!...

— Berthe! dirent les enfants en chœur.

— ... si cette petite Berthe était enlevée, acheva oncle Henri. Mon ami est donc venu cette nuit me demander de prendre sa fille sous mon toit pendant trois semaines. Au bout de ce temps, les plans seront en voie de réalisation et nous ne risquerons plus rien. »

II v eut un silence. Les visages des jeunes se

renfrognèrent. Claude laissa éclater son dépit : « Voilà pourquoi on a ajouté un lit dans notre chambre! Maman, est-ce que nous allons être condamnées à vivre serrées dans cette pièce, sans avoir la place de nous tourner, pendant trois semaines? Oh! non!

— Je sais que c'est désagréable pour tout le monde, dit son père'. Crois-tu que cela m'amuse d'avoir une gamine de plus dans cette maison? Pourtant il nous faut accepter la situation. M. Martin est dans un tel état depuis qu'il a reçu cet avertissement qu'on ne peut pas le raisonner. Il a insisté pour que je prenne sa fille chez moi, et j'ai finalement cédé. J'espère que vous comprenez ce que représentent pour moi les importants travaux que nous essayons de mener à bien?

— Mais pourquoi vient-elle justement ici? demanda Claude. Pourquoi nous la mettre sur les bras? N'a-t-elle pas d'amis qui pourraient l'accueillir? Nous ne la connaissons même pas! »

Sa mère l'arrêta d'un geste :

« Voyons, Claude, ne te montre donc pas si féroce. Berthe n'a que son père au monde, c'est pourquoi il l'emmène souvent avec lui. Si cet homme est venu nous demander ce service, c'est

qu'il ne connaît personne à qui il puisse confier sa fille, II ne veut pas la renvoyer à Lyon parce qu'il a été averti par la police qu'elle pourrait y être suivie — et en ce moment il ne peut pas l'accompagner. Evidemment, il ne sait pas grand-chose de vous, sinon que vous lui avez plu. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi. Il a déclaré qu'il préférait voir sa fille avec vous plutôt que dans n'importe quelle autre famille. »

Elle s'arrêta et les regarda. François vit de la lassitude, presque du découragement, sur son beau visage. Il en fut touché et s'avança vers elle en disant :

« Ne t'inquiète pas, tante Cécile. Nous nous occuperons de Berthe. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que je suis heureux qu'une inconnue se joigne à nous pendant ces trois semaines de vacances, mais enfin on peut comprendre l'état d'esprit de son père...

— Bien sûr, dit la tante. L'enlèvement de sa fille le mettrait devant une terrible alternative

— Quand j'y pense! Le travail de deux années ! s'exclama oncle Henri. Il faut qu'il ait perdu la tête!

— Henri, calme-toi, dit sa femme. Pour ma part, j'accepte de bon cœur de prendre cette enfant avec nous. Je serais dans tous mes états



si ma fille était menacée d'enlèvement et je compatis aux angoisses de cet homme. Tu ne t'apercevras même pas qu'elle est là. Une de plus ou de moins...

— C'est toi qui le dis, grogna son mari. De toute façon, la chose est réglée.

— Quand arrive-t-elle? demanda Mick.

— Cette nuit, en bateau, répondit son oncle. Nous mettrons Maria, la cuisinière, au courant — mais personne d'autre. C'est bien entendu?

— Compris *»,* dirent les enfants.

Oncle Henri s'assit à son bureau et congédia tout le monde.

« Voilà une affaire ennuyeuse, dit tante Cécile aux enfants lorsqu'ils eurent quitté le cabinet de travail. Pourtant, nous ne pouvions pas refuser d'accueillir cette petite.

- Je suis sûre que Dagobert la détestera! bougonna Claude.

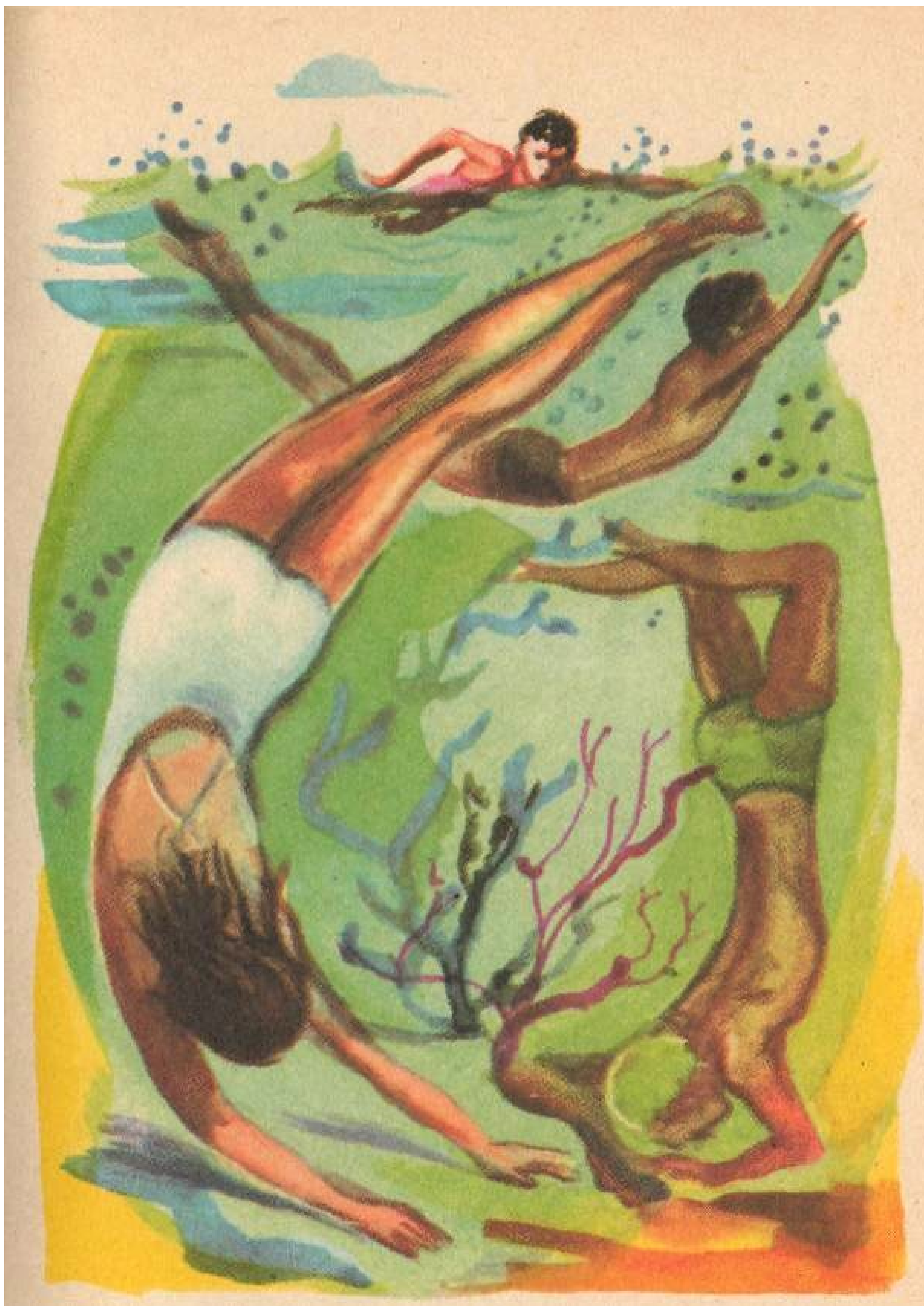
- Tu ne vas pas commencer à compliquer les choses, avec ton caractère pointu, répliqua François. Nous sommes tous d'accord pour reconnaître que tes parents se trouvent contraints de prendre cette fillette chez eux; alors, ce n'est pas la peine d'en faire, une jaunisse.

- Si on ne peut plus dire ce qu'on pense...

- Ne gâchons pas cette belle journée, où nous sommes encore entre nous. »

Ils essayèrent d'oublier l'arrivée prochaine de Berthe et firent tout leur possible pour passer agréablement leur temps. Ils partirent dans le petit canot de Claude, d'où ils plongèrent à plusieurs reprises, et nagèrent dans une eau idéalement verte et transparente. Dagobert, pour sa part, n'appréciait guère ces bains autour d'un bateau, car, s'il sautait aisément à l'eau, quel mal n'avait-il pas ensuite pour remonter dans l'embarcation!

Tante Cécile leur avait remis, cette fois encore,



Ils nagèrent dans une eau idéalement verte.

un savoureux repas froid, en disant : « J'espère qu'il vous consolera de vos contrariétés! » Bonne tante Cécile! Au fond, elle était la seule à éprouver une véritable compassion pour l'enfant menacée.

Les Cinq ne rentrèrent que le soir à la Villa des Mouettes, heureux et rompus. Rien de tel que l'exercice et les bains de mer pour faire oublier tous les soucis. Lorsqu'ils débarquèrent sur la grève, Claude demanda :

« Croyez-vous que Berthe soit arrivée ?

— Non, dit Mick. Ton père a précisé qu'elle arriverait cette nuit, en bateau. On nous l'amènera quand il fera sombre, pour que personne ne la voie.

— Je suis sûre que cette pauvre petite est aussi ennuyée que nous, dit Annie. Je n'aimerais pas aller habiter chez 'des inconnus. »

Quand le canot fut amené sur la plage et amarré, ils rentrèrent à la villa. Tante Cécile les accueillit avec le sourire.

« Bravo ! Vous arrivez à l'heure pour le dîner. Si vous avez mangé tout ce que je vous ai donné aujourd'hui, vous n'aurez certainement pas faim!

— Tu te trompes, tante Cécile ! » dit Mick. Il

leva le nez en l'air, et reconnut une odeur qui lui était particulièrement agréable, « Tu as fait ta sensationnelle soupe à la tomate!

— Je savais que cela vous ferait plaisir, dit la tante en riant. Allez vite vous laver les mains et vous donner un coup de peigne avant de passer à table.

— Berthe arrive cette nuit, n'est-ce pas? demanda François.

— Oui, répondit sa tante. Il faudra que nous lui trouvions un autre nom. Puisque nous devons la cacher, il ne faudra pas l'appeler Berthe.»

Oncle Henri ne se montra pas à la salle à manger. « II dîne dans son bureau », expliqua tante Cécile.

Il y eut un soupir de soulagement général. Tout le monde redoutait de le voir là ce soir. Il mettait toujours si longtemps à surmonter une contrariété !

« Comme vous êtes bronzés, mes enfants! remarqua tante Cécile en examinant les jeunes convives. Claude, ton nez pèle!

— Je sais, dit Claude. C'est très ennuyeux. Pourquoi Annie ne pèle-t-elle jamais? Oh! maman, ce que j'ai sommeil!

— Tu iras te coucher aussitôt après le dîner, dit sa mère.

— J'aimerais bien. Seulement, ce ne serait pas poli d'être au lit quand Berthe arrivera.

— Puisqu'on doit nous l'amener dans le courant de la nuit, sans que l'heure nous soit connue, je l'attendrai seule; c'est suffisant. Personne d'autre n'a* besoin de veiller. Cette petite sera certainement très fatiguée et inquiète. Elle aura faim. Aussi, je lui garderai un peu de cette soupe à la tomate, si vous n'engloutissez pas tout. Ensuite, je la mettrai au lit. Rassurez-vous, elle n'aura aucune envie de faire votre connaissance cette nuit.

— Pourquoi cette Lyonnaise va-t-elle entrer dans notre lycée breton? demanda Annie.

— Il paraît qu'elle est anémique et que son docteur estime que l'air de la mer lui fera du bien. »

Mick bâilla. « Allons nous coucher, dit-il. J'ai du sommeil en retard. Hier, j'ai tant veillé pour voir arriver une bécane... Mes yeux se ferment tout seuls. A demain, tante Cécile. Je n'ose pas te dire « bonne nuit ». Merci de toutes tes gentillesses! »

Les quatre enfants .montèrent dans leurs

chambres. Dagobert suivait, aussi fatigué que la compagnie.,

Une demi-heure plus tard, ils dormaient tous comme des souches. Les heures passèrent. Vers minuit, Dagobert se mit à gronder sourdement, ce qui éveilla Claude. Elle s'assit sur son lit.

« Que se passe-t-il? se demanda-t-elle. Oh! j'y suis, c'est Berthe qui arrive. Tiens-toi tranquille, Dago... J'ai hâte de voir la tête qu'elle a! »

Dagobert continua à grogner, mais plus faiblement. Bientôt, des pas se firent entendre dans l'escalier, puis la porte de la chambre s'ouvrit. Deux silhouettes, l'une grande et mince — celle de tante Cécile —, l'autre petite et rondelette, se profilèrent à contre-jour.

« Est-ce Berthe, cette motte de beurre? » se demanda Claude en ouvrant des yeux ronds.





Chapitre IV

Berthe

LA maman de Claude tourna le commutateur. La lumière inonda la chambre et révéla une petite fille tout enroulée dans des couvertures, qui pleurait amèrement.

Annie ne s'éveilla pas. Dagobert, médusé, se contenta, comme Claude, de s'asseoir sur le lit et d'observer la nouvelle venue.

« Dis à ton chien de se taire », souffla la maman de Claude, qui craignait que Dagobert ne réveillât toute la maisonnée par ses aboiements.

Claude posa une main sur la tête de Dagobert pour le calmer. La maman poussa doucement Berthe dans la chambre, et dit à sa fille :

« La pauvre a eu Je mal de mer. Elle est toute bouleversée. Il faut qu'elle se couche le plus rapidement possible. »

Berthe pleurait encore, mais s'apaisait progressivement. Son malaise s'atténuait. La mère de Claude se montrait si gentille et compréhensive envers elle que la fillette se sentait réconfortée. Lorsqu'elle fut dégagée de ses couvertures, elle apparut très gentiment vêtue d'un manteau de lainage bleu.

« Comment dois-je vous appeler, madame? demanda-t-elle dans un dernier reniflement.

— Appelle-moi tante Cécile, comme mes neveux. Tu sais pourquoi on t'envoie chez nous, n'est-ce pas?

— Oui, dit Berthe. Je ne voulais pas quitter papa. Je n'ai pas peur d'être enlevée! Enfin, il n'a pas voulu m'écouter. Il m'a obligée à venir ici. J'ai pris Chouquette pour veiller sur moi...

— Qui est Chouquette? demanda tante Cécile, en aidant Berthe à retirer son manteau.

— Ma petite chienne, répondit Berthe. Elle est en bas, dans le panier que j'ai apporté. »

Claude ouvrit des yeux scandalisés en entendant cette nouvelle. « Un chien? s'écria-t-elle. Nous ne pouvons pas accueillir un autre chien ici. Le mien ne le permettrait pas. N'est-ce pas, Dagobert? »

Dagobert fit entendre un faible grognement approbatif II observait l'inconnue avec le plus grand intérêt. Il aurait bien voulu descendre du lit pour aller la flairer, mais Claude le tenait fermement par son collier.

« J'ai amené ma chienne et il faut bien qu'elle reste ici, dit Berthe. Le bateau est reparti. D'ailleurs, je ne peux pas me passer d'elle. Papa le sait bien. C'est pourquoi il m'a donné la permission de la prendre avec moi.

— Maman, explique-lui que Dagobert se bat férocement avec tous les chiens qui viennent chez nous! dit Claude d'un ton pressant. Je ne veux pas d'un autre chien dans ma maison! »

La mère de Claude ne répondit pas. Elle ôtait à Berthe une veste de lainage. Claude se demandait comment quelqu'un pouvait

voit supporter tant de vêtements, par une chaude nuit d'été.

Enfin, Berthe parut dans un simple pull-over et une jupe plissée. C'était une jolie petite fille, mince, avec de grands yeux bleus et de beaux cheveux blonds, ondulés. Elle rejeta en arrière sa longue chevelure et s'essuya le visage avec son mouchoir.

« Merci, dit-elle. Voulez-vous me permettre d'aller délivrer Chouquette maintenant?

— Pas ce soir, ma mignonne, dit tante Cécile. Demain, nous présenterons Chouquette à Dagobert. Vois, tu vas dormir dans ce lit de camp. Veux-tu manger un peu de soupe à la tomate et des biscuits?

— Oui, avec plaisir, dit Berthe. Je me" sens mieux et j'ai faim. Ce que j'ai pu être malade sur cet affreux bateau!

— Défais ta valise, lave-toi dans la salle de bain si tu le désires, mets ton pyjama et saute dans ton lit, dit tante Cécile. Pendant ce temps, je vais te chercher du potage. »

Un coup d'œil sur Claude la fit changer d'avis. Pour cette première nuit, il valait mieux ne pas laisser la pauvre Berthe en tête-à-tête avec une Claude absolument furibonde.



Elle s'approcha de sa fille et lui dit : « Je suis bien fatiguée. Veux-tu aller pour moi à la cuisine, ma chérie? La soupe chauffe sur le poêle; tu la verseras dans un bol que tu trouveras sur la table. Prends aussi quelques biscuits. »

Claude se leva, d'assez mauvaise grâce. Elle remarqua que Berthe sortait de sa valise une chemise de nuit, et fit la moue. « Elle ne porte même pas de pyjama, pensa-t-elle. Voilà une fille qui retarde! Quel toupet d'amener son chien chez nous! Où peut-il bien être? J'ai envie de jeter un coup d'œil dessus en descendant. »

Mais sa mère devina ses intentions « Claude, lui dit-elle, je ne veux pas que tu ouvres le panier du chien. Je mettrai cette bête dans la niche de Dagobert avant d'aller me coucher. »

Claude ne répondit pas et descendit dans la cuisine. Pendant qu'elle versait le potage dans le bol, elle entendit un faible gémissement, qui venait d'un grand panier posé dans un coin. Claude éprouva la tentation de l'ouvrir, mais elle pensa que si ce chien lui échappait et courait dans l'escalier pour retrouver sa maîtresse, Dagobert aboierait... Elle ne voulut pas prendre un tel risque.

Pendant ce temps, au premier étage, Dagobert profitait de l'absence de Claude pour sauter du lit afin d'aller examiner de près la nouvelle venue. Il la flaira délicatement, et Berthe le caressa.

« Quels beaux yeux il a ! dit-elle. Mais ce n'est pas un chien de race, il me semble?

— Je ne te conseille pas de dire cela à Claude, dit tante Cécile. Elle adore son chien et le trouve magnifique. Te sens-tu mieux maintenant? J'espère que tu te plairas chez nous, ma petite Berthe. Je sais bien que tu ne voulais pas venir, niais ton père n'a trouvé que cette solution pour te mettre à l'abri.

D'autre part, ce sera une très bonne chose pour toi que de faire connaissance avec Annie et Claudine avant d'entrer au lycée où elles font leurs études.

— Claudine? C'est donc une fille que vous appelez Claude? Je n'en étais pas sûre. Mon père m'a dit qu'il y avait ici trois garçons et une fille.

— Ton père s'est trompé. Nous avons chez nous deux garçons et deux filles; voici Annie, qui dort. Les deux garçons occupent la chambre voisine.

— Claude n'a pas l'air de bonne humeur, murmura Berthe. Je vois bien qu'elle n'est pas contente que je sois ici, avec mon chien.

-— Allons, tu changeras d'avis et tu t'amuseras beaucoup avec Claude quand tu la connaîtras mieux, dit tante Cécile. Tu verras comme elle est gaie! La voilà qui revient avec ton potage. »

Claude rentra dans la chambre,^ et fronça les sourcils en voyant Dagobert se laisser-caresser par Berthe. D'un geste brusque, elle posa le bol fumant sur la table de nuit et tira Dagobert par son collier.

« Merci, dit Berthe en s'emparant du bol avec un plaisir évident. Comme ça sent bon! »

Claude se recoucha et tourna le dos à l'étrangère. Elle savait qu'elle se conduisait impoliment, mais ne pouvait supporter l'idée que quelqu'un eût osé amener un chien sous son toit Dagobert sauta sur le lit de Claude pour y dormir comme à l'ordinaire. -Berthe observa son manège d'un air approbateur.

« Quelle bonne idée ! s'écria-t-elle. Papa laisse ma chienne coucher dans ma chambre, à la condition qu'elle dorme dans son panier, mais pas sur mon lit Demain soir, elle dormira sur mes pieds, comme celui-là!

— Non! rugit Claude, soudain dressée. Aucun chien n'est admis dans ma chambre, excepte Dagobert! »

Annie grogna et se retourna dans son lit.

« Taisez-vous toutes les deux, dit la maman. Vous allez réveiller Annie. Vous discuterez quand il fera jour. »

Berthe n'insista pas.

Elle sentait le sommeil la gagner, ses yeux se fermaient tout seuls. Elle dit d'une voix presque indistincte :

« Merci, tante Cécile, et bonne nuit; »

Elle tomba endormie en prononçant le dernier mot.

Tante Cécile prit le bol vide et se dirigea vers la porte.

« Claude,.. », dit-elle d'un ton de reproche.

La fillette ne bougea pas. Elle savait que sa mère était mécontente de son attitude. Aussi fit-elle semblant de dormir pour éviter une semonce.

« Claude, je suis sûre que tu m'entends. Tu devrais avoir honte de te conduire de la sorte. J'espère que demain matin tu te montreras un peu plus civilisée », dit sa mère.

Puis elle quitta la chambre et alla voir la chienne de Berthe. Elle la prit dans ses bras et la porta dans la niche de Dagobert, au fond du jardin. La chienne s'y trouva en sécurité, sans pouvoir se sauver, car cette niche fermait par une petite porte

« Que va-t-il se passer demain? se demandait la maman avec inquiétude. Claude est d'humeur difficile et les deux chiens vont sûrement nous causer des ennuis... Berthe semble assez douce, fort heureusement. Peut-être que tout ira mieux que je ne le pense! »

Malheureusement, l'optimisme de tante Cécile ne devait pas se justifier le lendemain.



Chapitre V

Premières difficultés

Claude s'éveilla la première. Elle se souvint aussitôt des événements de la nuit et regarda Berthe, qui dormait sur le lit de camp, avec ses beaux cheveux blonds répandus sur l'oreiller. Claude se pencha vers Annie et lui frappa sur l'épaule. Annie sursauta et ouvrit des yeux effarés.

« Qu'est-ce que tu veux? demanda-t-elle. Est-ce déjà l'heure de se lever?

— Le colis est arrivé », dit Claude à mi-voix, en désignant Berthe du menton. Annie se tourna et vit la fillette blonde. Contrairement à Claude, elle trouva Berthe agréable, avec ses traits délicats et sa bouche aux coins relevés. Annie ne pouvait souffrir les gens dont la bouche avait des coins abaissés et tristes.

« Elle n'est pas mal », murmura Annie.

Claude fronça les sourcils et dit d'un ton méprisant :

«, Elle pleurait comme une fontaine en arrivant. C'est un bébé! Et figure-toi qu'elle a amené un chien !

— Oh! Dagobert sera furieux, dit Annie. Où l'a-t-on mis?

— Dans la niche, dit Claude. Je ne l'ai pas encore vu. On l'a amené dans un panier. Il ne doit pas être gros. C'est sans doute un affreux pékinois ou quelque stupide chien de manchon!

— Je ne trouve pas que les pékinois soient affreux, dit Annie. Ce sera amusant d'avoir un autre chien... si Dagobert prend bien la chose!

— Berthe ne nous ressemble pas, dit Claude. Regarde-moi ce teint pâle. Cette fille-là ne

va-t-elle donc jamais au soleil? Elle a l'air anémique. Je suis sûre qu'elle ne sait pas grimper aux arbres, ni canoter, ni...

— Chut! elle s'éveille », dit Annie.

Berthe bâilla longuement, s'étira, ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Tout d'abord, elle parut surprise, puis se souvint... Elle s'assit sur son lit.

« Bonjour, dit Annie en souriant. C'est une surprise pour moi de te trouver là ce matin! »

Berthe estima aussitôt qu'Annie était infiniment plus aimable que Claude, et répondit à son sourire. « Oui, je suis arrivée cette nuit, dans un canot à moteur; il y avait de grosses vagues, et j'ai eu le mal de mer. Mon père n'est pas venu avec moi, il m'a fait accompagner par un ami... Ah! Ce que j'ai été malade!

— Tu n'as pas eu de chance, dit Annie. L'aventure ne t'a pas amusée, alors?

— Non; d'ailleurs, je n'aime pas les aventures », dit Berthe.

Claude eut une moue de dédain.

« Je ne les aime pas tellement non plus, dit Annie. Pourtant, nous en avons eu des tas! Mais j'avoue que je les préfère quand elles sont terminées. »

Claude explosa : « Annie ! Comment peux-tu parler ainsi? Nous avons connu des aventures extraordinaires, et tu y as pris plaisir comme nous. Si tu raisonnes ainsi, nous ne te ferons pas partager la prochaine. »

Annie sourit. « Allons donc! Une aventure arrive sans prévenir, comme un orage dans un ciel d'été. Il nous faut la vivre, que nous le souhaitions ou non. D'ailleurs, je ne pourrais pas vous laisser courir des risques sans moi, tu le sais bien.

— Est-il temps de se lever? demanda Berthe.

— Oui, lui répondit Claude, en regardant la pendule de la cheminée. A moins que tu ne désires déjeuner dans ton lit?

— Ce n'est pas dans mes habitudes », répliqua Berthe, froidement.

Elle sauta du lit et se dirigea vers la fenêtre. Elle vit la mer d'un bleu profond, qui scintillait au soleil du matin.

« Je me demandais pourquoi votre chambre était baignée d'une lumière si brillante, dit-elle. Maintenant, je comprends. C'est merveilleux d'avoir l'océan sous ses fenêtres! Quelle est donc cette petite île que l'on aperçoit là-bas? Elle me donne envie d'aller la visiter.

— C'est l'île de Kernach, dit Claude, fièrement. Elle m'appartient. »

Berthe se mit à rire, croyant que Claude plaisantait. « Tu veux dire, sans doute, que tu souhaiterais l'avoir à toi? Elle est toute petite, n'est-ce pas? J'aimerais bien que papa achète le terrain pour y faire construire une villa où nous pourrions passer nos vacances... »

Claude explosa : « Acheter mon île! Je te dis qu'elle m'appartient, ma petite! »

Berthe la regarda avec ahurissement. « C'est vrai?

— Oui, dit Annie. Elle a toujours appartenu à la famille de Claude. Le père de Claude lui a donné cette île, après l'une de nos aventures. »

Berthe regarda Claude avec admiration. « Vraiment, elle est à toi? C'est magnifique! Tu en as de la chance! J'espère que tu me la feras visiter?

— Je verrai », dit Claude, bourrue mais heureuse d'avoir réussi à impressionner Berthe.

Un rugissement fit sursauter les trois fillettes. Il venait de la chambre voisine.

« Hé! les filles! criait Mick. Vous avez la langue bien pendue, ce matin!

— Il y a un arrivage! répondit Annie en réponse. Quand nous serons tous habillés, nous ferons les présentations!

— Est-ce que ce sont vos frères? demanda Berthe. Moi, je suis fille unique.

— Oui, ce sont mes frères, et les cousins de Claude, répondit Annie. Tu regretteras de n'avoir pas des frères comme eux. N'est-ce pas, Claude?

— Certainement », dit celle-ci, sans la moindre hésitation. Puis, elle eut un geste de contrariété, car Dagobert s'approchait de Berthe et lui témoignait de la sympathie. « Viens ici, Dagobert, ne te rends pas insupportable!

— Laisse-le faire, il est très gentil, dit Berthe, en caressant la grosse tête du chien. Bien sûr, il me semble énorme à côté de ma petite Chouquette. Vous verrez comme elle est amusante, et bien dressée! Tout le monde l'aime! »

Claude préféra ne pas répondre et se dirigea vers la salle de bain. Elle la trouva occupée par François et Mick.

On entendit des cris épouvantables quand Claude demanda aux garçons de se dépêcher afin de lui laisser, la place. Berthe riait de bon cœur.

« Ce sont des choses qu'on ne connaît pas

quand on est enfant unique, soupira-t-elle. Comment dois-je m'habiller ici?

— Le plus .simplement possible », dit Annie.

Quand ils furent tous prêts, les enfants descendirent et trouvèrent oncle Henri attablé devant son petit déjeuner. Il parut fort surpris de voir Berthe, ayant tout oublié dans ses chiffres. « Qui est-ce? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Voyons, Henri, c'est la fille de ton ami Martin, dit sa femme qui revenait de la cuisine. Elle est arrivée cette nuit. Tu dormais si bien que je n'ai pas cru devoir te réveiller.



— Ah! oui! dit oncle Henri, en serrant la main de la timide Berthe, qui rougissait. Sois la bienvenue chez moi Comment t'appelles-tu?

— Berthe! répondit le chœur des enfants.

— Oh! c'est vrai. Assieds-toi, ma petite Berthe. Je connais bien ton père. Il fait du bon .travail. »

Berthe sourit, très fière. « Papa travaille sans cesse Quelquefois même la nuit, dit-elle

— Vraiment? Il a tort!

— Toi aussi, Henri, tu te surmènes, quoique tu ne t'en aperçoives sans doute pas », dit tante Cécile.

Oncle Henri remarqua alors une lettre portant la mention « Urgent » sur sa pile de correspondance

« II me semble que c'est une lettre de ton père, dit-il à Berthe Voyons ce qu'il écrit. »

II déchira l'enveloppe et lut

€ Cette lettre te concerne, mon petit, dit-il au bout d'un moment A mon avis, ton père a des idées originales à ton sujet. Oui, vraiment!

— Qu'est-ce donc? demanda sa femme.

— Eh bien, Charles demande que sa fille soit habillée en garçon, pour le cas où les ravisseurs éventuels retrouveraient sa trace, dit oncle

Henri. Il veut aussi qu'on change son nom et qu'on lui coupe les cheveux le plus court possible, afin de la rendre méconnaissable. »

Chacun écouta, ébahi. La voix grêle de Mick rompit le silence.

« Si ce n'est pas suffisant, peut-être qu'une bonne teinture noire..., commença-t-il.

— Ce n'est pas le moment de faire des réflexions saugrenues! » s'écria oncle Henri en frappant du poing sur la table.

François, Claude et Annie luttaient contre le fou rire. Mais Berthe eut un sursaut :

« Non! Je ne veux pas m'habiller comme un garçon! Je .ne veux pas qu'on me coupe les cheveux. Je ne veux pas! »





VI

CHOUQUETTE

BERTHE semblait sur le point d'éclater en sanglots Tante Cécile s'empressa de faire diversion.

« Ne t'inquiète pas au sujet de cette lettre, Henri, dit-elle. Pour l'instant, prenons tranquillement notre petit déjeuner. Nous discuterons plus tard. Mangez de bon appétit, mes enfants! »

Claude et ses cousins observaient la nouvelle venue avec curiosité. Non, décidément, elle n'avait rien d'un garçon, cette jolie Berthe aux longs cheveux blonds, qui déjeunait en ce moment, les yeux pleins de larmes... Claude pensait, sans indulgence : « Jamais cette fille-là ne pourra se faire passer pour un garçon, quoi qu'elle fasse. Les cheveux coupés, et en short, elle aura seulement l'air... d'une dinde! »

Quand elle eut fini de grignoter ses tartines, Berthe dît : « Où est ma chienne? Je voudrais bien fa voir. La pauvre a dû s'ennuyer.

— Va la chercher, dit tante Cécile. Nous avons tous terminé. Amène-la ici! »

Oncle Henri se leva. « Je vais travailler, annonça-t-il. J'espère que je ne serai pas dérangé par des cris et des aboiements. »

II s'éloigna. Berthe se leva et demanda : « Où est la niche?

— Je vais te la montrer, dit Annie. Tu viens avec nous, Claude?

— Non. J'attends ici. Nous verrons quelle sera la réaction de Dagobert, dit Claude d'un ton tranchant. Si Mlle Chouquette ne lui plaît pas, et je suis sûre qu'elle ne lui plaira pas, il faudra qu'elle reste dehors, dans la niche.

— Non! supplia Berthe.

— Que dirais-tu si Dagobert mangeait ta Chouquette? dit Claude. Il se montre férocement jaloux des autres chiens.

— Oh! s'exclama Berthe, bouleversée. Dagobert n'est tout de même pas une bête féroce?

— Je t'aurai avertie, en tout cas, dit Claude en lui tournant le dos.

— Viens, dit Annie en entraînant Berthe. Allons délivrer cette pauvre Chouquette qui doit se demander pourquoi personne ne s'occupe d'elle. »

Quand les autres furent sortis, Claude souffla à l'oreille de Dagobert :

« Tu n'aimes pas que d'autres chiens pénètrent dans ta maison, n'est-ce pas, Dagobert? Alors, aboie bien fort! Ne mords pas, mais grogne et montre les crocs, ce sera suffisant! »

Elle entendit des pas, et la voix d'Annie :

« Comme elle est mignonne! François, Mick, tante Cécile, venez voir! »

Chacun accourut. Berthe portait dans ses bras une toute petite chienne caniche noire, tondue en lion. Son museau inquiet, flairait sans cesse, et ses yeux vifs examinaient les gens qui l'entouraient.

Berthe la posa par terre. La petite chienne resta là, plantée sur ses pattes délicates, comme une artiste sur le point de se mettre à danser. Chacun l'admirait. Dagobert, d'abord interloqué, flaira de loin. Claude le tenait solidement par son collier, de crainte qu'il ne bondît sur l'intruse.

Chouquette vit Dagobert et le regarda de ses yeux brillants, sans crainte. Puis elle se dirigea résolument vers lui, en agitant comiquement son bout de queue en pompon. Dagobert, surpris, recula. La chienne dansa tout autour de lui et fit entendre un léger aboiement, qui voulait dire clairement : « Veux-tu jouer avec moi? »

En réponse, Dagobert fit un bond en l'air, si vigoureux et si inattendu que Claude lâcha ' prise. Tout le monde se mit à rire en voyant les deux chiens courir à travers la pièce, et le petit caniche si vif gambader autour du gros Dagobert.

Après quelques minutes d'un jeu fort animé, Chouquette se laissa tomber dans un coin, essoufflée. Dagobert s'approcha d'elle et lui donna un bon coup de langue sur le nez.

L'attitude de Dagobert surprenait beaucoup Claude. Elle ne comprenait pas qu'il accueillît

de la sorte un autre chien, alors qu'elle lui avait demandé de faire précisément le contraire.

« Ce qu'ils sont gentils tous les deux! dit Berthe, ravie. Voyez comme ils s'entendent bien! J'en étais sûre. Dagobert est en admiration devant Chouquette. Il y a de quoi, d'ailleurs, car c'est une chienne de pure race, elle a un pedigree, alors que Dagobert... »

Elle s'arrêta et se mordit les lèvres, en se rendant compte de sa maladresse. Claude paraissait sur le point d'exploser. Mick s'empressa de répondre à sa place :

« Dagobert est un compagnon tout à fait remarquable. Ta Chouquette est sans doute une jolie petite bête, mais notre Dagobert, a lui tout seul, vaut sûrement dix Chouquette !

— Oh! tu exagères, dit Berthe en regardant Dagobert. Tout de même, c'est un beau chien. Ses yeux surtout sont extraordinaires...

Claude se sentit mieux.

« Maintenant que Chouquette et Dagobert sont amis, est-ce que ma chienne pourra coucher sur mon lit ce soir? Je vous en prie, dites oui, tante Cécile !

— Non! cria Claude. Maman, je ne suis pas d'accord!

— Nous verrons, dit tante Cécile, très embarrassée. Ma petite Berthe, je t'assure que ta chienne paraissait très heureuse de coucher dans la niche, la nuit dernière.

— Je voudrais la garder avec moi, dit Berthe, en jetant un coup d'œil furieux à Claude.

— Nous réglerons cette question plus tard, dit tante Cécile. En attendant, il va falloir suivre les instructions de ton père...

— Mais je ne veux pas... », commença Berthe. Une main se posa sur son bras. C'était celle de François

« Allons, ne fais pas le bébé, dit-il. N'oublie pas que tu es une invitée ici, et montre-nous que tu as appris les bonnes manières! »

Berthe resta interdite d'entendre François lui parler ainsi. Pourtant, il souriait d'un air affable, Elle avait envie de pleurer, mais elle rendit quand même le sourire.

« On voit bien que tu n'as pas de frères pour te faire marcher droit, ajouta François en la prenant par le bras. Pendant ton séjour ici, Mick et moi nous serons tes frères, et tu tâcheras de bien te comporter, comme Annie. D'accord? »

Berthe, déconcertée par ce langage inattendu.

convint cependant, en son for intérieur, qu'elle aimerait quand même bien avoir un frère comme François II lui disait des choses assez désagréables, mais son regard rieur et bienveillant inspirait confiance.

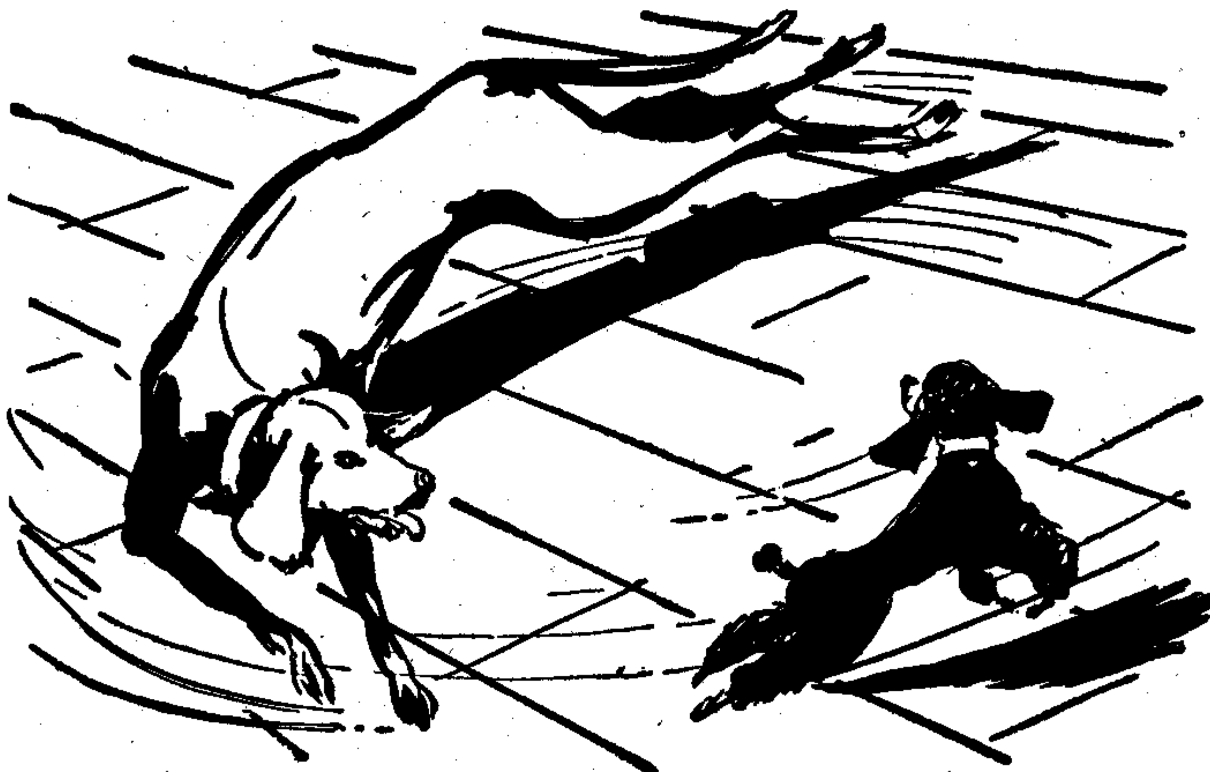
Tante Cécile réprimait une forte envie de rire. François savait toujours ce qu'il fallait dire et faire dans les circonstances difficiles. Il lui était souvent d'un précieux secours. Maintenant, il allait s'occuper de Berthe et veiller à ce qu'elle ne mît pas la discorde dans la maison. Quel soulagement pour tante Cécile! Diriger une grande famille représente une lourde charge, surtout avec un savant dé mari, qui s'occupe si peu de l'éducation des enfants...

« Veux-tu m'aider à faire les lits? demanda-t-elle à Berthe. Prends Chouquette avec toi, si tu le désires.

— Oui, dit Berthe, mais je n'ai pas l'habitude...

— Je te montrerai, dit tante Cécile.

— Ta chienne est amusante, dit François. Mais Dagobert est un chien exceptionnel, ne l'oublie pas! »



CHAPITRE VII

Une conférence

LA paix régna donc provisoirement à la Villa des Mouettes. Claude et Annie allèrent essuyer la vaisselle et aider un peu Maria, qui ne manquait pas de travail avec huit personnes dans la maison, y compris elle-même.

La cuisinière avait été fort surprise, au petit déjeuner, de trouver là une enfant de plus.

Tante Cécile s'était empressée de lui dire qu'on lui donnerait des explications plus tard. Il fallait bien que Maria fût dans le secret!

Au premier étage, Berthe apprenait à faire les lits. Elle se montrait assez maladroite, faute d'habitude, mais elle y mettait de la bonne volonté et tante Cécile l'encourageait.

Dagobert et Chouquette couraient à travers la chambre, ce qui n'arrangeait rien.

« Je suis contente que Dagobert aime Chouquette, dit Berthe. Cela ne me surprend pas. Pourquoi Claude s'était-elle imaginé le contraire? Comme elle est bizarre!

— Tu te trompes sur son compte, dit tante Cécile. Elle n'a pas eu de frères ni de sœurs pour arrondir les angles de son caractère. Les enfants uniques ne sont généralement pas si faciles à vivre que les autres, mais tu t'apercevras vite qu'elle a bon cœur et qu'elle est très amusante.

— Je suis fille unique, moi aussi, dit Berthe. Mais j'ai toujours eu beaucoup de petits camarades pour jouer avec moi. Mon père le voulait ainsi. Il est si gentil, papal

— Nous avons fini notre travail maintenant, Berthe. Nous allons descendre au salon et tenir

une petite réunion à ton sujet. Va prévenir les autres! »

Berthe, suivie de Chouquette (elle-même accompagnée de Dagobert, tout à fait conquis), s'en alla chercher François et Mick, puis Claude et Annie.

Bientôt, les cinq enfants, les deux chiens et la cuisinière se retrouvèrent au salon, avec tante Cécile. Celle-ci tenait à la main la lettre du père de Berthe. Elle ne leur lut pas cette lettre, mais leur en résuma le contenu. Puis elle s'adressa à Maria.

« Vous savez que mon mari se consacre à la recherche scientifique, lui dit-elle. Le père de Berthe fait la même chose à Lyon, et tous deux collaborent pour une importante réalisation.

- Ah ! oui, madame, dit Maria, très intéressée.

- Le père de Berthe a été averti par la police que sa fille risquait d'être enlevée par des bandits qui exigeraient, pour la lui rendre, non une rançon en argent, mais la divulgation du résultat de ses travaux, poursuivis depuis des mois... Aussi, le père menacé nous envoie-t-il sa fille pendant trois semaines, en espérant qu'elle sera en sécurité chez nous. Après ce délai, tout



Mes cheveux!... » dit Berthe, sur le point de fondre en larmes.

danger sera passé, car les travaux seront achevés et rendus publics.

— Je comprends, madame. Eh bien, Mlle Berthe ne peut pas mieux tomber. Tout le monde veillera sur elle ici.

— Certainement, dit tante Cécile. De plus, son père demande *que,* pour tromper les ravisseurs éventuels, sa fille soit habillée en garçon.

— Je trouve que c'est une bonne idée, dit Mick.

— Il faut lui trouver un prénom masculin, et couper ses boucles, bien entendu, poursuivit tante Cécile.

— Oh! non! pas ça! s'écria Berthe, en secouant ses beaux cheveux. Les filles qui ont tes cheveux coupés comme des garçons sont ridicules et... »

Annie la poussa du coude. Berthe s'arrêta, confuse, en regardant Claude et ses courts cheveux frisés.

« II faut faire ce que demande ton père, dit tante Cécile. C'est très important, Berthe. Tu es assez grande pour comprendre que si quelqu'un te cherche pour t'enlever, il ne te reconnaîtra pas sous l'apparence d'un garçon.

— Mes cheveux!... dit Berthe, sur le point de

fondre en larmes. Comment papa a-t-il pu décider de me les faire couper? Il les trouvait si beaux!

— Un peu de modestie, ma vieille, persifla Claude.

— Console-toi, ils repousseront très vite, dit tante Cécile.

— Sa tête est bien ronde, dit François. Elle sera mignonne avec des cheveux courts. »

Berthe se sentit réconfortée. Si François pensait cela, après tout...

« Mais... les vêtements? dit-elle, en se souvenant de ce détail avec désespoir. Les filles sont affreuses, habillées en garçon!

— Tu ne seras pas plus mal que Claude en ce moment, dit Mick. Regarde-la : elle a un pull-over, un short, des sandales, exactement comme moi. »

Berthe considéra Claude en silence. Elle n'osait rien dire, mais son petit visage trahissait sa pensée : « Et tu la trouves bien? Pas moi! »

Claude fronça les sourcils. « Je suis sûre que toi, tu seras horrible dans cet accoutrement. Tout au plus arriveras-tu à ressembler à un petit garçon efféminé et timide! C'est une idée

absurde que de vouloir t'habiller ainsi. Cela ne t'ira pas du tout! cria-t-elle.

— Tu veux être la seule! murmura Mick, taquin, en ayant soin de prendre le large pour éviter une bourrade.

— Assez discuté, dit François. Passons .aux réalisations. J'irai acheter des vêtements pour Berthe ce matin, et c'est moi qui lui couperai les cheveux! »

Berthe ouvrit des yeux ronds, mais ne protesta pas. Tante Cécile avait envie de rire. « Va lui acheter des vêtements si cela t'amuse, dit-elle; quant à la coupe de cheveux, il vaut mieux que je m'en charge moi-même. Tu risquerais de transformer Berthe en épouvantail! Maintenant, réfléchissons à un nom de garçon. Nous ne pouvons pas continuer à l'appeler Berthe, en tout cas...

— Nous l'appellerons Robert, dit Mick.

— Non, cela ressemble trop à Berthe, dit François. Il faut l'appeler Jean, ou Pierre, ou...

— Laissez-moi prendre mon second prénom : Michèle. Il y a des garçons qui s'appellent Michel... La prononciation est la même.

— Très bonne idée, dit tante Cécile. Va pour Michel! La cause est entendue! J'ajoute que

vous ne devrez pas perdre Berthe de vue — je veux dire Michel. Il faut venir m'avertir immédiatement si vous remarquez quelque chose d'anormal ou si vous voyez un étranger rôder aux environs. La police locale sait que nous avons cette enfant avec nous, et pour quelle raison. Nous tiendrons les gendarmes au courant de tout ce qui pourrait se produire. Ils exerceront une surveillance étroite mais discrète de leur côté, bien entendu.

— Tiens, tiens! On dirait que nous repartons vers une aventure, dit Mick avec le sourire.

— J'espère que non, dit sa tante. Désormais, il n'y aura plus de Berthe ici, mais un petit Michel, un ami des garçons, venu passer quelques jours chez nous.

— Si tu veux bien me donner de l'argent, ma tante, j'irai tout de suite acheter des vêtements pour Michel. Quelle taille peut-il avoir? »

Tout le monde se mit à rire.

« Pour les chaussures, pointure trente-quatre, déclara Maria. Je l'ai ^u en cirant les souliers ce matin.

— Il faut qu'il s'habitue à boutonner son veston du côté droit et non du côté gauche, dit Annie.

— Elle s'y fera vite, dit Claude, en appuyant rageusement sur le mot *elle.*

— Claude, sois raisonnable, dit François. Il suffit que l'un de nous dise par mégarde *elle,* et non *lui,* pour exposer Berthe — non, Michel -*• à un grave danger.

— J'ai compris, dit Claude d'un ton sec. N'empêche qu'elle n'aura jamais l'air d'un garçon.

— Eh bien, tant mieux! s'écria Berthe. Quant à toi, veux-tu que je te dise à quoi tu ressembles?

— Personne n'a envie de le savoir, dit François, prudemment. Claude, veux-tu venir m'aider à choisir des vêtements pour Michel? Mais, je t'en prie, quitte cet air sombre, tu me rappelles mon professeur de mathématiques.

— Entendu, je t'accompagne. Je serai bien contente de prendre l'air, j'ai les nerfs en boule, dit Claude, souriant malgré elle,

— Au revoir, Berthe, dit François. Quand nous reviendrons, tu seras complètement transformée! »

II sortit avec Claude.

Annie alla chercher les grands ciseaux de sa tante et posa une serviette sur les épaules de

Berthe dont les yeux bleus s'embuaient de larmes.

« Courage, dit Mick. Avec des cheveux courts tu auras l'air d'un petit ange!

— Ne bouge plus ! », dit tante Cécile. Et elle commença. Les grands ciseaux crissèrent et des boucles blondes tombèrent mollement sur le sol. Berthe éclata en sanglots. « Mes cheveux! Je ne peux pas supporter ça! Oh! mes pauvres cheveux!»

Tante Cécile dut attendre que l'enfant se calmât pour continuer cette délicate opération. Elle s'acquitta au mieux de sa tâche. Mick et Annie observaient avec le plus grand intérêt.

« Voilà qui est fait, dit enfin tante Cécile. Ne pleure plus, Michel, et laisse-nous regarder le résultat! »





CHAPITRE VIII

Une transformation

BERTHE resta au milieu de la pièce, et essuya ses larmes. Annie laissa échapper une exclamation de surprise :

« Regardez! C'est étrange, mais on dirait un petit garçon! Et même un très joli petit garçon !

— Un ange de vitrail, renchérit Mick. Je l'avais bien dit! »

Tante Cécile était elle-même assez surprise du nouvel aspect de Berthe. « II n'y a aucun doute là-dessus. En short, elle trompera son monde.

Et même plus que Claude, qui frise trop. » L'ange de vitrail alla se regarder dans la glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée.

Elle poussa un cri d'horreur. « C'est moi, ça? Je suis affreuse! Je ne nie reconnais même pas.

— Magnifique! s'écria Mick. C'est exactement ce qu'il faut. Personne ne te reconnaîtra. Ton père a eu raison. Un bandit ne verra pas en toi Berthe, la jolie petite fille aux longs cheveux.

— J'aimerais mieux être enlevée que laide à ce point-là, gémit Berthe. Que diront les filles de ton lycée, Annie, quand elles me verront?

— Elles ne font pas attention à la coiffure de Claude, alors ce sera la même chose pour toi.

— Ne pleure pas ainsi, Ber... heu... Michel, dit tante Cécile. Tu me fends le cœur. Comme tu as été bien sage pendant que je te coupais les cheveux, j'estime que tu mérites une récompense. »

Les larmes de -Berthe se tarirent aussitôt. « Oh! dit-elle, il n'y a qu'une chose qui me ferait réellement plaisir : que Chouquette dorme sur mon lit!

— Mon pauvre chou, te rends-tu compte que

trois enfants et deux chiens dans une petite chambre, C'est beaucoup trop? dit tante Cécile, très ennuyée. De plus, Claude prendra très mal la chose si je t'y autorise...

— Tante Cécile, mon caniche ne tient guère de place, et il aboie au moindre bruit. C'est mon gardien...

— J'aimerais bien te le laisser pour te faire plaisir, mais... »

Maria était entrée dans la pièce pour débarrasser et avait entendu la fin de la conversation. Elle regarda avec étonnement ,1e nouveau visage de Berthe, puis elle proposa :

« Si vous voulez me permettre, madame... Mlle Berthe pourrait coucher dans ma chambre, avec son chien si elle le veut. Il est mignon, ce petit caniche! La chambre des filles est trop encombrée avec trois lits, et moi, j'ai une grande et belle pièce à ma disposition. Alors, si Mlle Berthe n'y voit pas d'inconvénient, je l'accueillerai bien volontiers.

— Maria, c'est très gentil de votre part, dit tante Cécile. Comme votre chambre est sous les toits, il serait très difficile à des ravisseurs d'y accéder, et personne, n’aurait l'idée d'aller chercher l'enfant là-haut!

— Merci, Maria! s'écria Berthe, ravie. Chouquette, as-tu entendu? Tu dormiras sur mes pieds cette nuit! »

François et Claude rentrèrent peu après. Claude regarda Berthe et resta stupéfaite. « Oh! mais elle n'est pas si mal que ça, après tout, dit-elle.

— C'est même un beau garçon, dit François.

— Où sont les vêtements? » demanda Berthe, réconfortée par l'intérêt qu'on lui portait.

Ils ouvrirent les paquets et sortirent une vareuse bleu marine, deux shorts, un pull-over gris, et quelques chemises dont la fantaisie ramena le sourire sur les lèvres de Berthe. Elle monta dans la chambre des filles pour se changer, et redescendit bientôt, vêtue d'un short et d'une belle chemise à carreaux.

« Très bien, dit François. Mon cher Michel, "pour avoir l'air plus naturel, il faudra te salir un peu.

— Je n'aime pas les vêtements tachés, dit Berthe. Je pense que... »

Mais personne ne sut ce qu'elle pensait, car à ce moment la porte s'ouvrit. Oncle Henri entra dans le salon et tonna :

« Croyez-vous qu'il me soit possible de travailler avec tout le bruit que vous faites? » Soudain, il vit Berthe et s'arrêta net. « Qui est-ce encore? demanda-t-il.

— Ne le sais-tu pas? dit Claude.

— Non. Vous avez invité un ami de plus?

— C'est Berthe, dit Annie en riant,

— Berthe? La fille de Charles?... Ah! je me souviens. Quelle transformation! Ma petite, ton père lui-même ne te reconnaîtrait pas. Mais, par pitié, parlez moins fort! »

II regagna son bureau à grandes enjambées, « Aujourd'hui, vous déjeunerez à la maison.

Il est trop tard pour préparer le panier de pique-nique, dit tante Cécile.

— Avons-nous le temps de nous baigner? demanda François en regardant sa montre.

— Oui! je compte sur vous pour rentrer à midi juste et ramener des framboises pour le dessert.

— As-tu un maillot de bain, Michel? demanda Claude.

— Oui. Je vais le chercher. Tiens, je n'aurai plus besoin de mettre un bonnet de bain pour protéger mes cheveux. Tant mieux!

— Prends ta vareuse et une serviette, lui cria Claude.



— Mademoiselle Berthe, dit Maria en sortant de sa cuisine, j'ai porté votre valise dans ma chambre-. C'est là que vous trouverez vos affaires.»

Claude et Annie montèrent au premier.

« Je parie que Berthe ne sait pas nager, dit Claude. Il faudra que nous lui donnions des leçons!

— Ne sois donc pas méchante pour elle, dit Annie, en surprenant un regard de mépris dans les yeux de sa cousine. Où est mon maillot? Je ne le trouve pas. Pourtant, je suis sûre de l'avoir rapporté ici... »

Elles le cherchèrent pendant dix minutes. Les

garçons et Berthe étaient déjà sur la plage avec Chouquette quand Annie et Claude se mirent enfin en route.

Au bord de l'eau, Chouquette gardait les vêtements des garçons et de sa maîtresse. Elle osa même grogner après Dagobert quand il s'en approcha.

Claude se mit à rire : « Grogne aussi, Dagobert. Tu ne vas pas laisser cette mauviette te faire la loi? Si tu grognes fort, tu verras comme elle aura peur! » ,

Mais Dagobert fit semblant de ne rien comprendre. Il s'assit à distance respectueuse de Chouquette et la regarda tristement. Ne voulait-elle plus être son amie?

« Où sont les autres? demanda Annie en scrutant la mer. Oh! Je vois trois têtes, là-bas. Est-il possible que ce' soit Berthe, avec mes frères? »

Claude eut un geste de dépit.

« Eh bien, je crois que Berthe n'a pas besoin de tes leçons! » ajouta Annie, taquine.

Claude ne répondit pas Elle s'élança, plongea dans la vague, et se mit à nager- de toutes ses forces. Elle voulait s'assurer qu'elle ne se trompait pas. Berthe était bien là, poussant de

joyeuses exclamations, tout en nageant avec François et Mick.

Les deux garçons observaient Claude en riant. Elle arrivait, tout essoufflée.

« Regarde comme Michel nage bien, lui dit François. Quelle rapidité! Si vous faites la course ensemble, je parie que tu perdras!

— Non! » protesta Claude avec véhémence. Pourtant, méfiante, elle s'abstint de provoquer une compétition avec sa rivale. Comme elle n'était pas sotte, elle se résigna et prit le parti de s'amuser de bon cœur avec les autres. Ils se pourchassèrent, nagèrent sous l'eau, riant beaucoup quand ils réussissaient à attraper une jambe... La journée passa ainsi fort gaiement.





CHAPITRE IX

Un coup de téléphone inattendu

BERTHE s'habituait à Kernach et se plaisait en compagnie du Club des Cinq. La jalousie de Claude s'émoussait au fur et à mesure que les jours passaient. Pourtant, elle pardonnait difficilement à Berthe d'être une nageuse imbattable; en effet, celle-ci savait plonger et nager sous l'eau comme personne.

« Chez moi, il y a un grand bassin dans le jardin, et j'ai appris à nager dès l'âge de deux ans! » expliqua Berthe.

La nouvelle venue mangeait autant que les autres, quoiqu'elle fût d'apparence plus fragile. Elle louait fort la cuisine de la maison, à la grande satisfaction de tante Cécile et de Maria.

« Tu grossis, Michel, dit tante Cécile une semaine plus tard, alors qu'ils étaient tous réunis pour le petit déjeuner. Ta peau devient bronzée. C'est très bien ainsi. Tu ressembles de moins en moins à la petite fille blonde, aux longs cheveux et au teint pâle, qui est arrivée chez nous voici huit jours. Des gens mal intentionnés auraient vraiment toutes les peines du monde à t'identifier! »

Quant au petit caniche, tout le monde l'aimait. Claude elle-même ne pouvait s'empêcher de rire des cabrioles et des drôleries de Chouquette. De plus, celle-ci s'entendait le mieux du monde avec Dagobert.

Les jours s'écoulaient paisiblement; les cinq enfants et les deux chiens passaient tout leur temps dehors, à nager, à canoter, à pêcher, à explorer les grottes de la côte. Enfin, ils profitaient pleinement de leurs belles vacances.

Berthe manifestait souvent le désir de se tendre dans l'île de Kernach, mais Claude trouvait toujours des prétextes pour retarder cette visite.

« Allons, Claude, ne te montre pas désagréable, lui dit Mick un matin. Nous avons tous grande envie d'aller dans l'île, que nous n'avons pas vue depuis longtemps. Pourquoi te fais-tu prier? C'est seulement pour ennuyer Berthe, n'est-ce pas? »

Claude eut un geste de contrariété. « Non, protesta-t-elle. Tu m'attribues toujours de mauvais sentiments. Nous irons demain. »

Mais, le lendemain, un événement inattendu empêcha la réalisation de ce projet. Oncle Henri reçut un coup de téléphone qui le laissa T tout bouleversé.

« Cécile, Cécile, où es-tu? cria-t-il. Il faut que je parte immédiatement. Immédiatement, tu entends?»

Sa femme accourut. « Eh bien, Henri, que se passe-t-il?

— Charles Martin a trouvé une erreur dans nos calculs! Ce n'est pas possible, il ne peut pas y avoir d'erreur! s'exclama oncle Henri en se frappant la tête de désespoir.

— Pourquoi ne vient-il pas ici pour en discuter avec toi? demanda sa femme. Faut-il vraiment que tu partes si vite? Dis-lui de venir chez nous, Henri. Je m'arrangerai pour lui trouver un lit!

— J'y ai pensé. Il a refusé cette proposition parce que sa fille est sous notre toit. Etant donné les circonstances..

— Je comprends. Elle l'appellerait papa, et.. Il a raison. Ce ne serait pas la peine de cacher si bien Berthe... Si des ravisseurs suivaient la trace de ton ami, ils auraient vite découvert le pot aux rosés.

— C'est exactement ce que je voulais t'expliquer, dit son mari. Il faut que j'aille voir Charles. Je reviendrai dans deux jours. Prépare-moi ma valise, s'il te plaît.

— Dans ce cas, j'irai avec toi, Henri, dit sa femme. Quand tu es seul, tu te débrouilles mal, tu es si distrait! »

Son mari eut un sourire qui éclaira son visage et le rajeunit soudainement. « Tu veux réellement venir avec moi, Cécile? demanda-t-il. Je pensais que tu ne consentirais pas à quitter les enfants.

— C'est seulement pour deux jours, dit sa

femme. Je peux compter sur le dévouement de Maria. D'ailleurs, si tu veux mon impression, je commence .d'avoir des doutes au sujet de cette histoire d'enlèvement projeté. Je crois que ton ami Charles s'est affolé un peu vite.

— Souhaitons-le », dit son mari.

Quand les enfants revinrent à la villa pour le déjeuner, ce fut Maria qui leur apprit la nouvelle.

Les parents de Claude étaient déjà partis, emportant deux valises, l'une contenant des papiers importants, l'autre des vêtements pour deux jours.

« Par exemple! dit François, surpris. J'espère qu'il n'est pas arrivé de catastrophe!

— Non, il n'y a eu qu'un coup de téléphone du père de... de M. Michel, qui souhaitait une rencontre de toute urgence pour une question de travail, expliqua Maria.

— Pourquoi papa n'est-il pas venu ici, alors qu'il pouvait me voir? demanda Berthe.

— Parce que tout le monde aurait pu deviner qui tu es en réalité, dit Mick. Nous te cachons, ne l'oublie pas!

— C'est vrai, dit Berthe, toute surprise. Je suis tellement bien ici, à Kernach, avec vous tous.



Les jours passent sans qu'on s'en aperçoive!

— Madame vous recommande à tous d'être plus prudents que jamais, dit Maria. Maintenant, faites ce que vous voudrez Prenez le bateau, pique-niquez dehors ou rentrez déjeuner, à votre convenance. Vous êtes de *bons* enfants, et je suis sûre que vous vous conduirez bien.

— Vous êtes gentille, Maria, dit Berthe en se pendant au cou de la cuisinière, assez étonnée de, cet élan d'affection.

— Bien sûr, elle est épatante! dit Mick. Je crois que nous déjeunerons dehors, pendant ces deux jours. Et nous préparerons nos sandwiches nous-mêmes.

— C'est très bien de votre part, dit Maria. Pourquoi n'iriez-vous pas dans l'île de Kernach aujourd'hui? M. Michel en a tellement envie... »

Berthe sourit à Maria. La fillette trouvait comique qu'on l'appelât M. Michel, et Maria n'oubliait jamais la consigne.

« Nous irons si le bateau est en état, répondit Claude, à regret. Vous savez qu'Yves est en train de le réparer. »

Les enfants se rendirent tous à l'endroit où le jeune homme travaillait d'ordinaire, mais il n'était pas là. Son père s'affairait un peu plus loin autour d'un autre bateau.

« Vous vouliez voir mon fils? leur cria-t-il. Il est parti pêcher avec son oncle et ne rentrera que ce soir; il m'a chargé de vous dire que la réparation n'est pas encore terminée, mais que votre canot sera prêt demain matin sans faute.

— Bon, merci », dit François. Berthe semblait désappointée. « Console-toi, lui dit-il. Ce n'est que partie remise. Nous irons demain!

— Non, dit Berthe, toute triste. Il y aura encore un empêchement, ou bien Claude trouvera une autre excuse pour ne pas y aller. Vrai, si

j'avais à moi une aussi jolie petite île, j'irais l'habiter! »

Les enfants retournèrent à Kernach et se préparèrent, avec l'aide de Maria, un bon repas froid. Le père de Berthe venait de leur faire parvenir un gros paquet de friandises. Ils auraient de quoi se régaler au dessert.

« Allez-vous emporter tout ça? demanda Maria avec effarement.

— Mais, Maria, nous ne reviendrons à la maison ni pour déjeuner ni pour goûter, dit Berthe. Nous aurons certainement une faim de loup! »

Quelle agréable journée ce fut pour eux! Ils marchèrent pendant des kilomètres et s'installèrent pour pique-niquer dans un délicieux bois de pins, au bord d'un ruisseau où ils mirent les bouteilles à rafraîchir. Comme il faisait très chaud, tout le monde voulut déjeuner avec les pieds dans l'eau...

Quand ils revinrent à la Villa des Mouettes, ils étaient si fatigués qu'ils dînèrent en hâte et trouvèrent à peine la force de monter l'escalier pour aller se coucher.

« Vous ferez ce que vous voudrez, mais moi, demain, je ne me lèverai pas avant midi, annonça Mick,

— Oh ! mes pauvres pieds ! Nous avons trop marché, gémit Berthe. Je parie que je vais tomber de sommeil en me brossant les dents. »

Quand les deux cousines se retrouvèrent dans leur chambre, Annie alla s'accouder un instant à la fenêtre. Elle admira le ciel étoile et respira profondément l'air parfumé à la. fois par les senteurs de la mer et celles des bois de pins.

« Quelle nuit calme! dit-elle. Nous allons tous bien dormir. Mick a raison. Après une telle journée, il ne peut être question de se lever de bonne heure demain matin. Pour ma part, je n'ouvrirai pas l'œil avant le milieu du jour... »

Pourtant, elle se trompait. Au milieu de la nuit, elle ouvrit les yeux tout grands!





CHAPITRE X

Surprise dans la nuit

Tout était tranquille à la Villa des Mouettes. Les enfants dormaient profondément. Dagobert aussi. Dans la chambre de Maria, le petit caniche, pareil à une pelote de laine noire, sommeillait, roulé en boule sur un coin de l'édredon de Berthe. Un gros nuage, poussé par le vent du large,

s'avança dans le ciel. L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Le tonnerre gronda au loin. Bientôt, un coup plus fort réveilla Annie, ainsi que les deux chiens.

La fillette se souleva sur un coude. Elle se tourna vers la fenêtre ouverte et vit le ciel assombri. « C'est un orage qui approche, pensa-t-elle. J'ai envie d'aller l'observer. Ce sera un spectacle magnifique sur la baie de Kernach. Et puis, j'ai si chaud! Un peu d'air me fera du bien. »

Elle se leva sans bruit et se dirigea sur la pointe des pieds vers la fenêtre, où elle s'appuya pour respirer l'air du dehors, qui déjà fraîchissait. Le tonnerre gronda de nouveau, mais faiblement. Dagobert sauta du lit de Claude et regarda aussi de tous ses yeux.

Alors ils entendirent un autre bruit, dont Annie n'eut aucune peine à déceler l'origine.

« II s'agit d'un canot à moteur, dit-elle. Quelle drôle d'idée de se promener si tard dans la baie! Vois-tu la lumière d'un bateau, Dagobert? Pour ma part, je ne peux rien distinguer. »

Le moteur se tut. On n'entendit plus que le doux clapotis des vagues sur la plage. Le canot avait-il une panne? Sinon, que comptaient faire

ses occupants au milieu de l'eau? Pourquoi ne venaient-ils pas aborder sur le rivage? D'après le son, le canot devait en être assez éloigné.

C'est alors que, vers le milieu de la baie, du côté de l'île de Kernach, elle vit une faible lueur danser, ça et là, puis disparaître...

Annie resta stupéfaite. « Y aurait-il quelqu'un dans l'île? murmura-t-elle à Dagobert. Le canot à moteur se serait-il arrêté là-bas? Ecoutons! Peut-être l'entendrons-nous repartir. »

Mais elle eut beau tendre l'oreille et écarquiller les yeux, aucun son ne lui parvint, aucune lumière ne perça plus les ténèbres.

« Peut-être que ce canot est passé derrière l'île de Kernach, pensa Annie. Dans ce cas, l'île masquerait le bateau et ses feux. Ai-je bien vu, tout à l'heure? J'ai tellement sommeil que je ne suis sûre de rien... »

L'orage s'éloignait. La nuit redevenait calme. Le gros nuage noir s'effilochait là-haut, et quelques étoiles trouèrent l'obscurité. Annie regagna son lit. Dagobert sauta sur les pieds de Claude et se coucha en exhalant un soupir de satisfaction.

Le lendemain matin, Annie ne pensait plus à cet incident, mais lorsqu'elle entendit Maria

raconter qu'un violent orage avait éclaté sur une localité située à une trentaine de kilomètres de là, occasionnant des dégâts importants, elle se souvint...

« Cette nuit, dit-elle, j'ai entendu un coup de tonnerre qui m'a' réveillée. Je me suis levée, ., avec l'espoir de contempler un bel orage sur la mer. Mais il est passé et s'est éloigné rapidement. Quand j'étais à la fenêtre, j'ai entendu le bruit d'un canot à moteur, très loin dans la baie, et j'ai aperçu, l'espace d'une minute ou deux, une lumière mouvante qui brillait du côté de l'île de Kernach. »

Claude sursauta comme si elle venait de recevoir une décharge électrique.

« Que veux-tu dire, Annie? Personne n'a le droit d'aller dans mon île! Qu'est-ce qu'un ca-v not serait venu faire là au milieu de la nuit? Tu as dû rêver!

— Peut-être, mais je ne 'le crois pas. En tout cas, je n'ai pas entendu le canot à moteur s'éloigner.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée si vraiment tu as vu une lumière du côté de mon île?

demanda Claude.

— Tu dormais si bien que je n'ai pas voulu

te déranger, répondit Annie. D'ailleurs, j'ai bien fait, car tu n'aurais rien vu.

— Mademoiselle Annie, espérons que ce ne sont pas des ravisseurs! s'exclama Maria.

— Non, dit François, en riant. Qu'iraient-ils faire dans l'île de Kernach?

— C'est sûrement un rêve, dit Berthe. Annie a entendu le roulement du tonnerre dans son sommeil, et ce bruit s'est changé pour elle en celui d'un moteur... Cela arrive souvent dans les songes. Une nuit, j'ai entendu un robinet mal fermé qui coulait dans mon lavabo, et je me suis vue dans un kayak, sur la chute du Niagara, dont j'avais admiré une photo le jour même! »

Tout le monde rit de la plaisanterie de Berthe.

« J'espère que le bateau est réparé, dit Claude. Nous irons voir ce qui se passe dans l'île. Et si jamais nous y trouvons des intrus, je lâche Dagobert sur eux!

— Nous n'y trouverons que des lapins, dit Mick. Je me demande s'il y en a toujours des centaines... La dernière fois que nous sommes allés dans l'île, ils étaient si nombreux et si peu farouches que pour un peu nous aurions marché dessus!

— Oui, mais nous n'avions pas Dagobert avec nous, dit Annie. Les lapins en ont peur. Claude, ce sera charmant de retourner là-bas! Nous raconterons à Michel les aventures que nous avons eues dans ce secteur... »

Après le déjeuner, ils allèrent tous faire leur lit et mettre de l'ordre dans leur chambre. Maria monta voir les garçons.

« Voulez-vous emporter un repas froid, monsieur François, ou préférez-vous déjeuner à la maison? demanda-t-elle en passant sa tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Si le bateau est réparé, nous partons tout de suite et nous pique-niquerons dans l'île, répondit François.

— Bon, tenez-moi au courant quand vous serez fixés », dit Maria.

Deux minutes plus tard, Claude fit également une apparition.

« Je vais voir si le bateau est en état maintenant, annonça-t-elle. Maria veut savoir ce que nous décidons. A tout à l'heure! »

Ce ne fut pas long. Quand elle revint, elle paraissait déçue.

« Yves n'a pas encore terminé, dit-elle. Nous ne pourrons nous servir du bateau qu'à deux

heures. Donc, nous déjeunerons ici et ensuite nous irons dans l'île. Nous emporterons notre goûter.

— D'accord, dit François. Je propose que nous prenions un bain sur la plage ce matin. La marée est haute, il y a de belles vagues, nous nous amuserons bien!

— Surveille Yves pour qu'il tienne parole en ce qui concerne le bateau », demanda Mick.

Bientôt, les cinq enfants et les deux chiens se rendirent sur la plage. Le temps était plus frais après l'orage de la nuit, mais le soleil brillait de nouveau.

Tous quatre plongèrent dans les vagues, et nagèrent vite pour se réchauffer, car l'eau était froide, ce matin-là. Ils se pourchassèrent, firent la planche, nagèrent sur le dos; ils regrettèrent d'avoir oublié le gros ballon rouge avec lequel ils s'amusaient tant d'habitude, mais personne ne voulut se déranger pour aller le chercher.

Les deux chiens couraient en tous sens sur la plage. Dagobert nageait bien, mais Chouquette n'aimait pas beaucoup l'eau. C'est pourquoi tous deux se contentaient de jouer sur le sable. Ils manifestèrent une joie bruyante quand les enfants revinrent vers eux, essoufflés et se bousculant avec

de grands éclats de rire... Enfants et chiens s'étendirent au soleil.

Au bout d'un moment, le vent s'éleva. Mick eut froid et enfila un lainage. Puis il resta assis, pour contempler la mer et, au milieu, l'île de Kernach, inondée de lumière. Tout à coup, le jeune garçon poussa une exclamation de surprise :

« Regardez vite, vous tous! »

Ses compagnons se relevèrent vivement.

« II y a quelqu'un dans l'île, j'en suis sûr, quoique je ne puisse pas le voir, dit Mick. Quelqu'un qui est étendu à terre et qui regarde par ici, à travers des jumelles! Ne voyez-vous pas le soleil se réfléchir sur les verres?

— C'est vrai, dit François. Qui a pu s'introduire dans l'île pour espionner?

— Quelle audace! Celui-là aura affaire à moi! rugit Claude en montrant le poing. Pour le moment, faute de mieux, rendons-lui la pareille. Qui veut aller jusqu'à la villa pour y prendre mes jumelles? Peut-être pourrons-nous distinguer le personnage en question.

— J'y vais, dit Mick. Où les as-tu mises?

— Dans l'armoire de ma chambre, en haut, à droite.

- Quel ordre! Quelle précision! » dit Mick admirativement.

Il s'éloigna à grands pas, tout en réfléchissant. Pour quelle raison un inconnu, qui prenait soin de se dissimuler, observait-il ainsi la plage de Kernach?

Plus de dix minutes passèrent. Enfin, il revint avec les jumelles et les tendit à François.

« Comme tu as tardé, lui reprocha ce dernier.

- C'est la faute de mamzelle Claude, qui a tant d'ordre et qui sait si bien où elle met ses affaires : les jumelles étaient bien dans son armoire, mais en bas et à gauche, sous trois kilos d'un invraisemblable fouillis, dit Mick.

- Malheureux! Tu as bouleversé toute mon armoire? » s'écria Claude.

Mick protesta. Pendant qu'ils discutaient, François ajustait les jumelles et regardait l'île, qui lui parut soudain toute proche.

« Vois-tu quelqu'un? » demanda Annie, inquiète.

Les autres se turent pour entendre la réponse de François, qui resta un long moment silencieux. « Pas âme qui vive », dit-il enfin, déçu.

Il tendit les jumelles à Claude, qui s'en empara d'un geste vif.



" Vois-tu quelqu'un? " demanda Annie

« Je ne vois rien d'anormal, dit-elle après avoir longuement examiné les lieux. Il s'agit peut-être de touristes qui ont eu envie de débarquer dans l'île, pour s'y promener et y déjeuner. S'ils font cuire quelque chose, nous verrons la fumée de leur feu. »

Mais aucune fumée ne vint troubler l'azur du ciel, au-dessus de l'île.

Un peu plus tard, Mick remarqua : « Avec ces puissantes jumelles, nous devrions voir les lapins courir dans l'île. Or, je n'en ai pas vu. Et vous?

— J'ai beau réfléchir, je ne me souviens pas d'en avoir aperçu un seul, dit François.

— Moi non plus, assura Claude.

— Alors, ils ont dû être effrayés par une présence quelconque, dit Mick. Croyez-vous qu'il soit prudent d'emmener Michel avec nous cet après-midi? Ne trouvez-vous pas étrange qu'on nous épie de l'île?

— Je vois ce que tu veux dire. S'il s'agit de ravisseurs, ils sont sur la voie; alors, ils utilisent l'île de Kernach pour espionner la plage sans se faire remarquer. Ce n'est pas une mauvaise idée. Ils se doutent bien que nous aimons nous baigner, comme tous les jeunes, dit François.

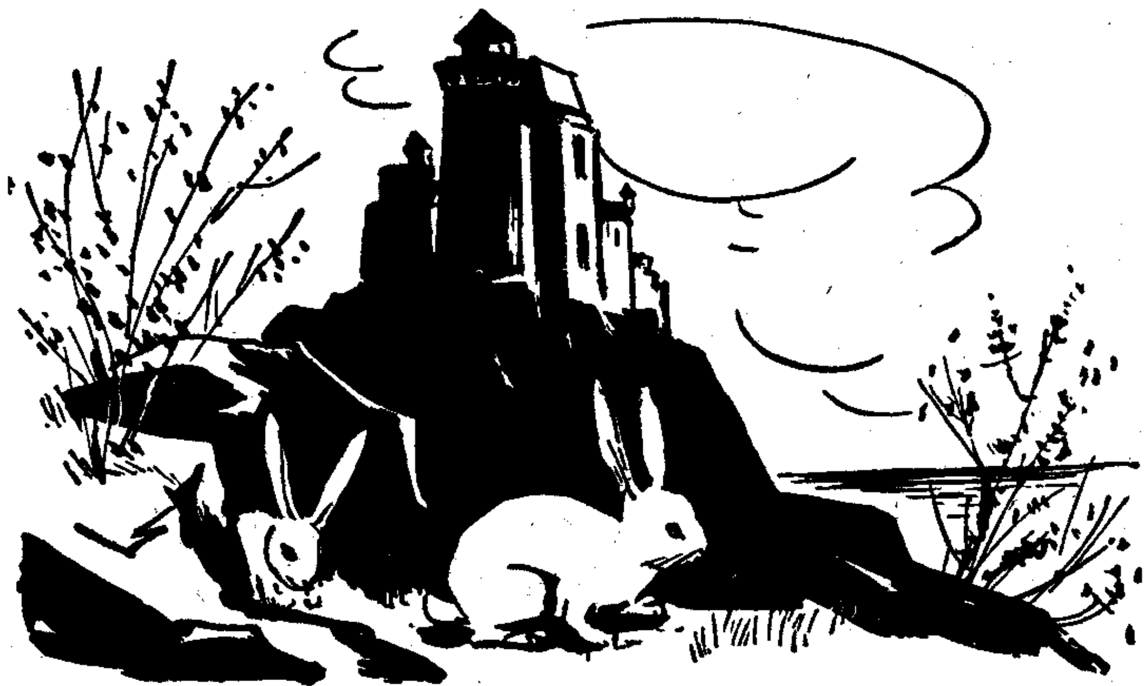
— Oui, Ils ont dû voir cinq enfants au lieu de quatre, et vont faire une enquête au sujet du cinquième. S'ils ont une photographie de Berthe, ils doivent chercher une fille aux longs cheveux bouclés et...

— ... il n'y en a pas, compléta Annie. Mes cheveux sont plutôt plats et ne tombent pas sur les épaules comme ceux de notre camarade lors de son arrivée chez noué. Ils doivent être bien embarrassés !

— Pourtant, il y a une chose qui peut les mettre sur la voie, murmura François comme pour lui-même.

— Quoi donc? » demandèrent les autres. D'un geste, François désigna Chouquette, qui se roulait dans le sable, pleine d'insouciance.

« C'est pourtant vrai! s'écria Mick. Personne n'y avait pensé. Ce petit caniche noir suffit à nous trahir tous! »



CHAPITRE XI

Dans l'île de Kernach

CLAUDE voulait aller chercher son bateau et se rendre immédiatement dans l'île, pour s'assurer que quelqu'un y avait pénétré. Elle ne pensait plus qu'à une chose : chasser l'intrus, ou les intrus, quels qu'ils fussent.

François tenta de la raisonner.

« D'abord, le bateau ne sera prêt qu'à deux heures, dit-il. Ensuite, il faut prendre le temps

de réfléchir. Devons-nous emmener Berthe avec nous dans l'île, alors que nous ignorons qui s'y trouve et que nous connaissons le danger dont elle est menacée?

— Allons-y sans elle, dit Claude aussitôt. Nous la laisserons à la garde de Maria.

— Ce serait une grave erreur, protesta Mick. Quand nous approcherons avec notre bateau, si quelqu'un nous observe et constate que nous sommes seulement quatre, il en déduira immédiatement que le numéro manquant est Berthe. Je suis d'avis que nous nous rendions là-bas tous ensemble!

— Tu as raison, dit François. Nous irons tous les cinq porter la guerre dans le camp ennemi. S'il s'agit bien d'ennemis!

— Cela nous permettra de voir comment ils sont faits et de donner ensuite leur signalement à la police, déclara Mick. Etes-vous tous d'accord pour une expédition dans l'île?

— Oui! clamèrent quatre voix, ce qui fit un bruit assourdissant.

— Ouah! ajouta Dagobert, réveillé en sursaut.

— Pauvre Dagobert! dit Claude. Il dormait si bien! Nous l'emmènerons, naturellement. Il saura nous défendre en cas de danger.

— Au fond, je crois qu'il s'agit tout simplement de touristes qui veulent imiter Robinson Crusoé pendant quelques heures, dit François. Il ne faut pas dramatiser parce qu'un inconnu a regardé la plage avec des jumelles...

— Rappelez-vous que j'ai vu une lumière briller du côté de l'île, la nuit dernière, fit remarquer Annie.

— Tiens, c'est vrai! J'avais oublié cet intéressant détail », dit François. Il regarda sa montre et ajouta : « Midi moins dix! Rentrons déjeuner. Nous irons ensuite chercher le bateau. Il serait peut-être plus prudent de nous assurer qu'Yves ne nous a pas oubliés? Si nous faisions un crochet jusqu'à lui?

— D'accord », dirent les autres.

Ils coururent tous jusqu'à l'endroit où Yves travaillait. Mick, qui arriva le premier, l'interrogea.

« Oui, votre bateau sera prêt à deux heures exactement, dit Yves. J'ai dû remplacer le tolet, trop abîmé pour être réparé. Vous pourrez ramer maintenant sans ennuis de ce côté. Il y avait encore d'autres petits détails à remettre en ordre. »

Rassurés, les enfants prirent le chemin de la Villa des Mouettes.

« Nous saurons bientôt qui est venu dans ton île, Claude. Si nous avons des difficultés a la faire évacuer, Dagobert se chargera de rétablir l'ordre, assura François.

— Emmenons Chouquette, elle peut aussi être utile, plaida Berthe. Elle a de petites dents aiguës dont elle sait se servir à l'occasion. Un jour, un homme m'a bousculée dans la rue. Chouquette s'est précipitée sur lui, lui a mordu la cheville et ne voulait plus lâcher prise!

— Eh bien, s'il en est ainsi, prenons Chouquette avec nous », dit Mick.

Claude fit la grimace et se détourna. « Dagobert vaut cent fois mieux et n'a vraiment pas besoin de l'aide de ce minuscule caniche ! » pensait-elle.

Maria leur avait préparé le bifteck aux pommes frites qu'ils préféraient à tout lorsqu'ils déjeunaient à la villa. Comme hors-d'œuvre, des radis du jardin, accompagnés d'une salade préparée avec de belles tomates bien fermes, des cœurs de laitue et des œufs durs...

« Quelle salade bien présentée, remarqua Mick. Digne de la table d'un roi! »

Quand ils en furent aux frites, les enfants jugèrent prudent de se renseigner.

« Qu'y a-t-il comme dessert, Maria? demandèrent-ils. Nous aimerions le savoir afin de réserver notre appétit...

— Des framboises à la crème, répondit Maria. Ce matin, ma sœur est venue me voir, elle m'a aidée à cueillir ces fruits dans le jardin.

— Magnifique! Comme les framboises passent toutes seules, je reprendrai des frites », décida Mick.

Berthe fit de même.

Pendant ce temps, François raconta à Maria ce qu'ils avaient remarqué le matin même dans l'île.

« Vous savez ce que votre tante vous a recommandé, monsieur François, dit la cuisinière, inquiète. Il faut signaler à la police tout ce que vous voyez d'anormal. Vous devriez la prévenir par téléphone!

— Je le ferai en revenant de l'île, dit François II s'agit peut-être d'innocents touristes, et, dans ce cas, si j'alertais la police j'aurais l'air d'un âne. Je vous promets de téléphoner si je trouve quelque chose d'intéressant à signaler.

— Vous avez tort, il faudrait appeler la gendarmerie maintenant, dit Maria. De plus, j'estime que vous ne devriez pas aller dans l'île si

vous supposez qu'il peut y avoir là-bas quelqu'un de dangereux... Peut-être même plusieurs bandits...

— Ne vous tracassez pas ainsi, Maria! Nous emmenons ce brave Dagobert, dit Mick.

— Et Chouquette aussi », s'empressa d'ajouter Berthe.

Maria n'insista pas et disparut pour aller chercher les framboises à la crème. Elles étaient si appétissantes dans leur grand plat fleuri que leur arrivée fut saluée de cris d'enthousiasme.

« Qui pourrait imaginer un dessert plus raffiné? » demanda Mick, en joignant les mains d'admiration. « Regardez tous la consistance de la crème : ni trop glacée ni trop fondante. Juste à point! J'espère qu'on ne vous enlèvera pas, Maria, car vous valez votre pesant d'or! »

Maria se mit à rire. « Allons, monsieur Mick, n'exagérez pas. Ce n'est qu'un simple plat de framboises à la crème!

— Je partage l'avis de Mick et de tous les autres, dit Berthe d'un ton convaincu. Maria, vous êtes la perle des cuisinières, une merveille, une... »

Mais Maria se sauvait en riant dans sa cuisine. Au fond, elle était ravie. Elle ne ménageait pas sa

peine et ne le regrettait pas. Les enfants se montraient très gentils pour elle.

Quand ils eurent terminé, ils retournèrent en hâte sur la plage. Yves leur fit signe de loin.

« Le bateau est prêt, dit-il. Vous partez tout de suite? Alors, je vais vous aider à embarquer. »

Bientôt, les cinq enfants et les deux chiens furent installés dans le bateau de Claude.

Les garçons ramèrent de toutes leurs forces en direction de l'île. Dagobert s'assit à l'avant comme d'habitude, posa deux pattes sur le rebord du bateau et regarda droit devant lui.

« II se prend pour une figure de proue, dit Mick. Et voilà Chouquette qui veut en faire autant! Attention de ne pas tomber, ma belle, tu pourrais te mouiller sérieusement, toi qui n'aimes pas l'eau. J'espère que tu sais nager, comme les autres chiens! »

Chouquette s'installa auprès de son ami Dagobert. Ce dernier regardait approcher l'île avec intérêt, parce qu'il savait qu'il y avait là-bas des centaines de lapins. Quant à Chouquette, cette promenade en bateau l'enchantai!

Berthe aussi dévorait des yeux la petite île tandis qu'ils approchaient. Ses camarades lui

avaient raconté de si extraordinaires histoires à son sujet! Elle admira le château en ruine qui la dominait, et envia Claude d'être la maîtresse de ces lieux pleins de charme et de mystère.

Les vagues se brisaient avec fracas sur les rochers qui défendaient l'accès de l'Ile; l'écume rejaillissait très haut. Berthe demanda avec inquiétude :

« Comment pourrons-nous aborder sans danger? Je ne vois pas de passage praticable.

- Il y a une petite crique dans laquelle on peut débarquer », répondit Claude.

Elle tenait le gouvernail et dirigeait très adroitement la barque parmi les récifs. Bientôt apparut la petite crique annoncée. L'eau arrivait doucement entre les rochers qui abritaient cette partie du rivage. Le bateau glissa sans peine jusque sur le sable. Mick sauta et tira la barque sur la terre ferme. Puis il lança d'une voix forte :

« Bienvenue à l'île de Kernach! »

Berthe éclata de rire. Elle se sentait heureuse. Le paysage la ravissait.

Tous les enfants — Claude en tète -- remontèrent la plage jusqu'aux rochers situés au fond.

Ils les escaladèrent et s'arrêtèrent en haut. Berthe, toute surprise, s'écria :

« En voilà des lapins! Jamais je n'ai vu tant de lapins apprivoisés. Croyez-vous que je pourrai en caresser un?

— Non, dit Claude. Ils sont tout de même plus farouches que tu ne le penses. Ils se sauvent quand on s'approche trop près d'eux, mais rentrent rarement dans leur terrier, car ils nous connaissent et savent que nous ne leur faisons pas de mal. Nous venons souvent ici. »

Chouquette observait les lapins d'un air ahuri. Elle restait près de Berthe, le nez frémissant pour mieux percevoir leur odeur. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil interrogateur à Dagobert.

« Pourquoi ne cours-tu pas après eux? » semblait-elle lui demander.

Dagobert, assis à côté de Claude, paraissait triste. Une visite à l'île de Kernach était toujours une rude épreuve pour lui, car on lui défendait de chasser les lapins et il ne s'en consolait pas.

« Pauvre Dagobert! Regardez-le, dit François. Il a l'air désespéré. Chouquette aussi meurt d'envie de courir après ces petites bêtes, mais

elle attend que Dagobert donne le signal. Elle connaît les bonnes manières I »

Bonnes manières ou non, Chouquette en eut vite assez.

L'un des lapins s'étant imprudemment approché, elle se jeta en avant. Le lapin, terrifié, fit un prodigieux saut en l'air. Alors commença la poursuite.-.

« Non, Chouquette! cria Claude. Je te défends de chasser mes lapins! Dagobert, va la chercher et ramène-la ici tout de suite! »

Comme à regret, Dagobert rejoignit Chouquette et fit entendre un tout petit grognement. Chouquette eut l'air très étonnée. Etait-ce bien son ami qui grognait après elle? Dagobert se mit contre elle et la poussa pour la ramener vers Claude.

« Tu es un bon chien », dit Claude, ravie de montrer aux autres — et surtout à Berthe — combien Dagobert était bien dressé, Chouquette, il ne faut pas chasser les lapins, parce qu'ils ne sont pas sauvages. Ils ne fuient pas comme ils le devraient, car personne ne leur a fait vraiment peur jusqu'à présent.

— Les gens qui sont venus ce matin les ont pourtant effrayés, fit remarquer François, pensif.

N'oublions pas la raison qui nous amène. Soyons prudents! »

Ils avancèrent précautionneusement vers le vieux château. Dagobert courait devant. Soudain, François s'arrêta et désigna quelque chose, à terre.

« Des bouts de cigarettes, dit-il. L'un d'eux fume encore! Il y a des gens ici, c'est certain maintenant. Va en reconnaissance, Dagobert ! »

Juste à ce moment, un son vibrant déchira l'air : R-r-r-r-r! C'était le bruit d'un canot à moteur qui démarrait. Sans doute celui qu'Annie avait entendu la nuit précédente.

« Ils s'échappent! s'écria Mick. Vite, courons de l'autre côté de l'île! Nous pourrons peut-être les voir! »





XII

Indices

Les enfants, avec les deux chiens qui aboyaient et bondissaient autour d'eux, traversèrent l'île à toutes jambes et gagnèrent le rivage qui faisait face au large. Il y avait là de gros rochers sur lesquels les vagues se jetaient avec fureur. « Le voilà, le fameux canot! » s'écria Mick.

Ils virent tous le bateau qui s’éloignaient très rapidement de l'île.

« Où sont les jumelles? Les avons-nous prises avec nous? » demanda François,

Hélas ! personne n'avait songé à les emporter.

« Quel dommage! soupira Mick. Elles nous auraient permis de lire le nom du bateau et peut-être même de voir les hommes qui sont dedans.

— Il est probable qu'ils ont ancré leur canot à moteur le plus près possible de l'île et qu'ensuite l'un d'eux a escaladé les rochers pour gagner le rivage, dit Claude. C'est dangereux ! Seule, la petite crique par laquelle nous sommes passés est d'un accès facile.

— Certainement. Et s'ils sont venus la nuit dernière, comme j'en suis persuadée, ils ont dû grimper sur les rochers dans l'obscurité. Je me demande comment ils y ont réussi! ajouta Annie,

— C'est sans doute la lumière d'une lanterne ou d'une lampe de poche que tu as vue sur l'île la nuit dernière, dit François. Les bandits ont abordé du côté de la haute mer pour ne pas courir le risque d'être repérés de la côte. Est-ce bien Berthe qu'ils recherchent? S'agit-il d'autre chose?

— Faisons le tour de l'île pour voir si nous pouvons trouver un indice intéressant, dit Annie. Le bateau est loin maintenant. »

Ils marchèrent en examinant le sol et tout ce qui les entourait, buissons et plantes; rien ne retint leur attention. Quand ils arrivèrent près du vieux château en ruine, Berthe regarda avec admiration la niasse imposante qui se dressait devant elle. Des choucas volaient tout autour et lançaient de temps à autre leur cri discordant.

« Autrefois, mon château était entouré de murs épais, dit Claude d'une voix contenue. Deux hautes tours s'élevaient dans le ciel. L'une d'elles est en ruine, comme tu peux le constater, Berthe, mais l'autre est en assez bon état. Entrons! »

Berthe, muette de surprise, suivit ses amis. Ainsi, cette île si jolie et ce château de légende appartenaient à Claude? Elle pouvait à peine le croire...

Les enfants passèrent la porte d'entrée et se trouvèrent dans une grande salle nue, aux murs de pierre. Il y faisait froid et sombre, car seules deux meurtrières laissaient passer un peu de jour.

« Comme c'est mystérieux, murmura Berthe, comme pour elle-même.

Cette vieille demeure semble sommeiller et rêver du temps où elle était habitée... J'ai peur que notre présence ne lui déplaise...

— Allons, reviens sur terre », dit Mick en la tirant par la manche.

Berthe sursauta. Elle suivit les autres à travers un dédale de salles plus ou moins mutilées par le temps, les unes sans plafond, les autres avec une paroi écroulée.

« Ce vieux château est une merveille! » déclara-t-elle.

Claude lui fit visiter la vieille demeure de fort bonne grâce.

« Maintenant, je vais te montrer les oubliettes, lui dit-elle un peu plus tard.

— Je vais voir les oubliettes! Que je suis contente! » s'écria Berthe.

Comme ils traversaient la cour d'honneur, Dagobert s'arrêta net, son poil se hérissa et il se mit à grogner. Les enfants, inquiets, entourèrent le chien, qui visiblement signalait un danger, et attendirent de lui une indication plus précise.

« Qu'y a-t-il, Dagobert? » demanda Claude, tout bas. Le museau de l'intelligente bête pointa

en direction de la petite crique où ils avaient, abordé.

« II doit y avoir quelqu'un là-bas, dit Mick. Espérons qu'il ne nous prendra pas notre bateau! »

Claude poussa un cri. Son bateau! Son précieux bateau ! De toutes ses forces, elle se mit à courir; aussitôt, Dagobert s'élança devant elle, pour faire face au danger le premier.

« Reviens, Claude, tu ne sais pas ce que tu vas trouver là-bas! cria François. Attends-nous, au moins! »

Mais Claude ne l'écoutait pas. Elle escalada les rochers et arriva sur la petite plage. Là, elle s'arrêta, toute surprise-Deux gendarmes s'avançaient sur la grève. Leur bateau était sagement rangé à côté de celui de Claude.

Ils saluèrent amicalement la fillette, qu'ils connaissaient bien : « Bonjour, mademoiselle Claude!

— Bonjour, répondit Claude sans empressement. Que venez-vous faire ici?

— Nous avons été prévenus par téléphone que des inconnus s'étaient introduits dans l'île, dit l'un des gendarmes

— Personne d'autre que nous ne pouvait le savoir. Qui a pu téléphoner? » demanda Claude.

Les autres enfants arrivaient en courant, Mick en tête. Il avait entendu la dernière phrase et tout deviné :

« Voyons, ce ne peut être que Maria! Souviens-toi qu'elle a essayé de nous dissuader de venir seuls ici. Elle nous a conseillé de mettre la gendarmerie au courant.

— C'est juste, dirent les gendarmes. Aussi nous sommes venus nous rendre compte de ce qui se passait. Avez-vous rencontré quelqu'un?»

François prit la parole pour expliquer qu'ils avaient tout d'abord trouvé des bouts de cigarettes à terre, puis entendu le bruit d'un canot à moteur et couru pourrie voir s'éloigner...

« Ah ! » dirent ensemble les deux gendarmes.

L'un d'eux parut réfléchir quelques instants et ajouta d'un air soucieux :

« La nuit dernière, Maury, qui est avec moi, a entendu un canot à moteur au loin dans la baie; je me demande ce qu'il est venu faire!

— Nous voudrions bien le savoir aussi, soupira François. De plus, et pour ne rien vous cacher, ce matin nous avons aperçu dans l'île quelqu'un qui examinait la plage avec des jumelles.

— Ah! dirent encore les gendarmes, en échangeant un coup d'œil.

— Vous ayez eu raison d'emmener des chiens avec vous, dit le nommé Maury. Nous allons faire le tour de l'île avant de rentrer. Et surtout, mademoiselle Claude, téléphonez-nous s'il y a du nouveau ! »

Ils s'éloignèrent à pas lents, les yeux rivés au sol. Ils eurent tôt fait de trouver les bouts de cigarettes et les ramassèrent précieusement.

« Partons d'ici, dit Claude à voix basse. Je pense qu'ils en ont bien pour une heure. Reprenons notre bateau et allons goûter dans une anse de la côte; ce sera plus drôle! »

Ils sautèrent donc dans leur barque et les garçons prirent les rames. Chouquette, qui paraissait apprécier les voyages sur l'eau plus que les baignades, courait d'un bout à l'autre du bateau, suivie du gros Dagobert, qui bousculait tout le monde sur son passage. Mick se fâcha.

« Restez tranquilles, vous, les chiens! Sinon, il nous sera impossible de ramer! »

Les vagues, très fortes dans Je secteur des rochers, secouaient sérieusement le bateau. Berthe pâlit brusquement. Annie s'en aperçut

« Comment te sens-tu, Berthe? demanda-t-elle. Tu ne vas pas être malade, au moins?



— Non, protesta Berthe qui ne voulait pas avouer qu'elle souffrait du mal de mer. Je suis fatiguée parce que j'ai escaladé trop vite les rochers. Dès que nous serons revenus dans les eaux calmes, j'irai mieux. »

Mais, deux minutes plus tard, elle verdissait d'une façon inquiétante. Les autres enfants décidèrent alors de regagner la plage de Kernach, pour abréger le supplice de leur camarade.

Quand tout le monde eut débarqué, ils sortirent un copieux goûter. Berthe marcha un peu et revint se joindre à eux, tout à fait rétablie.

Lorsqu'ils eurent vidé le panier, Annie demanda :

« Quelqu'un d'entre vous désire-t-il une glace? Je pourrais la lui rapporter. Je dois aller jusqu'au village pour m'acheter des lacets. L'un des miens a cassé ce matin.

Chacun décida qu'il pouvait encore ingurgiter une glace. Annie se mit en route avec Chouquette, qui manifestait le désir de l'accompagner.

Arrivée au village, elle entra d'abord dans la mercerie, acheta des lacets, puis alla chez le pâtissier-glacier.

« Sept glaces, s'il vous plaît, demanda-t-elle à la vendeuse.

— Sept! D'habitude, vous en prenez cinq.

— Oui, mais nous sommes deux de plus : un enfant et un chien, expliqua Annie.

— Tiens! Cela me rappelle qu'un homme est venu ici hier. Il m'a posé quelques questions au sujet de votre oncle, qu'il connaît, raconta la jeune fille. Il voulait savoir combien d'enfants séjournaient actuellement à la Villa des Mouettes, Je lui ai dit que vous n-'étiez que quatre. Ce monsieur a paru très surpris. « Etes-« vous sûre qu'il n'y a pas là une petite fille de « plus? » m'a-t-il demandé.

— Par exemple! s'écria Annie, stupéfaite. Vraiment? Ce monsieur est bien curieux! Qu'avez-vous répondu?

— Qu'il y avait là deux garçons et deux filles, dont l'une aime s'habiller en garçon », dit la vendeuse,

Annie fut soulagée de constater que la demoiselle de magasin ignorait la présence de Berthe à la Villa des Mouettes.

« Comment était cet homme? > demanda-t-elle.

La jeune fille hésita quelques instants. Elle essayait de se souvenir.

« Il n'avait rien de particulier, dit-elle enfin. Comme beaucoup de touristes, il portait des lunettes noires. Lorsqu'il a payé à la caisse, j'ai remarqué une grosse chevalière à sa main droite. C'est tout ce que je peux vous dire à son sujet.

— Si quelqu'un d'autre vous demande des renseignements sur nous, dites que nous avons avec nous un ami des garçons, qui s'appelle Michel, dit Annie. Au revoir, mademoiselle! »

Annie s'empressa de rejoindre les autres enfants pour leur apprendre cette nouvelle. L'homme en question faisait-il partie d'une

bande ou agissait-il seul? S'était-il rendu dans l'île pour les observer quand ils jouaient sur la plage? Se trouvait-il dans le canot à moteur que les enfants avaient vu s'éloigner une heure plus tôt? En remuant ces pensées dans sa tête, Annie ne se sentait guère rassurée.

Elle rapporta aux autres les paroles de la jeune vendeuse, tandis qu'ils dégustaient leurs glaces, assis sur la grève.

Dagobert avala sa part d'un seul coup et se mit à observer patiemment Chouquette, qui léchait la sienne délicatement; il espérait qu'elle en laisserait un peu.

Les quatre enfants écoutèrent avec la plus grande attention le fait raconté par Annie.

« II n'y a plus aucun doute, dit Mick. Cet homme faisait une enquête pour savoir si Berthe se trouvait bien chez nous.

— Les bandits sont sur la bonne piste. Ça devient dangereux, dit François.

— Heureusement, ajouta Berthe, les parents de Claude rentrent demain. Je préfère les savoir auprès de nous. Nous leur raconterons tout. Peut-être qu'ils auront une bonne idée.

— J'espère que les gangsters ne sont pas au courant de leur absence, grommela Mick très

inquiet. A partir d'aujourd'hui, tenons-nous sur nos gardes. Je me demande s'il est prudent que Berthe reste ici avec nous?

— Nous verrons ce que mon père en pensera*»,* dit Claude.

Ils décidèrent de ne rien faire d'autre que d'être extrêmement prudents et constamment en éveil, jusqu'au retour de M. et de Mme Dorsel.

Le soir, ils mirent la cuisinière au courant de ce qui s'était passé dans l'île.

« Vous avez téléphoné à la police, Maria, dit François d'un ton de reproche.

— Oui, et j'ai bien fait, répondit Maria. Ce soir, il faut fermer soigneusement les volets et les fenêtres même si nous devons souffrir de la chaleur. Pour des bandits, ce serait vraiment trop facile de s'introduire par une fenêtre ouverte. Ne tentons pas le diable! Par surcroît de précautions, nous devrions aussi nous enfermer à clef dans nos chambres.

— Voulez-vous que je vous prête Dagobert? demanda Claude en souriant. Il dormira près de vous, avec Chouquette. Ainsi, vous serez en sécurité. »

Elle plaisantait mais, à sa grande surprise, Maria accepta l'offre avec reconnaissance.

« Merci, mademoiselle Claude. Je serai bien contente d'avoir Dagobert dans ma chambre. Je vous avoue que je suis très inquiète. Ce n'est pas drôle que monsieur et madame soient partis dans un moment pareil. Je suis seule avec vous alors que des bandits rôdent autour de la maison... »

François se mit à rire. « Allons, Maria, dit-il, ce n'est quand même pas si tragique! Plus qu'une nuit et mon oncle et ma tante seront parmi nous.

— Oh ! s'écria Maria en se frappant le front. J'ai oublié de vous dire qu'il est arrivé un télégramme cet après-midi. Il est sur le buffet. Tenez, lisez-le. Monsieur et madame ne rentreront que dans une semaine. Quelle responsabilité pour moi ! Il peut eu arriver des choses, en une semaine!»



XIII

Une forte émotion

EN entendant cette nouvelle, les enfants furent tous consternés. François prit le télégramme et l'examina. Il était adressé à Claude, mais Maria l'avait ouvert.

« *Impossible revenir avant une semaine. Espérons tout va bien. Baisers. Maman* », lut François à haute voix. Le jeune garçon constata avec regret que le

.

télégramme ne portait pas l'adresse de son oncle et de sa tante. Il ne pouvait donc pas leur faire connaître ses inquiétudes.

François se promit de veiller sur Berthe sans relâche. Par chance, Dagobert possédait des qualités tout à fait remarquables. Personne ne pourrait enlever l'un d'entre eux sous l'œil de ce terrible gardien! Il se déclara tout à fait d'accord pour mettre Dagobert dans la chambre de Maria et de Berthe. Il estima même que le mieux serait d'en faire autant chaque soir, si Claude y consentait. François s'était bien rendu compte que sa cousine regrettait son offre, faite en plaisantant, mais ne voulait pas se dédire, par fierté.

Tout le monde se montra nerveux ce soir-là. Après le dîner, quand ils s'installèrent pour jouer aux cartes, François ferma les volets, malgré la chaleur étouffante II empêcha Berthe de sortir quelques minutes avec Chouquette et emmena lui-même la petite chienne dans le jardin pour l'indispensable promenade du soir.

Tandis qu'il parcourait l'allée déjà sombre, il regardait autour de lui avec une attention soutenue, prêt à bondir vers la maison si quelque chose bougeait

Quand il revint, la partie de cartes débuta, sans entrain. Pourtant, au bout d'un quart d'heure, les enfants avaient retrouvé leur ardeur au jeu. Tous riaient de la malchance de Mick. Seul, François restait sur ses gardes et tendait souvent l'oreille.

« Tu vas finir par nous donner la frousse, lui dit Annie. Qu'il fait chaud ici! François, laisse-nous changer l'air seulement deux minutes, sinon je vais me trouver mal! Dagobert grognera si quelqu'un approche de la maison...

— D'accord », dit François après une assez longue hésitation.

Il alla ouvrir la fenêtre et les volets. La lumière du salon éclaira un coin du jardin noyé d'ombre.

« Je me sens mieux », soupira Annie en essuyant son front moite.

La partie continua. Ils jouaient, assis en rond autour de la table. Claude se trouvait en face de la fenêtre; elle avait à sa gauche François puis Mick, à sa droite Berthe, qui s'initiait en ce moment aux mystères d'un jeu de cartes nouveau pour elle.

Avec ses cheveux à peine ondulés, coupés court, Berthe ressemblait à un gentil petit garçon bien sérieux.

Annie tournait le dos à la fenêtre.

« C'est à toi, Mick! dit Claude. Réveille-toi, tu es lent ce soir. »

En attendant que son cousin se décidât, elle plongea machinalement son regard dans les ténèbres du jardin.

Soudain, elle fit claquer ses cartes sur la table et se dressa en poussant un cri. Tout le monde sursauta.

« Que se passe-t-il, Claude? demanda François d'une voix angoissée.

— Je viens d'apercevoir un homme dehors! Il s'est approché assez près pour que son visage soit éclairé par la lumière du lustre, puis il a disparu dans l'ombre... Dagobert! Dagobert, cours après! »

Mais le chien n'était pas là. Chouquette non plus. Furieuse, Claude cria à pleine voix : « Dagobert! Viens ici tout de suite! Malheur, cet homme va s'enfuir... Dagobert! »

On l'entendit aboyer dans l'entrée. II pénétra d'un bond dans le salon, suivi de Chouquette

« Où étais-tu, triple idiot? cria Claude. Saute par la fenêtre, cours après l'homme qui est là, cherche, trouve-le! »



Dagobert écouta les ordres en remuant les oreilles, prit son élan et disparut dans le jardin. Chouquette voulut l'imiter, mais elle était trop petite. Elle retomba sur le parquet du salon, en jappant de désespoir; comme elle tenait à suivre son ami Dagobert, elle sauta de nouveau, sans plus de succès. Maria arriva, affolée par tout ce bruit, qui lui faisait craindre le pire.

« Silence! cria soudain François. Tais-toi, Chouquette. Ecoutez tous! »

Le calme revint comme par enchantement. Alors, on entendit le bruit d'une voiture gui s'éloignait sur la route.

« II est parti! constata Mick en se laissant tomber sur une chaise. J'ai les jambes coupées comme si j'avais couru sur une distance d'un kilomètre... Tu m'as donné une émotion, Claude, lorsque tu as fait claquer ton jeu sur la table en poussant un cri! »

A ce moment, Dagobert revint par la fenêtre, et Mick sursauta une fois de plus. Les autres aussi, d'ailleurs, y compris Chouquette, qui se réfugia sous le canapé.

« Enfin, qu'est-il arrivé? » demanda Maria, tremblante et blanche comme son tablier.

Personne n'eut le temps de lui répondre. Claude entrait dans une rage épouvantable contre Dagobert; elle abreuvait le pauvre chien de reproches; il écoutait d'un air triste, l'oreille basse.

« Où étais-tu? conclut-elle. Pourquoi as-tu quitté le salon? Comment oses-tu me laisser quand j'ai besoin de toi? Tu me fais honte! Quand je pense que tu aurais pu attraper aisément ce bandit!»

Devant l'air malheureux du chien grondé, Berthe joignit les mains en un geste suppliant et dit :

« Claude, par pitié, arrête-toi. Regarde-le! As-tu un cœur de pierre? »

Claude se retourna brusquement vers Berthe.

« Toi, laisse-moi gronder mon chien comme il le mérite. Va donc secouer le tien aussi, il en a grand besoin! Je suis sûre que Dagobert a encore voulu suivre ton affreux caniche jusque dans la cuisine, comme il le fait si souvent! Alors, à qui la faute?

— Assez, Claude! coupa François. Ta colère est parfaitement inutile. Calme-toi et raconte-nous plutôt ce que tu as vu exactement! »

Claude regarda son cousin d'un œil mauvais. Alors, Dagobert émit un faible gémissement. Il était tout bouleversé d'avoir entendu sa chère petite maîtresse le réprimander avec tant d'emportement. Il cherchait ce qu'il avait pu faire pour lui déplaire et ne trouvait pas.

La plainte du chien eut raison de la colère de Claude.

« Oh ! Dagobert ! dit-elle en s'agenouillant près de lui et en le serrant contre elle. Ne pleure pas! Je ne veux pas que tu aies de la peine. J'ai beaucoup crié après toi, mon pauvre toutou? Tu comprends, je me suis fâchée parce que nous avons perdu l'occasion d'attraper cet homme qui nous espionnait. Dagobert, c'est fini ! N'y pensons plus!»

Dagobert fut très heureux d'entendre ce discours. Il lui lécha la main pour lui montrer qu'il ne lui en voulait pas, et se coucha à ses pieds, apaisé.

Maria cherchait toujours à comprendre la raison de toute cette agitation. Impatientée, elle tapa sur la table pour attirer l'attention sur elle et obtint enfin de François qu'il lui contât l'événement de la soirée. Elle regarda dehors, les yeux dilatés, redoutant d'apercevoir dans le jardin des ombres suspectes, et se hâta de fermer les volets.

« Allez tous vous coucher, dit-elle. Je n'aime pas du tout ça. Pour ma part, je vais téléphoner à la gendarmerie avant de monter dans ma chambre -

— Vous avez raison, Maria, approuva François. Je vais faire le tour de la maison pour m'assurer que les portes et les fenêtres sont bien fermées partout. »

Dagobert se vit confié à Maria et à Berthe. Inquiet, il se demanda si Claude lui en voulait encore. Depuis si longtemps il dormait chaque nuit sur ses pieds! La présence de Chouquette le réconforta quelque peu; il trotta le long de l'escalier qui conduisait à la chambre de Maria, non sans se retourner fréquemment pour regarder Claude.

Maria fit coucher Berthe, ferma ses volets, sa fenêtre, el donna un tour de clef à la porte de sa chambre.

« Maintenant, nous sommes en sécurité, je pense », dit la brave cuisinière.

Au premier étage, les deux garçons et les deux fillettes agissaient de même dans leurs chambres respectives. La chaleur lourde qui régnait! ce soir-là leur faisait vivement regretter de ne pouvoir dormir la fenêtre ouverte. Claude déplorait que son Dagobert ne fût pas auprès d'elle comme d'habitude, surtout ce soir... Elle s'allongea dans son lit, en proie aux remords... Comment avait-elle pu se mettre en colère et crier si fort après son fidèle compagnon?

« Crois-tu que j'aie fait vraiment de la peine à Dagobert? demanda-t-elle à Annie, quand celle-ci revint de la salle de bain.

— J'en suis certaine, répondit Annie. Heureusement, les chiens ne sont pas rancuniers.

— C'est vrai. Je n'en ai que plus de regrets, murmura Claude.

— Tu as tort de te laisser aller à de pareils accès de colère », dit Annie, qui faisait quelquefois

fois la morale à sa turbulente cousine. « II me semblait que ton caractère s'améliorait, mais en ce moment tu n'es pas gentille du tout. Peut-être est-ce à cause de Berthe...

— Pas de sermons, s'il te plaît. Je ne suis pas aussi douce que toi, j'en conviens, mais, que veux-tu, je n'ai jamais compris comment tu étais faite ! »

Après un instant de -silence, Claude reprit : « J'ai bien envie de me lever pour aller dire bonsoir à Dagobert.

— Claude, je t'en prie, sois raisonnable, murmura Annie, sur le point de s'endormir. Si tu vas frapper à la porte de Maria, tu lui causeras une frayeur épouvantable, ainsi qu'à Berthe. Elles vont s'imaginer que ce sont des bandits. »

Claude ne répondit pas. Elle se sentait nerveuse et le sommeil la fuyait. Annie dormait déjà depuis un bon moment lorsque Claude entendit une porte s'ouvrir au-dessus d'elle. Pas de doute, le bruit venait de la chambre de Maria. Qui ouvrait la porte? Etait-ce la cuisinière ou quelqu'un d'autre? Des pas descendaient l'escalier. Claude en eut froid dans le dos. On frappa à la porte.

« Qui est là? demanda Claude.

— Moi, Maria. Je vous amène Chouquette. Les deux chiens n'arrêtent pas de jouer ensemble et il nous est impossible de fermer l'œil. Aussi, mademoiselle Claude, voulez-vous être assez gentille pour prendre Chouquette avec vous?

— Quelle barbe! » grommela Claude en se levant.

Elle ouvrit la porto à Maria.

« Alors, Dagobert se montre turbulent? » dit-elle, presque incrédule. Elle qui s'imaginait que Dagobert souffrait de leur séparation!

« Je comprends! Il a grogné en me voyant partir avec Chouquette. Pour ma part, je vous



remercie de me laisser Dagobert, mademoiselle Claude. On ne sait pas ce qui peut arriver... »

Claude considéra la boule de laine noire que Maria lui fourrait dans les bras, et poussa un gros soupir. Cet échange de chiens ne lui plaisait guère. Elle regrettait d'avoir étourdiment proposé d'abandonner son chien à Maria et à Berthe précisément ce soir, où elle s'était fâchée contre lui...

, La cuisinière se retira sur la pointe des pieds. Chouquette gémissait doucement et s'agitait dans les bras de Claude. Elle n'éprouvait pas beaucoup de sympathie pour la fillette. Quand Claude la posa à terre, elle se mit à courir à travers la chambre en poussant des plaintes aiguës. Annie s'éveilla.

« Que se passe-t-il encore ? demanda-t-elle. Tiens! Pourquoi Chouquette est-elle ici? »

Claude, d'assez mauvaise humeur, lui expliqua ce qui venait d'arriver.

« J'espère que cette stupide petite chienne va se calmer et rester tranquille, ajouta-t-elle. Si elle continue à geindre et à tourner eu rond, comment pourrons-nous nous reposer?

— Ça promet d'être gai », soupira Annie; elle bâilla longuement.

Mais Chouquette ne voulut rien entendre. Elle se mit à gémir de plus en plus fort. Puis elle sauta sur le lit de Claude et atterrit sur l'estomac de la fillette, qui en eut assez.

« Stupide animal! dit-elle en se levant. J'ai grande envie de te descendre dans le jardin et de te fourrer dans la niche de Dagobert.

— Bonne idée! » murmura Annie, tout ensommeillée.

Claude mit hâtivement sa robe de chambre sur son pyjama, attrapa le remuant petit caniche et quitta la pièce sur la pointe des pieds. Annie tomba endormie aussitôt.

Claude descendit l'escalier et arriva à la porte qui s'ouvrait sur le jardin.

Elle la déverrouilla, fit tourner la clef dans la serrure et sortit...

Un léger coup de vent fit voleter ses boucles. Chouquette cessa de pleurer, leva son museau et soudain se raidit dans les bras de Claude. « Grrrrr...», fit-elle de sa plus grosse voix.

Claude comprit aussitôt qu'un danger la menaçait et voulut battre en retraite. Trop tard! Une lumière l'aveugla, un bâillon étouffa son cri...

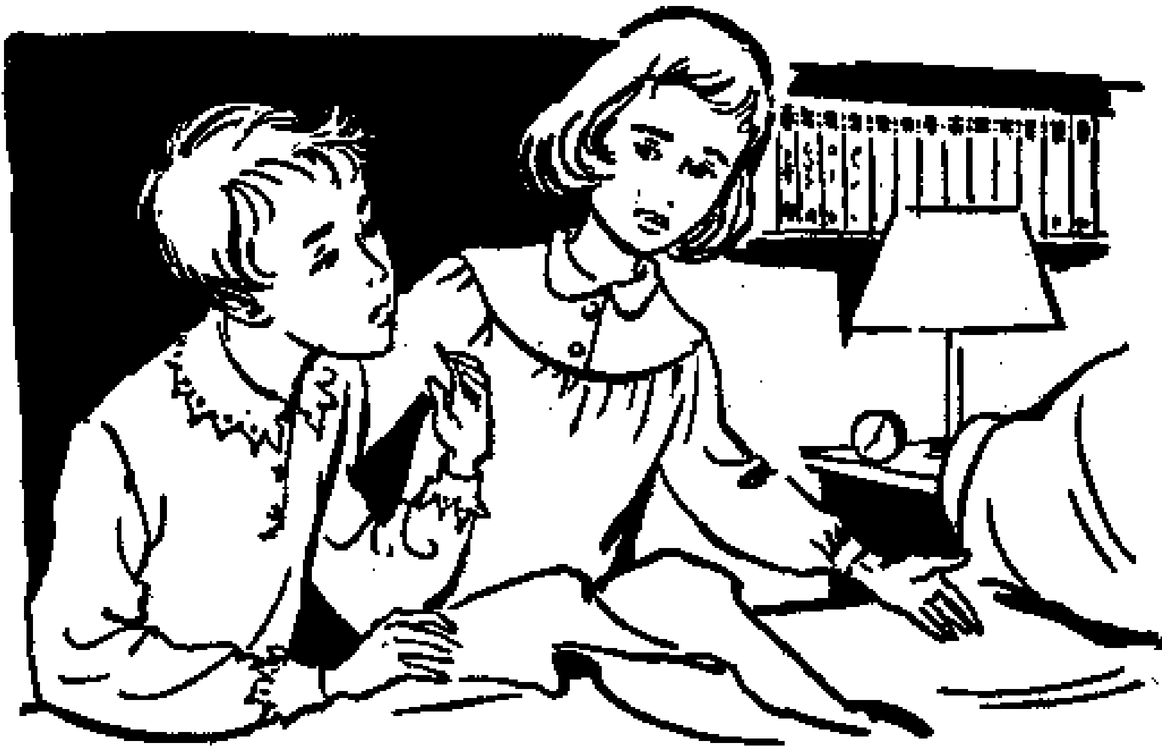
« C'est elle, dit une voix d'homme. Pas d'erreur! Elle a des cheveux bouclés, et un petit caniche. Qu'est-ce qu'on fait du chien?

— Il y a ce qu'il faut pour lui ici », répondit une autre voix.

Chouquette, trop effrayée pour émettre un son, fut brutalement poussée dans la niche, et enfermée. Claude se débattit de toutes ses forces et essaya vainement d'appeler à l'aide. Elle se sentit soulevée et emportée rapidement.

La porte du jardin, que les bandits avaient négligé de refermer, claqua tout le reste de la nuit, au gré du vent. Chouquette n'arrêta pas de gémir dans la niche. Mais tout le monde dormait si profondément à !a Villa des Mouettes que personne n'entendit ni la porte ni la chienne...





CHAPITRE XIV

Où est Claude?

Le lendemain matin, Maria descendit comme à l'ordinaire, vers sept heures et demie. Berthe s'éveilla peu de temps après et pensa aussitôt à Chouquette. Elle sauta de son lit, dévala l'escalier et alla frapper à la porte de la chambre des deux cousines.

« Entrez! dit Annie, arrachée à son rêve. Ah ! c'est toi, Berthe?

— Bonjour! Je suis venue chercher ma chienne. Mais... où est Claude? »

Annie considéra avec étonnement le lit vide, à côté d'elle, et répondit :

« Je n'en sais rien. Attends... Laisse-moi réfléchir. Je me souviens qu'au milieu de la nuit elle est descendue pour mettre Chouquette dans la niche, parce que ta chienne faisait une telle comédie que nous ne pouvions pas dormir...

— Pauvre Chouquette! Elle n'est pas habituée à coucher dans une niche. Enfin! Claude est sans doute allée la chercher. Je vais prendre une douche et m'habiller. Le temps est splendide; si nous allions nous baigner avant le petit déjeuner?

— Pourquoi pas? C'est si agréable, le matin de bonne heure... Dagobert, va voir Claude qui est au jardin! »

Mick et François étaient déjà réveillés; ils se montrèrent tout à fait disposés à prendre un bain sans attendre. Annie se joignit à eux quand ils descendirent l'escalier. Dans le jardin, ils trouvèrent Berthe qui venait de délivrer Chouquette. Celle-ci jappait joyeusement et sautait autour de sa maîtresse.

Dagobert s'approcha des enfants. Il émit une

sorte de grognement pour attirer leur attention. « Qu'y a-t-il, Dagobert? Comme tu as l'air bizarre! dit François.

— Ouah! Ouah! » fit Dagobert. Il avait cherché Claude partout, sans succès.

« Tu n'as pas trouvé Claude? lui demanda Annie, surprise. Serait-elle déjà partie se baigner?

— C'est bien possible, dit Maria. Je ne l'ai pas vue, mais quand je me suis levée la porte du jardin claquait au vent.

— Alors, Claude doit être sur la plage », dit Annie vaguement inquiète. Elle trouvait étrange que Claude ne lui eût pas demandé de l'accompagner, comme d'habitude.

Les quatre enfants, suivis des chiens, gagnèrent aussitôt le bord de la mer. Dagobert parcourut la plage en tous sens. Il semblait désorienté.

« Je ne vois pas trace de Claude, dit Mick, très surpris. Pas de vêtements posés sur le sable, personne dans l'eau... »

Ils regardèrent tous la mer et ne virent aucun baigneur.

Annie, toute pâle d'émotion, se tourna vers son frère aîné :

François ! Où peut-elle être?

— Je voudrais bien le savoir, répondit-il. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'est pas venue ici. Autrement, nous retrouverions au moins ses sandales et sa serviette. Elle n'est pas non plus partie en bateau. Il est là-bas, amarré comme à l'ordinaire. Retournons à la maison.

— Claude ne serait pas sortie pour se baigner sans me le dire, affirma Annie avec force. Et puis, je me serais certainement réveillée un court instant si elle était revenue après avoir mis Chouquette dans la niche Je n'ai eu conscience de rien. Oh! François, je crois qu'il est arrivé malheur à Claude! Elle a dû se faire enlever cette nuit, quand elle est allée avec Chouquette dans Je jardin!

— C'est tout à fait vraisemblable, dit François. Nous savons qu'un inconnu rôdait autour de la maison hier soir, puisque Claude l'a vu. Il faut retourner chez nous pour examiner les lieux avec soin. Peut-être trouverons-nous un indice dans le jardin. »

Ils firent demi-tour, la mine soucieuse.

Quand ils furent arrivés auprès de la niche, Annie laissa échapper une exclamation de surprise; elle se pencha et ramassa quelque chose.

Sans un mot, elle montra sa trouvaille à ses frères et à Berthe.

« Qu'est-ce donc? Mais... c'est une ceinture! dît Mick.

— La ceinture de la robe de chambre de Claude, ajouta Annie.

— Voilà une preuve, reprit Mick. Claude a été enlevée quand elle est venue ici avec Chouquette!»

Berthe fondit en larmes. « Ils l'ont kidnappée à ma place! Elle portait Chouquette... Ils doivent savoir que je possède un petit caniche noir... De plus, elle a les cheveux courts et s'habille en garçon dans la journée, comme moi... dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Certainement, dit François. En vérité, tu as plus que Claude l'air d'un garçon, quand vous êtes toutes les deux en short. Les ravisseurs devaient chercher une fille habillée en garçon. Claude répondait exactement à ce signalement; pour comble, elle portait ton caniche! Oui, elle a été enlevée à ta place!

— Alors, ils vont envoyer un avis à mon père..., balbutia Berthe.

— Oui. C'est ainsi que procèdent habituellement les ravisseurs d'enfants, dit François. Ils

feront parvenir à ton père un message l'informant qu'il ne sera fait aucun mal à sa fille, s'il consent à ce -qu'on lui demande...

— C'est-à-dire s'il livre ses secrets, acheva Berthe. Pauvre papa! Quelle épouvantable situation! J'espère que les bandits vont vite s'apercevoir qu'ils ont enlevé Claude Dorsel, et non la fille de Charles Martin. A ton avis, que feront-ils lorsqu'ils se rendront compte de leur erreur ?

— Peut-être essaieront-ils de faire chanter oncle Henri, mais il n'est pas en mesure de leur donner tous les renseignements qu'ils souhaitent, opina François.

— Pour ma part, je crois plutôt qu'ils vont revenir à la charge et tenter de s'emparer de la vraie Berthe le plus rapidement possible, dit Mick.

— Eh bien, moi, je suis persuadée que Claude ne dira rien! lança Annie. Je la connais. Elle comprendra que si elle parle, Berthe sera immédiatement en danger, et elle se taira aussi longtemps que possible.

— Vraiment? dit Berthe avec admiration. Si elle ne cherche pas à se faire libérer en proclamant la vérité, c'est qu'elle est très brave!

Elle l'est, assura Mick. Quand elle a pris une décision, elle s'y tient, quoi qu'il arrive...

— J'ai tout de même du mal à croire qu'elle prolongerait, pour me sauver, une situation qui doit être fort désagréable, murmura Berthe. Elle n'a pas beaucoup de sympathie pour moi.

— Cela ne fait rien, dit Annie.

— Allons voir Maria, décida Mick. Il faut réfléchir et prendre une décision. Qu'allons-nous faire de Berthe? Elle ne peut rester ici plus longtemps. »

Berthe montrait un petit visage bouleversé. La disparition de Claude lui rendait évident le danger qu'elle courait elle-même. Jusqu'alors, elle n'y avait cru qu'à demi. Brusquement, elle se retourna et regarda autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir quelqu'un bondir d'un buisson...

« Il n'y a personne ici pour' le moment, Berthe, rassure-toi, dit Mick. Garde ton calme et rentre à la maison, c'est préférable. Même si Claude ne parle pas, ses ravisseurs peuvent s'apercevoir qu'il y a erreur sur la personne et revenir ici en vitesse. »

Berthe courut vers la maison, comme si elle avait effectivement quelqu'un à ses trousses.

Les deux garçons et Annie la suivirent plus calmement. François ferma à clef la porte qui donnait sur le jardin.

Il appela Maria. Quand elle apprit la disparition de la fille de ses maîtres, Maria fut bouleversée. Elle se mit à pleurer, car elle aimait beaucoup Claude; de plus, elle imaginait la détresse des parents de celle-ci, lorsqu'ils sauraient...

« Je vous avais pourtant bien recommandé de fermer tout soigneusement et de téléphoner à la gendarmerie », gémit-elle.

François l'interrompit : « Maria, vous avez dit que vous appelleriez vous-même la gendarmerie. Ne l'avez-vous pas fait? »

Maria resta interdite. « Je devais être bien fatiguée », balbutia-t-elle enfin. Elle fondit en larmes.

« Ecoutez, Maria, dit François. Rien ne sert de pleurer. Il y a beaucoup de choses à faire. Tout d'abord, prévenir le brigadier. Ensuite, tâcher de retrouver la trace d'oncle Henri et de tante Cécile, qui ne nous ont pas laissé leur adresse. Nous devons aussi prendre une décision au sujet de Berthe. Il paraît indispensable de la cacher ailleurs qu'ici.

— Pour sûr », dit Maria en s'essuyant les yeux avec son tablier. Elle se laissa tomber sur une chaise, car, sous l'effet de l'émotion, ses jambes se dérobaient sous elle. « Laissez-moi réfléchir, j'aurai peut-être une idée », ajouta-t-elle.

Après une minute, sa figure s'éclaira. « Je sais où nous pourrions emmener Berthe pour la mettre à l'abri, déclara-t-elle. Vous vous souvenez de Jo, la petite gitane qui a partagé quelques-unes de vos aventures?

— Naturellement, dit François. Elle vit chez votre cousine, maintenant, n'est-ce pas?

— Oui. Vous connaissez la bonté de ma cousine. Si on la mettait au courant de tout ce qui se passe ici, je suis sûre qu'elle accepterait sans difficulté de prendre Berthe chez elle. Là-bas, dans son village, il ne se passe jamais rien. Et personne ne s'étonnerait qu'il y ait une fillette de plus dans sa maison, car elle accueille souvent des amies de Jo.

— Excellente idée! approuva Mick. N'est-ce pas, François? Il faut que Berthe parte tout de suite. Nous chargerons Jo, qui est dégourdie, de veiller sur elle.

-— La police ne la perdra pas de vue non plus, dit François. Maria, vous devriez téléphoner

pour demander un taxi et emmener Berthe le plus rapidement possible.
— Ma cousine sera bien surprise de me voir arriver de si bonne heure, soupira Maria, en retirant son tablier. Elle comprendra la situation et acceptera de nous rendre ce service, j'en suis sûre. Mademoiselle Berthe, rassemblez quelques affaires dans une valise. N'emportez que l'indispensable. »
Berthe ne surmontait pas sa frayeur. L'idée de partir lui déplaisait. Elle ne voulait pas quitter ses nouveaux amis, qui lui inspiraient tant de confiance. Chez quels inconnus allait-elle tomber maintenant?

François s'aperçut de son désarroi et eut pitié d'elle. Il lui parla avec douceur et patience :

« Ecoute-moi. Claude est une chic fille, tu sais. Il est probable qu'elle va tenir sa langue le temps nécessaire pour que nous te mettions en sécurité. Pense à la nuit affreuse qu'elle a dû passer, à sa situation tragique... Claude est toujours courageuse. Ne peux-tu pas faire un petit effort pour te montrer brave, toi aussi? »

Berthe considéra le visage sérieux et ouvert de François, puis elle articula péniblement, la gorge serrée :

« C'est bon. Je partirai donc, puisqu'il le faut. Comment est cette Jo, dont vous parliez tout à l'heure? Maria a dit que c'était une gitane. Je n'aime pas beaucoup les gitans.

— Tu feras une exception pour elle, dit François. Tu verras, elle est vive comme la poudre, pas toujours commode, mais elle a un cœur d'or! N'est-ce pas, Maria? »

La cuisinière approuva chaleureusement. Elle avait toujours eu un faible pour Jo, malgré ses mauvaises manières; après que le père de la petite gitane eut été arrêté et envoyé en prison, Maria s'était chargée de trouver une maison pour recueillir l'enfant.

< Dépêchons-nous, mademoiselle Berthe, dit Maria. Comment doit-elle s'habiller, à présent? En fille ou en garçon? Voilà encore un point important à régler, mes enfants!

— En fille ! Oh ! en fille ! » s'écria Berthe, avec la dernière énergie.

François réfléchît. « Elle a raison, dit-il. Tu peux t'habiller en fille, mais, pour l'amour du ciel, ne te fais pas encore appeler Berthe!

— Que diriez-vous de Simone? proposa Maria. C'est un joli nom, assez courant pour ne pas attirer l'attention.

— Je commence à en avoir assez de tous ces changements de noms, grogna Berthe en levant, les yeux au ciel. Je serai Michèle, voilà tout!

— D'accord, dit François.

— Venez faire votre valise, dit Maria. Nous allons trier ensemble vos vêtements les plus ordinaires.

— Pendant ce temps, je vais téléphoner à la police et appeler un taxi, décida François.

— Non, je vous en prie, pas de taxi pour nous ! protesta la cuisinière. Je ne tiens pas à attirer l'attention de tout le village en arrivant là-bas en taxi. Nous prendrons tout simplement l'autocar, qui part de Kernach dans vingt minutes. Ensuite, nous n'aurons plus qu'un quart d'heure de marche à pied pour nous rendre chez ma cousine.

— Bonne idée, dit François. En effet, il vaut mieux éviter de se faire remarquer. »

II alla décrocher le téléphone et demanda la gendarmerie. Quand il eut le brigadier au bout du fil, François le mit au courant de la disparition de Claude. Le brigadier prit note calmement de la déclaration du jeune garçon.

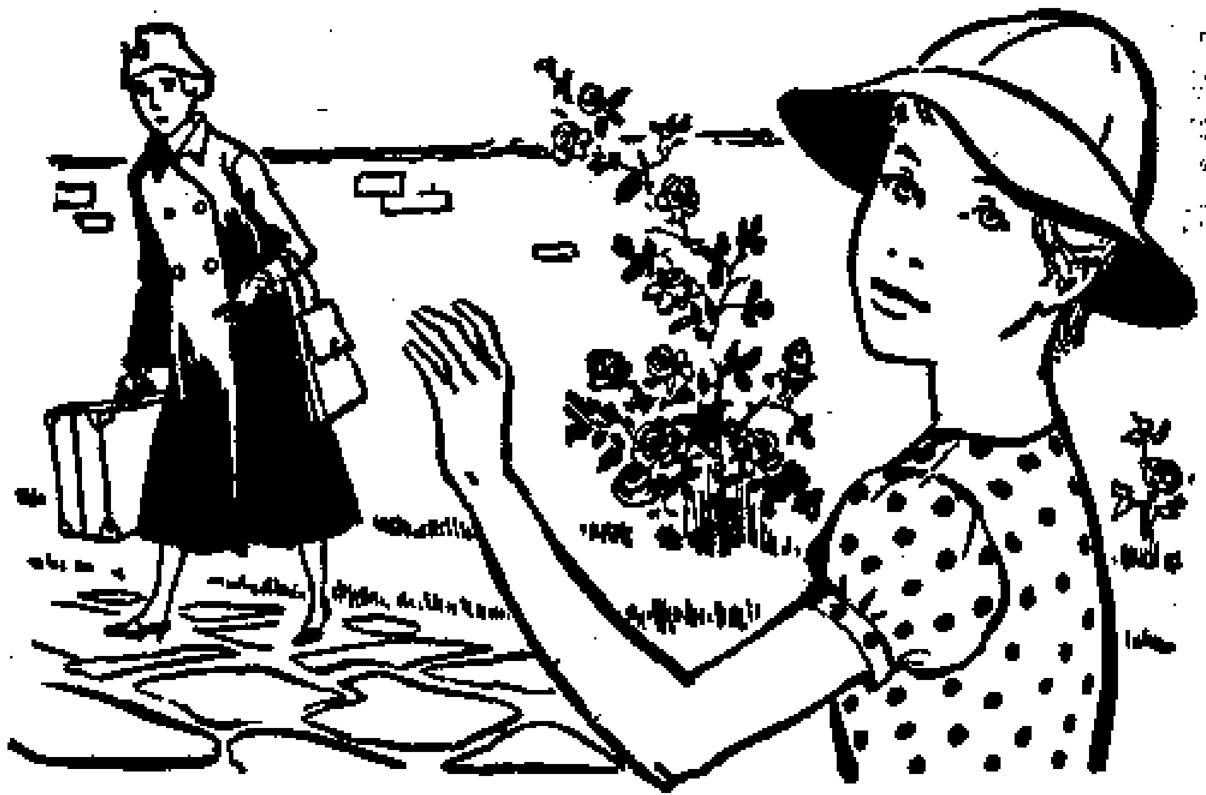
« Je serai là dans dix minutes, promit-il. Attendez-moi. »

Annie et ses frères prirent place au salon. Ils restèrent longtemps silencieux. Chacun pensait à Claude. Où pouvait-elle être? Que faisait-elle en ce moment? N'était-elle pas blessée?

Dagobert errait, pitoyable. Il cherchait toujours Claude. Cinq ou six fois, il était retourné à l'endroit où l'on avait trouvé la ceinture de robe de chambre. Chouquette comprenait qu'il était malheureux et le suivait sans bruit. Quand il se couchait, elle s'étendait à côté de lui. Quand il se levait, elle faisait de même. Les enfants, qui se seraient amusés de ce manège dans d'autres circonstances, ne le remarquèrent même pas.

On entendit le gravier crisser dans l'allée.

« Voilà les gendarmes! dit François. Ils se sont dépêchés! »



CHAPITRE XV

Une découverte intéressante

Le brigadier arrivait, accompagné de l'un de ses subordonnés. Annie se sentit réconfortée a la vue de ces hommes grands et forts, portant dignement l'uniforme, visiblement conscients de leurs responsabilités.

François les introduisit au salon, et leur conta tout ce -qu'il savait. Il achevait son récit lorsque

des bruits de pas précipités résonnèrent dans l'escalier et dans l'entrée.

« Nous partons! cria Maria. Au revoir! Il faut que nous nous dépêchions pour attraper l'autocar. »

Par la fenêtre, les gendarmes et les enfants virent passer Maria qui se hâtait, une petite valise à la main. Cette valise lui appartenait; elle la prêtait à Berthe, car celle de la fillette était trop grande. Toutes deux y avaient rangé les vêtements les plus simples que Berthe eût apportés. Pourtant, Maria se promettait de demander à sa cousine d'habiller Berthe avec des robes de Jo.

Berthe suivait, une Berthe différente maintenant, habillée d'une charmante robe d'été, à pois rouges sur fond blanc. Elle portait un petit chapeau de toile blanche pour dissimuler ses cheveux trop courts.

La fillette se retourna pour faire à ses amis un signe d'adieu, accompagné d'un sourire un peu contraint.

« Pauvre Berthe, dit Mick Elle est gentille, n'est-ce pas?

— C'est vrai, elle est mignonne comme tout, dit François.

— Que se passe-t-i!? » demanda le brigadier, en désignant d'un geste l'allée que venaient de traverser Maria et Berthe.

François lui donna toutes les explications à ce sujet. Le brigadier fronça ses-noirs sourcils.

« Ainsi, dit-il, vous avez arrangé cela sans nous demander notre avis? »

Devant son air sévère, François se mit à bafouiller.

« Heu... Il me semblait qu'il valait mieux éloigner Berthe sans attendre... Si les ravisseurs s'aperçoivent qu'ils se sont trompés, ne vont-ils pas revenir ici pour tenter de s'emparer de la véritable fille de M. Martin?

— C'est possible, dit le brigadier. Pourtant, vous deviez nous consulter. » II se radoucit un peu et ajouta : « Nous sommes d'accord pour que l'enfant soit conduite dans ce village paisible, chez une personne que nous connaissons, et qui a adopté Jo. Cette Jo est une rusée. Si les ravisseurs s'aventurent par là, elle leur donnera du fil à retordre ! Monsieur François, comprenez que c'est là une très sérieuse affaire — trop sérieuse pour être réglée par des enfants!

— Pouvez-vous nous ramener Claude? » demanda anxieusement Annie.

Depuis l'arrivée des gendarmes, cette question lui brûlait les lèvres.

« Peut-être, dit le brigadier. Je vais me mettre immédiatement en rapport avec M. et Mme Dorsel et aussi avec M. Martin... »

Le téléphone sonna. Annie courut y répondre « C'est pour vous, brigadier », cria-t-elle.

Le brigadier s'approcha de l'appareil à pas mesurés, et l'on entendit sa grosse voix : « Ah! D'accord. Oui. Entendu! Non. Ah! Bon. » Puis il raccrocha et revint s'asseoir au salon. « II y a du nouveau, dît-il. Les ravisseurs viennent de prévenir M. Martin qu'ils ont enlevé sa fille Berthe.

— Lui ont-ils demandé de leur livrer tous les calculs relatifs à sa dernière invention? » demanda François.

Le brigadier fît un signe de tête affirmatif. « Oui, et le pauvre homme a promis de donner tout ce qu'on lui demandera, pourvu que sa fille lui soit rendue.

— Il faut vite le prévenir que ce n'est pas Berthe qui a été enlevée, dit Mick. Alors, il sera rassuré et ne parlera pas! »

Le brigadier fronça de nouveau ses gros sourcils et articula fermement :

« Jeune homme, nous savons ce que nous avons à faire. Vous ne réussirez qu'à nous gêner si vous essayez d'agir par vous-mêmes dans cette histoire. Le plus grand service que vous puissiez nous rendre est de rester tranquilles.

— Comment? Avec Claude en danger? Croyez-vous que nous puissions rester inactifs? explosa Mick. Et vous, comment allez-vous faire pour la retrouver?

— Calmez-vous, dit le brigadier, très ennuyé. Elle n'est pas vraiment en danger. Les bandits vont la libérer dès qu'ils s'apercevront qu'elle n'est pas la fille de M. Martin.

— Non! dit Mick avec force. Ils se retourneront contre le père de Claude, qui en sait long, lui aussi.

— Cela nous donnera le temps de découvrir les bandits », coupa le brigadier, irrité.

II se leva, impressionnant dans son bel uniforme, et se dirigea vers la porte, suivi de son compagnon. « Si vous apprenez quelque chose de nouveau, ne manquez pas de m'en avertir, ajouta-t-il. Je vous le répète, n'essayez pas d'intervenir par vos propres moyens. Laissez à la police le soin d'agir. C'est son affaire. »

Lorsque les deux gendarmes furent partis,

François donna libre cours à sa mauvaise humeur

« Ils ne se rendent pas compte que c'est urgent ! Bien sûr, l'affaire est compliquée : Claude enlevée à la place de Berthe, le père de Berthe prêt à livrer ses secrets pour une enfant qui n'est pas la sienne... Et que dira notre oncle lorsqu'il apprendra la vérité? Lui n'est pas du tout disposé à traiter avec des ravisseurs. Pauvre Claude! Quand et comment la reverrons-nous? Je voudrais bien savoir ce qu'elle pense en ce moment.

— Moi aussi, dit Mick. En tout cas, nous avons bien fait d'éloigner Berthe. Comme tu as l'air bizarre, Annie. Tu es toute pâle. Serais-tu malade?

— Je ne sais pas. Ce doit être l'émotion et aussi... j'ai honte de le dire, mais nous n'avons pas déjeuné... je meurs de faim, acheva Annie tout bas.

— C'est pourtant vrai! Il faut un événement d'une exceptionnelle importance pour que nous oubliions le déjeuner, dit Mick. II est près de dix heures. Qu'avons-nous donc fait, pendant tout ce temps-là? Allons boire un peu de café au lait et manger quelques tartines, nous nous sentirons mieux après !

— Voyez Chouquette et Dagobert, dit Annie en pénétrant dans la cuisine. Leur vue me fend le cœur. Dagobert, mon bon chien, ne me regarde pas ainsi! Je ne sais pas où est Claude, sinon je te conduirais près d'elle tout de suite. Et toi, Chouquette, il faut te résigner. Berthe doit se séparer de toi pour quelques jours. Nous espérons tous que cette situation ne se prolongera pas longtemps ! » .

Ils s'assirent autour de la table de la cuisine et mangèrent du bout des dents. Chacun d'eux éprouvait une grande tristesse. Comme cela paraissait bizarre de n'être plus que trois! Mick essaya de converser un peu, mais ni son frère ni sa sœur ne lui répondirent. Dagobert se coucha sous la table et posa sa grosse tête sur le pied d'Annie. Le petit caniche s'installa également auprès de la fillette, qui comprenait mieux que les garçons le désarroi des chiens et faisait de son mieux pour les réconforter.

Après le déjeuner, Annie monta dans les chambres pour y mettre de l'ordre. Pendant ce temps, les garçons sortirent dans le jardin pour examiner une fois de plus l'endroit où ils avaient découvert la ceinture de Claude. Les chiens les suivirent. Dagobert flaira longuement, puis, le

nez collé au sol, il descendit l'allée du jardin jusqu'à la porte d'entrée, qu'il franchit en la poussant du museau. Toujours flairant avec application, il s'engagea sur la route et bientôt tourna dans un large chemin forestier.

« II suit une trace, constata François. Même si Claude a été portée jusqu'à une voiture, Dagobert est assez malin pour suivre des empreintes qui, à un certain endroit, sont mêlées à celles de sa maîtresse. Peut-être la sent-il encore...

— Surveillons Dagobert, nous verrons bien jusqu'où il ira », dit Mick.

Les garçons et Chouquette accompagnèrent donc la brave bête, qui bientôt se mit à courir.

« Pas si vite ! protesta François. Attends-nous, mon vieux! »

Mais Dagobert ne voulait pas ralentir. Il semblait prodigieusement intéressé par la piste qu'il avait découverte. Les garçons s'élancèrent à sa suite. Ils s'enfoncèrent dans le bois. Arrivé à une clairière, Dagobert s'arrêta.

François et Mick, hors d'haleine, le regardaient flairer tout autour de lui. Puis le chien poussa une sorte de gémissement et leva **sur** eux un regard désolé.

De toute évidence, les traces s'arrêtaient dans cette clairière. « Une voiture est passée par là », dit Mick, en -montrant du doigt le sol humide, sous un grand chêne.

En effet, de gros pneus avaient laissé leur empreinte sur l'herbe et creusé des ornières à certains endroits.

« Tu vois? continua Mick. Les bandits ont amené une voiture et l'ont cachée ici; puis ils sont venus par le bois jusqu'à la Villa des Mouettes et ont attendu une occasion de s'emparer de Berthe. Ils ont enlevé Claude à sa place, mais si Claude n'avait pas été assez idiote pour sortir avec Chouquette, ils seraient sans doute repartis bredouilles! Toutes les portes de la maison sont munies de solides serrures et de verrous de sûreté.»

François se pencha pour examiner les traces sur le sol.

« II s'agit certainement d'une grosse voiture, dit-il. Regarde la largeur des marques laissées par les pneus! Je crois qu'il s'agit de pneus américains. Nous pouvons nous en assurer d'une façon très simple. Je vais relever le dessin et je le montrerai à Paul, l'employé du garage. Il s'y connaît! »

Il tira de sa poche un carnet et un crayon et commença de dessiner. Mick se pencha sur les empreintes et les examina avec une grande attention.

« Tiens! dit-il au bout d'un moment. Les traces s'entrecroisent plusieurs fois. On peut supposer que lorsque les bandits ont enlevé Claude, ils l'ont amenée ici et l'ont poussée dans la voiture. Ensuite ils ont dû faire demi-tour pour repartir par le chemin qu'ils avaient pris à l'aller. Vois, les pneus ont laissé une marque visible le long du chemin forestier, de ce côté. Vraisemblablement, ils ont eu du mal à tourner leur grosse voiture et ont accroché cet arbre, là. Il y a un peu de peinture en travers du tronc...

— Où donc? s'écria François. Oui, en effet, c'est une traînée de peinture bleue. Par conséquent, la voiture est de cette couleur.

— A moins que ce ne soit seulement les ailes, fît remarquer Mick. Les américaines sont souvent bicolores. Grâce à Dagobert, nous découvrons des indices très intéressants : les ravisseurs de Claude conduisaient une grosse voiture bleue ou ayant des ailes bleues, probablement d'une marque américaine. Cela peut aider grandement la police.

— Dagobert est encore en train de flairer! Il est inconsolable de n'avoir pas trouvé Claude au bout de la piste. Pauvre vieux ! Comprend-il que Claude a été poussée dans une voiture à cet endroit? Tiens, il est en train de gratter la terre. Allons voir ce qu'il cherche ! »

Ils accoururent près du chien, qui essayait d'atteindre un objet enterré dans une ornière. Mick vit bientôt dépasser quelque chose de vert. C'était un peigne, cassé en deux. En tournant, l'auto l'avait sans doute enfoncé dans le sol.

« François, te souviens-tu si Claude possédait un peigne vert? demanda Mick. J'avoue que, pour ma part, il ne me rappelle rien.

— Naturellement. Tu détestes te coiffer. Mais c'est le peigne de Claude, j'en suis sûr, parce qu'elle me l'a prêté plusieurs fois.

— Pauvre François! Quand on est affligé d'épis aussi raides que les tiens, je comprends qu'on fasse tout son possible pour les aplatir.

— Tu me paieras ça plus tard! Pour le moment, nous avons autre chose à faire que de nous chamailler. Ce peigne est tombé de la poche de Claude, à moins qu'elle ne l'ait jeté ici, en espérant que nous le trouverions.

Cherchons, peut-être y a-t-il autre chose... Regarde ce chiffon blanc, là-bas! »

C'était un mouchoir accroché à la branche d'un buisson. Les deux frères se précipitèrent dessus. Il portait l'initiale C, brodée en bleu.

« Pas de doute, c'est bien son mouchoir, dît François. Elle a dû le jeter tandis que les bandits manœuvraient pour tourner leur grosse voiture. »

Ils cherchèrent longtemps, avec Dagobert. Ce dernier déterra d'une ornière un caramel enveloppé de cellophane.

« Vois, dit Mick à son frère. Nous avons acheté un sac de caramels hier. C'est l'un d'eux. Claude, qui devait se trouver sur un siège arrière de l'auto, a profité d'un moment d'inattention de ses ravisseurs pour vider ses poches, afin de signaler son passage ici. Quel dommage qu'elle n'ait pas eu sur elle de quoi écrire!

— Sait-on jamais? Claude a toujours-des tas de choses dans ses poches. Continuons nos recherches. »

Mais, hélas! malgré tous leurs efforts, ils ne découvrirent plus rien d'autre, ni sur le sol, ni dans les buissons d'alentour.

« Suivons les traces des roues, maintenant,

dit François. Assurons-nous que la voiture a bien regagné la route. »

Ils reprirent le chemin forestier, les yeux rivés au sol. Après quelques minutes de marche, ils virent voleter devant eux, sur le côté droit, un petit bout de papier que chaque coup de vent soulevait et déposait un peu plus loin. Mick se précipita pour le ramasser et se retourna vers son frère, les yeux brillants de joie.

« Elle a trouvé le moyen d'écrire! Mais il n'y a qu'un mot... Qu'est-ce que ça signifie? »

François s'empara avidement du petit carré de papier blanc et constata :

« C'est bien son écriture. Ce G énorme est dans sa manière. Elle aime les grandes majuscules.

— Gringo, lut Mick à haute voix. Rien d'autre. Ce nom-là ne me rappelle rien. Et à toi?

— A moi non plus, dit François. Claude a dû entendre prononcer ce nom et s'est hâtée de l'inscrire sur un bout de papier qu'elle a jeté par la portière, Gringo ! Que veut dire Gringo? »



XVI

Jo!

MICK et François retournèrent à la Villa des Mouettes, suivis de deux chiens fort tristes. Quand Annie fut mise au courant de leurs découvertes, elle dit :

« II faut faire un fidèle rapport à la gendarmerie. Le brigadier mettra tout en œuvre pour retrouver la voiture en question; peut-être même

saura-t-il ce que signifie le mot Gringo, ou arrivera-t-il à le découvrir.

— Oui, je vais lui téléphoner immédiatement, dît François. Pendant ce temps, Mick, tu devrais te rendre au garage pour montrer à Paul le dessin que j'ai fait des pneus et lui demander si c'est bien d'une voiture américaine qu'il s'agit. »

Le brigadier écouta avec attention la communication de François. Il déclara qu'il enverrait dans le bois deux hommes, pour vérifier les dires du jeune garçon, et si possible trouver d'autres indices. Mais il estima que le morceau de papier était sans intérêt, puisqu'on l'avait trouvé assez loin de la clairière, et que d'ailleurs Je mot Gringo ne signifiait rien, à son sens.

« Votre cousine n'aurait pas pu jeter ce papier par la portière une fois la voiture en marche, dit-il. L'un des ravisseurs s'est certainement assis à côté d'elle. A la clairière, elle a pu lancer quelques objets hors de l'auto parce que l'un des bandits — ils étaient sans doute deux — a dû guider l'autre dans une manœuvre compliquée pour faire demi-tour.

— Le vent a pu déplacer le papier le long du sentier, dit François. De toute façon, je préfère que vous en soyez informé. »

Mick revint bientôt; d'après Paul, il s'agissait bien de pneus américains.

Ce fut une triste journée, malgré l'azur du ciel et les rayons ardents du soleil, qui rendaient la mer plus belle que jamais. Les enfants, désemparés, ne pensaient qu'à Claude et en parlaient sans cesse.

Maria revint juste à temps pour leur préparer le déjeuner. Elle constata avec plaisir qu'Annie avait épluché des pommes de terre et préparé une salade. De son -côté, Mick avait cueilli des framboises.. Ce fut avec joie qu'ils retrouvèrent Maria, car ils appréciaient fort sa gentillesse et son bon sens.

« Mademoiselle Berthe est maintenant en sécurité chez ma cousine, déclara-t-elle. Elle était bien triste de vous quitter. Je lui ai recommandé de jouer et de sourire, pour ne pas attirer l'attention des voisins. Ma cousine lui fera porter des robes de Jo, qui a la même taille; ses propres vêtements sont trop jolis et les gens ne manqueraient pas de le remarquer. »

Mick raconta à Maria leur expédition matinale et les découvertes faites dans le bois. Elle examina le bout de papier et lut le nom bizarre qu'il portait.

« Gringo, dit-elle, perplexe. On dirait un nom gitan. C'est dommage que Jo soit si loin, elle aurait peut-être su ce que cela veut dire.
— Avez-vous vu Jo? demanda Mick.
— Non, elle se promenait aux environs. Il paraît qu'elle est toujours aussi indépendante. Elle quitte souvent la maison sans dire où elle va. J'espère qu'elle s'entendra bien avec Mlle Berthe.
— Ce n'est pas tellement sûr j-, dit François, rêveur.
La journée s'écoula, morose et inquiète. Vers le soir, le téléphone sonna. Tous les cœurs se mirent à battre. François se précipita sur l'appareil. Au bout du fil, tante Cécile, bouleversée par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, lui fit part d'une complication inattendue :
« Ton oncle a beaucoup travaillé ces jours-ci. Lorsque je lui ai annoncé la disparition de Claude, il a perdu connaissance. L'excès de fatigue, joint à cette grande émotion, l'a rendu fort malade. Il a de la fièvre, je ne peux ni le quitter ni le faire transporter en ce moment. De toute façon, nous sommes tous réduits à l'impuissance. Seule, la police peut retrouver Claude. Quand je pense que les ravisseurs ont enlevé ma fille par erreur!

Berthe est-elle toujours avec vous?
— Non, tante Cécile, répondit François. Maria l'a emmenée ce matin chez sa cousine. Il me semble que nous n'allons pas tarder à revoir Claude. Dès que les bandits s'apercevront de leur méprise, ils vont la libérer...
— Je l'espère, murmura tante Cécile d'une voix brisée. Ma pauvre petite fille!... »
Lorsqu'elle eut raccroché, Mick dit à son frère :
« Je persiste à croire que Claude se taira pour sauver Berthe et pour mieux tromper les hommes qui l'ont enlevée!
— Nous sommes tous dans de beaux draps, remarqua François. Pourvu que notre oncle se rétablisse vite! »
Quand ils montèrent se coucher, Annie prit avec elle les deux chiens, qui paraissaient bien malheureux. Dagobert refusait toute nourriture et inquiétait particulièrement la fillette.

François ne put s'endormir. Il se retourna cent fois dans son lit, en pensant à l'aventure de sa cousine. Pauvre Claude, si courageuse, si indépendante et si prompte à s'emporter! Comment réagissait-elle dans cette circonstance? Quel

genre d'hommes la tenaient prisonnière? Souffrait-elle de mauvais traitements? Si au moins lui, François, pouvait faire quelque chose pour elle!

Il en était là de ses réflexions quand un petit caillou vint heurter son volet. Il sauta de son lit. Un autre caillou passa par la fenêtre ouverte et roula sur le parquet de la chambre.

François s'approcha sans bruit de la fenêtre. Que signifiait cela?

Il se pencha à l'extérieur. Une voix qu'il connaissait bien lui parvint : « Est-ce toi, Mick?

— Jo! Que fais-tu ici? C'est François qui parle. Mick dort. Attends, je vais l'appeler et t'ouvrir la porte! »

Mais il n'eut pas besoin de descendre pour faire entrer Jo. Elle grimpa à l'arbre qui se trouvait juste devant la fenêtre et réussit à s'introduire dans la chambre en moins de temps qu'il n'en fallut à François pour réveiller Mick.

François tourna le commutateur. La lumière du plafonnier éclaira Jo, ses boucles brunes et son sourire mutin.

« II fallait absolument que je vienne vous parler, expliqua-t-elle. Quand je suis rentrée chez moi, j'y ai trouvé cette fille qu'on appelle

Michèle. Elle m'a raconté que Claude avait été enlevée-à sa place. Alors, je lui ai dit : « N'as-tu pas honte? Retourne d'où tu viens et crie « à tout venant que c'est toi celle qu'on voulait « enlever, qu'il y a eu une erreur et que Claude c doit être immédiatement libérée! » Eh bien, elle n'a rien voulu entendre! Elle s'est assise dans un coin et s'est mise à pleurnicher. Quelle froussarde!

— Mais non, Jo, tu te trompes *»,* dit Mick.

Il plaida la cause de Berthe, essaya d'expliquer à la petite fille indignée comment les choses s'étaient passées, mais ne put la convaincre.

« A la place de Michèle, je ne voudrais pas laisser quelqu'un dans le pétrin à cause de moi ! s'écria Jo. Et dire qu'on m'a demandé de veiller sur elle! Je vous assure qu'elle ne me plaît pas du tout. Quand je vois comment elle agit envers les amies, je souhaite que les bandits s'aperçoivent vite qu'ils se sont trompés et viennent la chercher, Ce n'est pas moi qui la défendrai! »

François regarda Jo. Elle s'était toujours montrée loyale envers le Club des Cinq, et fière d'être l'amie des enfants. Par deux fois, elle avait partagé leurs aventures. On pouvait compter sur elle, bien qu'elle fût une petite gitane très rusée. Son père purgeait une peine de prison; elle vivait

chez une cousine de Maria et fréquentait l'école, ce qui n'est pas l'usage chez les gitans.

« Ecoute, Jo, dit François. Nous avons fait des découvertes depuis que Berthe... heu... je veux dire Michèle nous a quittés ce matin.

— Dis vite. Avez-vous découvert où est Claude? Alors, courons- la délivrer! lança la fillette.

— Jo, ne t'énerve pas tant. Nous n'en sommes pas encore là, dit Mick.

— Claude a jeté par la portière de l'auto qui l'emmenait un mot que nous avons trouvé. Je le garde précieusement auprès de moi, sur la table de nuit. Le voici... Qu'en penses-tu? » demanda François.

Jo prit le carré de papier blanc et l'examina avidement, les sourcils froncés.

« II n'y a qu'un mot : « Gringo », dit-elle, désappointée.

— Tu es sûre que ça ne te rappelle rien? demanda Mick, qui sentait son espoir s'envoler.

-— Gringo? Si, ça me dit quelque chose. Laisse-moi réfléchir. Gringo... Gringo... » Elle s'assit sur le lit de Mick et se prit la tête à deux mains, pour mieux se concentrer. Bientôt, elle se releva, rayonnante.

« Je me souviens, maintenant, dit-elle. Il y a quelques semaines, j'ai été à la fête foraine de la ville voisine de chez nous. On l'appelait « la fête à Gringo ».

— La fête à Gringo? Pourquoi? Demanda François.

— Parce qu'un nommé Gringo était le patron de tous les manèges et de toutes les baraques.

— Sais-tu où est partie cette fête? demanda Mick, fébrilement.

— Elle devait aller s'installer à Port-Rimy, et ensuite à Laëron. Je me suis mise bien avec le fils du bonhomme qui tenait le manège de chevaux de bois et comme ça j'ai pu faire au moins cinquante tours sans payer...

— Non, c'est vrai? s'exclamèrent les deux garçons avec envie. Quelle chance tu as eue! »

Jo riait en évoquant cet heureux souvenir.

« Crois-tu que ce Gringo qui dirige une fête foraine peut avoir quelque rapport avec ce qu'a écrit Claude? demanda Mick.

— Je n'en sais rien, dit Jo. Tu me prends pour une voyante extra-lucide. Mais je peux essayer de retrouver « la fête à Gringo ». Peut-être que

Pedro pourra me donner des renseignements intéressants.

— Pedro? répéta Mick interrogativement.

— C'est le petit garçon du manège. Je me souviens qu'il m'a parlé de Gringo comme d'un patron tout à fait détestable, très exigeant, orgueilleux comme un paon et méprisant pour les autres.

— A-t-il une grosse voiture? demanda soudain Mick.

— Je l'ignore, répondit Jo. Mais nous allons le savoir bientôt. Prêtez-moi un vélo et je file jusqu'à Laëron.

— Certainement pas », dit François, effaré à la pensée de Jo faisant à bicyclette tout le trajet jusqu'à Laëron, au milieu de la nuit.

« Tant pis pour vous, dit Jo, d'un ton bref. Je croyais que vous seriez heureux de ma proposition. Il se peut que ce Gringo tienne Claude prisonnière quelque part. Sa réputation est très mauvaise parmi les forains.

— Vraiment? dit Mick.

— Oui. Pedro m'a confié que pour de l'argent cet homme-là faisait n'importe quoi et qu'on l'accusait d'avoir été mêlé à plusieurs vilaines histoires.

— Crois-tu qu'il irait jusqu'à un enlèvement d'enfant? C'est très grave ! »

Jo se mit à rire. « Pour lui, ce ne serait que de la petite bière, déclara-t-elle. Allons, François, un bon mouvement... Prête-moi ton vélo!

— Non! répliqua François fermement. Tu es une brave fille et je te remercie, mais je ne te laisserai pas aller dans un campement de forains, où il y a des gens douteux, en plein milieu de la nuit, pour essayer de savoir si un homme du nom de Gringo a été mêlé à l'affaire de Claude, D'ailleurs, c'est improbable...

— Comme tu voudras, dit Jo d'un air offensé. Tu m'as demandé si ce nom signifiait quelque chose pour moi. Je t'ai dit tout ce que je savais. J'ajoute que c'est un surnom assez répandu parmi les gens du cirque et les forains; il doit y avoir un certain nombre de Gringo.

— Par conséquent, tu vois bien que les chances sont minces. Jo, retourne chez toi! Et l sois gentille pour la pauvre Michèle, par amitié ; pour nous. Reviens ici demain, si tu peux, nous reparlerons de tout ça. Peut-être aurons-nous des nouvelles, car les gendarmes sont en train de faire des recherches. Comment es-tu venue jusqu’à Kernach?

— A pied, dit Jo. J'ai couru en ligne droite, comme un oiseau. Par les routes, c'est bien trop long ! »

Mick, surpris et émerveillé, imaginait la vaillante Jo traversant les champs et les bois, les collines et les vallées, aussi droit qu'une hirondelle rentrant au nid. Comment ne s'égarait-elle pas dans de telles conditions? Mick convenait qu'il rie serait pas prudent pour lui de chercher à l'imiter.

Jo repartit par la voie qu'elle avait suivie pour entrer dans la chambre. Aussi souple qu'un chat, elle descendit le long de l'arbre.

« Au revoir! lança-t-elle lorsqu'elle fut en bas. A bientôt!

— Toutes nos amitiés à Michèle, dit François en se penchant par la fenêtre.

— Compte là-dessus! » répondit Jo entre ses dents, assez haut cependant pour être entendue. Elle disparut.

« On n'en fera jamais une mondaine, remarqua Mick en riant.

— Il faut la prendre comme elle est, dit François. Quelle drôle de fille! Elle déborde de vitalité. Qui, à part elle, aurait l'idée d'aller à Laëron à bicyclette à cette heure-ci, après avoir

fait une longue marche à travers la campagne pour nous voir?

— Tu as bien fait de refuser de lui prêter ton vélo, dit Mick, Heureusement qu'elle t'écoute! »

Les deux garçons se recouchèrent Au moment où ils s'allongeaient dans leur lit, en soupirant d'aise, un bruit facilement reconnaissable les n't se redresser.

« Je suis roulé! » cria Mick en frappant du poing son oreiller.

On entendait un timbre de bicyclette sonner joyeusement sur la route de Laëron...

« C'est Jo! disait Mick, hors de lui. Elle a pris mon vélo, je reconnais le son du timbre. Elle me paiera ça quand je la reverrai! »

François pouffa de rire, c Jo ne s'embarrasse jamais, constata-t-il Elle n'a pas osé prendre ma bicyclette, que je lui ai refusée, alors elle a tranquillement pris la tienne. Que pouvons-nous faire maintenant? Rien, n'est-ce pas? Alors, laissons-la courir et dormons. Je me demande quelle tête fera le petit garçon du manège quand Jo le réveillera au milieu de la nuit!

— II la connaît, lui aussi, soupira Mick. Avec Jo, on peut s'attendre à tout. » Après un silence, il ajouta : « Et Claude? Dort-elle en ce moment ?

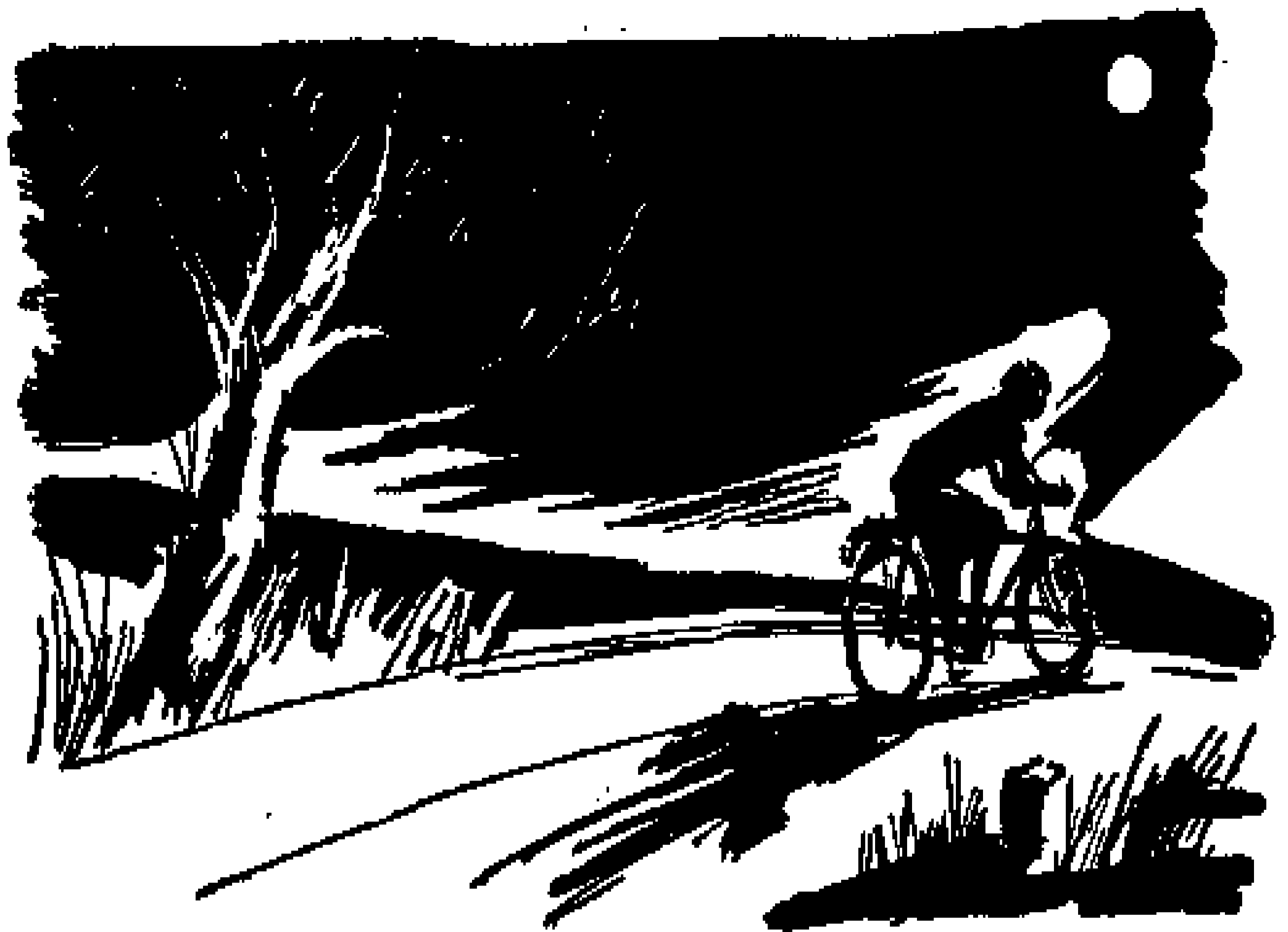
Veille-t-elle? C'est pénible pour nous de savoir Claude prisonnière on ne sait où... »

Une longue plainte s'exhala de la chambre voisine.

« Tu as entendu? dit François. Dagobert en est encore plus malade que nous. Il ne dort pas. »

Mick et François finirent par sombrer dans un lourd sommeil, peuplé de rêves où passait une petite silhouette courbée sur un guidon et filant dans la nuit pour aller interroger un jeune garçon nommé Pedro...





XVII

La fête à Gringo

Le lendemain matin, à sept heures et demie, Maria vint frapper à la porte de la chambre des garçons.

« Monsieur François ! cria-t-elle. Je viens de trouver une lettre pour vous, que quelqu'un a glissée sous la porte d'entrée! »

François sauta de son lit et alla ouvrir à Maria

Serait-ce un mot des ravisseurs? Pourquoi lui écriraient-ils à lui?

« Tenez! » dit Maria en lui tendant un bout de papier salé, plié en deux, avec l'indication : « Pour *François* ».

Quand il vit l'écriture enfantine, mal formée, le jeune garçon comprit tout de suite qu'il s'agissait de Jo. Elle lui écrivait :

« J'ai vu Pedro. Il est d'accord pour venir sur la plage de Kernach à onze heures. J'y serai aussi. Dis à Mick que je lui rapporterai son vélo. J'espère qu'il ne sera pas fâché. »

« Vaurienne! s'exclama Mick. Pourvu qu'elle n'ait pas abîmé ma belle bicyclette neuve ! »

Mais il fut rassuré quand, vers onze heures moins le quart, il la vit approcher à pas mesurés, poussant une bicyclette étincelante.

Jo avait trouvé le temps et le courage de l'astiquer avec soin, malgré la fatigue d'une longue expédition nocturne. Ce que voyant, Mick sentit s'envoler son ressentiment.

Tandis qu'elle montait l'allée, Dagobert vint à sa rencontre, et la salua de joyeux aboiements. Il aimait beaucoup Jo. Elle savait s'y prendre avec les animaux.

Chouquette s'approcha d'eux eu dansant, toute prête à accueillir aimablement une amie de Dagobert.

Jo la considéra d'un œil connaisseur. « On dirait un chien de cirque, dit-elle. Il serait facile à dresser!

— Bonjour, voleuse de bicyclette! lui cria Mick. Il ne faut pas te gêner, tu sais! Fais comme chez toi! Qu'est-il arrivé à mon vélo? Tu l'as nettoyé?

— Oui, et il en avait bien besoin. Ça ne doit pas lui arriver tous les jours!

— Merci quand même. En somme, tu t'es sauvée avec ma bicyclette sans me demander la permission et, loin d'exprimer le moindre regret, tu trouves le moyen de me faire des reproches! »

Jo se mit à rire. « Mais non, Mick, je t'assure que je suis désolée d'avoir dû t'emprunter ton bien I

— Tu n'es pas désolée du tout. Enfin, je consens à te pardonner tout de même », dit Mick, sérieux comme un pape.

François s'avançait vers eux. « Alors, Jo, tu es arrivée sans incident chez les forains? demanda-t-il.

— Oui. J'ai réveillé Pedro. Il dormait sous sa

roulotte comme font les gitans quand ils ont chaud. Inutile de vous dire qu'il a été plutôt surpris de me voir! Nous n'avons pas causé longtemps, de crainte d'éveiller son père, qui dormait à côté de lui. Je lui ai juste demandé de venir sur la plage de Kernach à onze heures, pour une affaire très importante. Puis je suis retournée chez moi. J'aurais dû laisser la bécane de Mick en repassant devant votre villa, mais j'ai préféré filer tout droit plutôt que de rentrer à pied...

— Pauvre Jo ! Tu n'as guère dormi la nuit dernière. Comme tu dois être fatiguée dit François, compatissant.

— D'où sort celui-là? demanda Mick, en désignant un petit garçon qui passait devant la maison, et dont les cheveux noirs se partageaient en quelques mèches bien raides sur le dessus de la tête.

— C'est mon copain Pedro ! s'écria la petite gitane. Les autres gamins l'appellent « le hérisson», à cause de ses cheveux. Vous ne voudrez peut-être pas me croire, mais il dépense une fortune en brillantine, pour essayer, d'aplatir ses mèches, qui se relèvent toujours. Il n'y a rien à faire! Ohé! Pedro ! par ici! »

L'interpellé se retourna aussitôt. A part sa chevelure extravagante, il avait une bonne figure

ronde, des yeux noirs et la peau brune comme Jo. II considéra d'un air étonné les deux garçons qui entouraient son amie.

« J'allais sur la plage, comme convenu, dit-il.

— Nous irons ensemble », décida Jo.

Tous quatre, se mirent en route. Bientôt, ils croisèrent le marchand de glaces. Afin de gagner les bonnes grâces de Pedro, visiblement menant, François acheta une glace pour chacun d'eux. Ce geste mit le petit gitan de bonne humeur. Il se demandait cependant pourquoi Jo voulait le voir, et quels étaient ces garçons si propres et si polis.

Ils s'assirent sur la plage et causèrent tout en savourant leur glace.

« Alors, qu'est-ce que tu veux? demanda Pedro à Jo.

— On va t'expliquer, répondit Jo. Peux-tu nous donner des renseignements sur Gringo?

— Ah! le vieux Gringo? dit Pedro. C'est un vilain bonhomme. Il nous fait travailler comme des esclaves.

— Pourquoi travaillez-vous pour lui, alors? demanda Mick, curieux.

— Parce qu'il paie bien.

— Est-il propriétaire de toutes les baraques et de tous les manèges de la fête foraine?

— Oui.

— Cela doit lui servir de couverture pour ses autres activités », dit François à Mick.

Les deux frères regardèrent le garçon aux cheveux hérissés en se demandant jusqu'à quel point an pouvait lui faire confiance. Jo comprit leur pensée. « Il est régulier, dit-elle gravement. Vous pouvez parler devant lui. »

Pedro eut un sourire en coin. François se décida. A voix basse, il raconta à Pedro comment sa cousine Claude avait été enlevée. Pedro écoutait, bouche bée.

« Pas possible! s'écria-t-il lorsque François eut terminé son récit. Moi, ça ne m'étonnerait pas que Gringo ait fait le coup. La semaine dernière, il a disparu pendant deux jours. Personne ne sait où il est allé. Avant de partir, il a dit à mon père qu'il avait une affaire importante à régler...

— Ecoute, dit François fiévreusement. Cet enlèvement a eu lieu avant-hier, à la nuit. As-tu remarqué un va-et-vient de voitures, ou quoi que ce soit d'anormal dans le camp? »

Pedro parut réfléchir profondément, puis il secoua négativement la tête.

« J'ai rien vu, rien entendu. Mais tu sais, moi, quand je dors...

— Je m'en suis aperçue cette nuit, dit Jo-Pour te réveiller, quelle histoire! Sûr qu'on pourrait déménager le camp sans que tu t'en rendes compte!

— En tout cas, Gringo était là ces jours-ci, avec ses deux caravanes. Hier matin, il les a éloignées du camp, en disant que sa vieille mère se plaignait du bruit de la fête.

— Sa mère vit avec lui?

— Oui. Gringo ne s'est jamais marié. C'est sa mère qui lui fait cuire la soupe. On était tous bien contents qu'il aille s'installer un peu plus loin. Ce n'est pas drôle de l'avoir tout le temps sur le dos!

— Est-ce bien à cause de sa vieille mère que Gringo a éloigné la caravane? murmura Mick pensivement. Qui sait si ce n'est pas plutôt parce qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, qui appelait à l'aide? »

II y eut un silence, Pedro fronça ses noirs sourcils.

« Oui, ça se pourrait, dit-il enfin. D'habitude,

Gringo s'installe au milieu do- camp pour espionner tout le mon.de et la vieille reste le nez collé à son carreau... Elle est encore plus méchante que lui ! Bizarre que, tout d'un coup, le bruit la dérange...

— Tu devrais aller rôder un peu du côté des caravanes de Gringo, sans te faire remarquer, suggéra Jo.

— Ce serait trop beau, si nous pouvions retrouver Claude rapidement, soupira François. Une fête foraine est un lieu où l'on peut aisément cacher quelqu'un. Je n'ose pas croire qu'elle soit vraiment si près de nous!

— Allons à la fête cet après-midi, avec Dagobert, proposa Mick. Il retrouvera la trace de Claude si elle y est.

— Nous devrions téléphoner d'abord à la gendarmerie », dit François.

A ces mots, Pedro se leva, comme mû par un ressort, et voulut s'enfuir, Mick le retint par une jambe de son pantalon.

« Eh! Qu'est-ce qui te prend?

— Laissez donc les gendarmes tranquilles, dit Jo. Sinon, vous ne tirerez plus rien de Pedro.

— Je m'en vais! Lâchez-moi ! criait le garçon aux cheveux rebelles.



— Reste ici, dit Mick en tenant bon. Nous ne téléphonerons pas aux gendarmes. Ils pourraient faire peur à Gringo, qui se dépêcherait alors d'emmener Claude plus loin. Je suis sûr qu'il a un plan tout prêt, en cas de danger. Nous te promettons de ne rien dire. Assieds-toi et montre-toi raisonnable.

— Tu peux le croire, Mick ne ment jamais >, assura Jo à Pedro.

Celui-ci hésita un instant, puis se rassit d'un air maussade. L'alerte n'avait pas été de son goût. Pourtant, il dit :

« Si vous voulez venir à la fête, arrivez après

quatre heures. II y aura du monde. Comme ça, personne ne fera attention à vous.

— D'accord, dit François. Nous nous glisserons dans la foule pour aller voir ce qui nous intéresse. Tu nous guetteras, Pedro, et tu nous diras si tu as appris dû nouveau. »

Quand Pedro s'éloigna, les garçons le regardèrent partir avec un étonnement amusé : vu de dos, il était encore plus comique et méritait tout à fait son surnom de hérisson!

« Viens déjeuner avec nous, Jo », proposa Mick aimablement.

La fillette sourit, ravie de l'invitation

« Ta mère adoptive va peut-être s'inquiéter si tu ne rentres pas déjeuner, dit François.

— Non, je l'ai prévenue que je ne reviendrais que ce soir. Nous sommes en vacances, n'est-ce pas? 11 faut en profiter. Et puis, cette Michèle m'agace Elle est tout le temps en train de se lamenter, et pour comble elle porte mes vêtements! Jo montrait en parlant de Berthe une indignation si véhémente que les garçons en rirent malgré eux.

Tous trois retournèrent à la Villa des Mouettes. Ils trouvèrent Maria et Annie en train de travailler avec ardeur.

« Bonjour, Jo, dit Maria. Alors, tu aimes toujours à faire des plaisanteries aux gens? Essaie d'envoyer des cailloux dans ma fenêtre au milieu de la nuit, et tu verras ce qui t*arriverai Tiens, mets ce tablier pour nous aider. Comment va Mlle Michèle? »

Les garçons rapportèrent à Maria les dernières nouvelles. Elle fut très émue d'apprendre qu'ils avaient l'espoir de retrouver Claude non loin de là. François conclut :

« Cette fois, Maria, n'appelez pas les gendarmes quand nous aurons le dos tourné. Vous compromettriez toutes nos chances. Mick et moi pouvons faire notre petite enquête en passant inaperçus.

—- Je voudrais bien vous accompagner avec Chouquette, dit Annie.

— Voyons, réfléchis ! Nous ne pouvons pas emmener Chouquette, protesta Mick, Gringo ou l'un de ses complices pourrait la reconnaître. Il vaut mieux que tu restes à la maison avec elle. Nous prendrons Dagobert avec nous. Si Claude est vraiment cachée là où nous soupçonnons qu'elle se trouve, c'est-à-dire dans l'une

des caravanes de Gringo, ou dans quelque autre roulotte du camp, il la sentira et nous guidera vers elle. »

Dagobert, attentif, dressait les oreilles chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Claude. L'absence de celle-ci le rendait vraiment malheureux. Souvent, il courait à la porte d'entrée, dans l'espoir de la voir arriver. Quand il disparaissait et que les enfants le cherchaient, ils étaient sûrs de le retrouver couché sur le lit de Claude, avec, auprès de lui, une Chouquette aussi triste que lui-même.

Vers trois heures et demie, François, Mick et Jo se mirent en route pour la fête de Laëron.

Les garçons prirent chacun leur bicyclette, et Jo emprunta celle d'Annie. Dagobert courait vaillamment derrière eux. Jo regardait de temps à autre le vélo étincelant de Mick. Comme elle l'avait bien astiqué 1

Ils arrivèrent à Laëron et découvrirent sans peine l'emplacement de la fête foraine.

A peine s'y étaient-ils engagés qu'ils virent surgir Pedro.

« Bonjour! dit-il en s'approchant d'eux. Je vous attendais. On causera plus tard, car j'ai du travail au manège. J'ai eu des tuyaux, mais rien

de sensationnel. Venez, je vais vous faire voir les caravanes du patron. »

II les emmena à l'écart de la fête et leur fit traverser le camp où s'alignaient, en rangs serrés, les roulottes, puis il leur montra de loin deux luxueuses caravanes isolées, la première fort grande, la seconde plus petite. On ne voyait personne auprès d'elles, alors qu'ailleurs les forains, et surtout leurs enfants, allaient et venaient dans le camp.

Pedro les quitta pour partir en courant vers son manège.

« J'ai une idée! souffla Mick. Nous trouverons facilement un marchand de balles ici. Nous en achèterons une et nous irons jouer auprès des .caravanes de Gringo. L'un de nous enverra la balle assez fort dans la bonne direction et l'autre, en allant la ramasser, se dépêchera de jeter un coup d'œil à l'intérieur de la grande caravane. Dagobert ira flairer autour tandis que nous jouerons. S'il trouve trace de Claude, il se mettra à aboyer comme un forcené !

— Parfait! dit François. Viens, Jo! Et ouvre l'œil pour nous avertir du danger s'il y a lieu! »



CHAPITRE XVIII

Pedro rend service

LES deux frères et Jo, suivis du fidèle Dagobert, se mirent donc en quête d'une balle. Ils parcoururent la fête foraine, examinèrent toutes les baraques devant lesquelles ils passaient mais, à leur grand désappointement, ne purent trouver ce qu'ils cherchaient.

« C'est tout de même extraordinaire, dit

Mick. Il n'y a pas de balles à vendre ici. Qu'allons-nous faire ?

— Essayer d'en gagner une au tir, dit François. J'ai repéré un stand où il y en a. Viens, ce n'est pas loin. »

Dix minutes plus tard, les garçons retournaient vers l'endroit où stationnaient les roulottes. François tenait précieusement contre lui une petite balle rouge qu'il avait gagnée..., mais qui lui revenait fort cher!

C'était une belle fête foraine, bruyante et gaie à souhait. Des centaines de personnes, venues des environs pour faire leurs achats en ville, s'y pressaient, avides de s'amuser un peu avant de rentrer chez elles.

Le manège de grands chevaux blancs et de cochons rosés déversait une musique assourdissante. Pedro encaissait le prix des places. Les balançoires ne manquaient pas de jeunes amateurs qui s'élançaient le plus haut possible, et les autos électriques s'entrechoquaient avec entrain. Les marchands cherchaient à attirer l'attention des acheteurs par de grands éclats de voix.

Un homme en turban vantait les mérites de Mme Irma, voyante extra-lucide.

« Voulez-vous connaître votre avenir? Mme Irma vous fera des révélations sensationnelles ! Vous serez surpris!

— Qui, surtout par la somme qu'elle réclame », murmura Jo, qui connaissait tous les dessous des fêtes foraines. Elle avait grandi dans cette ambiance, et se trouvait à l'aise au milieu de ce tintamarre familier. Dagobert, lui, paraissait inquiet et ne s'éloignait guère des garçons.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue des roulottes, François se tourna vers ses compagnons et leur dit:

« A nous trois, nous devons réussir notre petite comédie. Viens, Dago. Si nous avons des ennuis, grogne et montre les dents. Compris?

— Ouah! » fit Dagobert.

Ils s'engagèrent dans l'espace libre qui séparait les deux belles caravanes de Gringo du reste du camp et commencèrent à jouer à la balle. Une femme entourée de marmaille leur cria :

« Revenez ! Vous allez avoir des ennuis si vous allez par là !»

Ils firent les sourds et continuèrent à avancer, tout en se lançant la balle. La femme haussa les épaules et rentra dans sa roulotte, son dernier-né dans les bras.

Alors François lança la balle si fort qu'elle atteignit une roue de la grande caravane.

Aussitôt, Mick et Jo coururent après. Jo, plus proche, arriva la première, monta sur la roue et colla son nez au carreau. Un rapide coup d'œil lui suffit pour s'assurer qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Elle admira le luxe de l'aménagement, les lits transformés en canapés dans la journée. On eût dit un beau salon.

Pendant ce temps, Mick s'était précipité vers la petite caravane pour regarder par la fenêtre. D'abord, il ne vit personne. Puis il distingua deux yeux féroces fixés sur lui — les yeux d'une vieille femme maigre et courbée, avec les cheveux défaits, épars sur les épaules. Mick pensa qu'elle ressemblait fâcheusement à une sorcière. Elle lâcha l'ouvrage qu'elle tenait à la main et tendit le poing vers lui en criant des injures dans une langue qu'il ne put comprendre.

Il s'empressa de quitter son poste d'observation et de rejoindre les autres enfants.

« Personne dans la grande caravane, dit Jo.

– Seulement une vieille femme fort désagréable dans la petite, dit Mick, déçu. Claude

n'est pas là-dedans, à moins d'être coincée sous un lit ou enfermée dans une armoire !

— Dagobert ne manifeste aucun intérêt pour ces roulottes, constata François, aussi désappointé gué son frère. Si Claude se trouvait dans l'une d'elles, il aboierait et tenterait d'y pénétrer!

— Sans aucun doute, dit Mick. Attention, quelqu'un sort de la petite caravane. C'est la sorcière! Elle *a* l'air d'humeur massacrante. »

En effet, elle descendait les marches de sa roulotte en criant et en gesticulant d'une façon menaçante. Tandis qu'elle se dirigeait vers eux, François eut une inspiration subite. Il appela Dagobert et vint à la rencontre de la vieille femme.

« Dagobert, va chercher, va chercher là! » dit-il en désignant la petite caravane au chien, quand ils furent assez près. Puis, il prit son air le plus poli pour écouter les hurlements qui lui étaient adressés dans un charabia incompréhensible. Sans doute lui reprochait-elle, ainsi qu'à ses camarades, d'avoir osé jouer à la balle dans ce secteur défendu...

Dagobert avait compris et exécuté sans tarder l'ordre donné par François. Il se mit à

aboyer de l'intérieur de la roulotte. Les garçons sursautèrent, le cœur soudain rempli d'espoir, et s'apprêtaient à rejoindre le chien quand celui-ci apparut. Il tenait dans sa gueule quelque chose qui traînait par terre. C'était une sorte de manteau d'un rouge foncé. Voyant cela, la vieille faillit s'étrangler de colère, se précipita sur lui et lui donna des coups de pied. Elle ramassa le vêtement que Dagobert, surpris par ce traitement inhabituel, venait de lâcher, et remonta dans sa caravane fort lestement pour une femme aussi marquée par l'âge. La porte claqua.

« Si elle était plus jeune, Dagobert l'aurait sûrement mordue pour lui apprendre à donner des coups de pied, dit Mick, Qu'est-ce qu'il traînait après lui?

— Eloignons-nous d'ici, murmura François d'une vois à peine intelligible, tant il était bouleversé.

— Qu'as-tu? Comme tu es pâle! remarqua Mick, inquiet.

— N'as-tu pas vu, tête en l'air.-qu'il s'agissait de la robe de chambre de Claude?

— Quoi ? rugit Mick, en s'arrêtant net sous l'effet de la surprise. En es-tu sûr?

— Certain, dit François.

— Moi, je n'ai vu qu'un vêtement rouge foncé. En effet, la robe de chambre de Claude était de cette couleur... Tu es meilleur détective que moi, François.

— J'ai eu le temps de remarquer aussi une partie du col, une manche à revers écossais... Aucun doute pour moi. Pour Dagobert non plus, puisqu'il nous l'a apportée.

— Qu'est-ce que ça signifie? Claude n'est pas dans la caravane, car dans ce cas Dagobert l'aurait trouvée.

— Je l'ai envoyé justement pour- voir si Claude ne serait pas cachée là. Je pensais qu'il aboierait éperdument si elle était enfermée quelque part. Je ne pouvais pas prévoir qu'il trouverait sa robe de chambre et voudrait nous la montrer!

— Quel chien extraordinaire! Brave Dagobert *»,* dit Mick en caressant le chien, qui paraissait moins abattu, depuis sa trouvaille.

« Donc, notre cousine a séjourné dans cette caravane; elle y a été enfermée probablement **la** nuit de l'enlèvement. Pourquoi diable ont-ils abandonné la robe de chambre s'ils ont emmené Claude ailleurs? s'étonna François.

— Il a fallu l'habiller convenablement, dit Mick. Elle ne pouvait rester en pyjama et robe de chambre. »

Jo écoutait sans rien dire. Soudain, elle donna un coup de coude à Mick.

« Regarde là-bas, dit-elle, Pedro nous fait signe. »

Ils rejoignirent le petit garçon du manège. Son père le remplaçait maintenant dans ses fonctions d'encaisseur.

Pedro les fit entrer dans sa roulotte, qui était assez mal tenue. Il y vivait seul avec son père.

« J'ai vu de loin que vous aviez des ennuis avec la vieille, dit-il avec un sourire en coin. Qu'est-ce que votre chien a sorti de la caravane? »

Lorsqu'il fut au courant de tout, Pedro se gratta la tête, et dit gravement :

« Moi aussi, j'ai fait ma petite enquête. Figurez-vous que le gars qui avait sa roulotte juste à côté de celle de Gringo a entendu des cris chez le patron, il y a deux nuits... Il s'est douté de quelque chose, mais il ne veut pas s'en mêler, car il a peur de perdre sa place.

— Claude devait appeler au secours, dit Mick.

— Le lendemain matin, tout le monde a constaté que les caravanes de Gringo avaient été déplacées et éloignées du camp », poursuivit Pedro. Il toussa et baissa la voix pour annoncer la grande nouvelle : « Cet après-midi, avant l'ouverture de la fête, Gringo a pris sa voiture et a remorqué la petite caravane on ne sait où... Avant de partir, il a dit qu'elle avait besoin de réparations.

— Claude était dedans! s'écria Mick. En voilà une audacieuse façon de la transporter ailleurs I

— A quelle heure la caravane est-elle revenue? demanda François.

— Juste avant votre arrivée, dit le petit gitan. Je me demande où il a pu aller.

— Combien de temps Gringo a-t-il été absent?

— Une heure, je pense. Guère plus, en tout cas.

— Une heure! dit Mick. Supposons qu'il roulait à quarante kilomètres à l'heure — on ne va pas si vite en traînant une caravane —, il n'a pas pu s'éloigner de plus de vingt kilomètres. En comptant l'aller, le retour et un arrêt pour déposer sa prisonnière, c'est un maximum.

— Oui, dit François. Mais il y en a, des villages, dans un rayon de vingt kilomètres 1

— Où est la voiture de Gringo? demanda Mick.

— Là-bas, sous la toile goudronnée, répondit Pedro. Il s'est payé une américaine grand luxe !

— Je vais y jeter un coup d'œil », dit François en s'éloignant.

Il alla vers la housse qui recouvrait entièrement la voiture et la souleva. Alors qu'il se penchait pour regarder par-dessous, un homme arriva en courant et lui cria :

« Hé, toi, là-bas, veux-tu laisser ça tranquille! »

Mais Dagobert veillait... Il se tourna vers celui qui approchait à grandes enjambées et lui montra ses crocs en grognant si férocement que l'homme, interdit, s'arrêta net. François en profita pour regarder sou§ la toile goudronnée. Il vit une superbe automobile gris argent, avec des ailes bleues! L'aile arrière gauche était légèrement rayée. Avant de laisser retomber la toile, il constata que les pneus correspondaient aux empreintes qu'il avait relevées dans le bois.

François retourna vers ses camarades, sans prêter la moindre attention aux invectives de l'homme que Dagobert tenait en respect.

« Aucun doute, leur confia-t-il, c'est bien cette

voiture que les bandits ont amenée dans la clairière la nuit de l'enlèvement. J'ai toutes les preuves. Maintenant, il faudrait essayer de découvrir où Gringo est allé cet après-midi...

— Est-ce vraiment une voiture remarquable? demanda Mick.

— Oui. Luxueuse et voyante. Elle ne risque pas de passer inaperçue, surtout lorsqu'elle remorque une très jolie petite caravane. Pourtant, nous ne pouvons pas parcourir toutes les routes et tous les chemins carrossables dans un rayon de vingt kilomètres pour savoir si quelqu'un a vu passer une belle voiture grise avec des ailes bleues, soupira François.

— Retournons chez nous et consultons la carte de la région pour voir la topographie du pays autour de Laëron, dit Mick. Pedro, as-tu remarqué dans quelle direction s'est engagée la voiture en partant d'ici?

— Elle a pris la route de Trédoual.

— Voilà une précieuse indication, dit Mick. Merci de tout cœur, Pedro. Tu nous as bien aidés Nous te tiendrons au courant de l'affaire.

— Venez me voir si vous avez encore besoin de moi », dit Pedro, très fier.

Les deux frères et Jo reprirent leurs bicyclettes

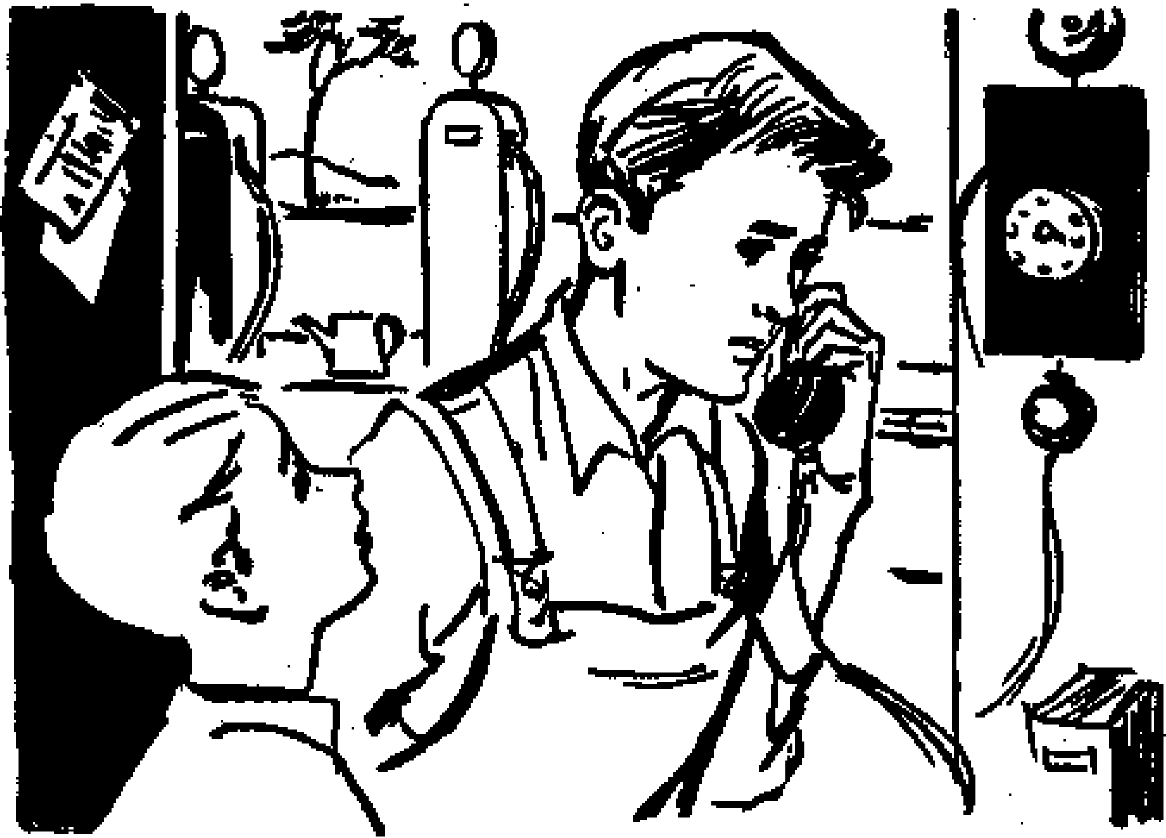
et s'éloignèrent avec Dagobert, en adressant des signes d'amitié au brave garçon, qui, en réponse, secoua énergiquement sa chevelure hérissée.

A la Villa des Mouettes, les enfants s'empressèrent de raconter à Maria et à Annie tout ce qu'ils avaient appris. Maria parla une fois de plus de prévenir les gendarmes, mais François l'arrêta.

« Je suis persuadé que nous pouvons nous en tirer mieux qu'eux, dit-il catégoriquement. Laissez-nous faire, Maria. Où sont les cartes de la région? »

Ils les trouvèrent dans la bibliothèque. Quand elles furent étalées sur la table du salon, quatre têtes se penchèrent pour les examiner avec un intérêt passionné. Jo renonça vite. Elle savait se diriger de nuit comme de jour, n'importe où, mais elle n'était pas capable de lire une carte.

« Voici la route de Trédoual, qui se trouve à quelques kilomètres de Laëron, dit François. Dressons la liste des villages que la voiture a pu atteindre en une demi-heure à partir de là. Ma parole, quel travail! *



CHAPITRE XIX

Un plan audacieux

Au bout d'un quart d'heure, ils eurent inscrit six villages sur leur liste.

« Et maintenant, que proposes-tu, François? demanda Mick As-tu l'intention de te rendre dans tous ces villages pour demander si quelqu’un a vu passer une grosse voiture américaine gris argent, avec 'des ailes bleues, remorquant une caravane blanche?

— Non, c'est impossible, répondit François. Allons jusqu'au garage, pour voir notre ami Paul, et demandons-lui de nous aider. Il pourrait, par exemple, téléphoner à ses connaissances des garages environnants et les interroger.

— Il trouvera cela bizarre, dit Annie.

— Probablement. Mais si nous payons le téléphone et lui donnons un bon pourboire, il ne posera pas de questions. Il pensera que nous avons fait quelque pari stupide... »

En effet, Paul accepta sans difficulté de faire ce qu'on attendait de lui. Il connaissait des mécaniciens qui travaillaient dans quatre des villages portés sur la listé, et un groom d'hôtel dans le cinquième. Mais il n'avait pas de relations dans le sixième.

« Ça ne fait rien, dit-il. Nous appellerons le grand garage du pays et interrogerons l'employé qui répondra au téléphone. Commençons par les villages où j'ai des copains. »

Paul appela le garage de Cloërmel et eut une rapide conversation avec un mécanicien.

« II n'a rien vu, dit-il en raccrochant. Aucune

voiture de ce genre n'a traversé Cloërmel. II l'aurait remarquée à cette heure de la journée. Voyons si nous aurons plus de chance à La-haix...»

Après avoir échangé quelques phrases avec un camarade de ce pays, Paul déclara :

« On n'a pas aperçu l'auto en question dans ce village. Je vais appeler maintenant le Central Hôtel, à Plounérac. Le groom est mon cousin. »

Quand Paul eut fait la description de la voiture dont ils cherchaient la trace, les enfants virent son visage s'éclairer.

« Oui, disait-il au téléphone. Alors, tu l'as vue? Oui, c'est bien ça. Dans quelle direction est-elle partie? Ah! Ils ont dit que... hein? Répète! Bon. Merci beaucoup. »

« Qu'est-ce que c'est? dit Mick, gui bouillait d'impatience, dès que Paul eut raccroché.

— Mon cousin m'a raconté qu'au début de l'après-midi il est allé au bureau de tabac. Pendant qu'il bavardait avec la caissière, une grosse voiture américaine s'est arrêtée devant la boutique... Elle était gris argent avec des ailes bleues... Elle remorquait une caravane...

— En sait-il davantage? demanda François, très agité.

— Le conducteur est descendu de voiture pour entrer dans le bureau de tabac. II a acheté des cigarettes. Mon cousin a remarqué qu'il portait des lunettes noires et une chevalière en or.

— Ce doit être l'individu qui s'est renseigné sur nous à la pâtisserie de Kernach, dit François. Continue, Paul !

— Comme mon cousin s'intéresse beaucoup aux grosses voitures, il est sorti de la boutique pour examiner celle-là. Il paraît que les rideaux étaient tirés à l'arrière. L'homme aux lunettes noires, en reprenant le volant, s'est tourné vers une personne invisible dans le fond de l'auto et lui a demandé : « Où allons-nous mainte-« nant? »

— A-t-il entendu la réponse? demanda anxieusement François.

— Une voix a répondu : « Nous sommes « presque arrivés. Prends la route de Guelrouzé.

« A la sortie du patelin, tu tournes à gauche, et c'est la maison sur la colline. »

— Non! Quelle chancel s'écria Mick. Ce serait là que... »

Un coup de coude bien senti le rappela à la prudence.

Mieux valait ne pas trop parler devant Paul.

François paya la communication et donna un pourboire au jeune mécano, qui l'empocha avec un large sourire.

« Je suis à votre disposition pour téléphoner où vous voudrez si vous avez besoin d'autres renseignements, dit-il. Merci! »

Les deux frères, trop émus pour parler, reprirent le chemin de la Villa des Mouettes. Ils laissèrent leur bicyclette contre le mur et se hâtèrent d'aller raconter à Annie et à Maria ce qu'ils venaient d'apprendre.

Comme s'ils sentaient obscurément que les garçons rapportaient d'intéressantes nouvelles, Dagobert et Chouquette leur firent fête.

« Nous savons où est Claude! » cria Mick dès qu'ils eurent franchi le seuil de la maison.

Maria et Annie accoururent. Quand les deux frères eurent terminé leur récit, Maria exprima son admiration.

« C'est très adroit, ce que vous avez combiné. La police n'aurait pu mieux faire. Que décidez-vous à présent ? J'espère que vous allez prévenir le brigadier?

— Non, dit François. Si les gendarmes s'en mêlent maintenant, je crains que Gringo n'ait

vent de quelque chose et n'emmène Claude plus loin. Mick et moi, nous irons reconnaître les lieux ce soir même. Nous verrons si nous pouvons découvrir Claude et la ramener. Gringo ne se doute certainement pas que nous sommes sur la piste, et par conséquent il ne se méfiera pas.

— Très bien! dit Mick avec enthousiasme.

— J'irai avec vous, déclara Jo.

— Non, dit François énergiquement. Rien à faire, tu ne nous accompagneras pas, Jo. Mais nous emmènerons Dagobert, bien entendu. »

Jo se mordit les lèvres d'un air si furieux qu'Annie éclata de rire.

« Console-toi, Jo, lui dit-elle. Nous resterons ensemble. Oh !. François, ajouta-t-elle en se tournant vers son frère, ce serait vraiment trop beau de retrouver Claude et de la tirer des griffes de ces bandits!

— A mon avis, il vaudrait mieux prévenir la gendarmerie », insista Maria, mais personne n'y prêta la moindre attention-Lés garçons étudièrent longuement la carte pour trouver le chemin le plus court jusqu'à Guelrouzé.

« Donne-nous les meilleures lampes de poche que tu pourras trouver, Annie, s'il te plaît, dit

Mick. Réfléchissons... Comment pourrons-nous ramener Claude avec nous, si nous parvenons à la délivrer? Sur mon porte-bagages arrière? Ce n'est pas 'indiqué en temps normal, mais pour un cas semblable... A la guerre comme à la guerre! Nous ne pouvons pas prendre une troisième bicyclette avec nous.

— Monsieur François, appelez donc les gendarmes, répéta plus haut la cuisinière.

— Maria, si nous ne sommes pas rentrés demain matin, vous pourrez alerter toutes les gendarmeries de France si vous le voulez! dit François.

— Que vous êtes têtu! soupira Maria. Tenez, j'ai oublié de vous dire que votre tante a téléphoné quand vous étiez absent. Votre oncle va mieux et ils vont rentrer tous deux le plus rapidement possible.

— J'espère que ce ne sera pas ce soir », grommela François, qui craignait de ne pouvoir mener son plan à bien. « Vous ont-ils appris quelque chose au sujet de M. Martin, le père de Berthe?

— Oui. Il paraît qu'il a fermement refusé de livrer ses secrets quand il a eu la certitude qu'une autre avait été enlevée à la place de sa

fille, dit Maria. Personne ne sait si les bandits se sont aperçus de leur erreur. Monsieur et madame suivent les instructions de la police. Il n'y a que vous qui n'en faites qu'à votre tête! »

François eut un geste d'impatience. Maria poursuivit : « Madame est terriblement inquiète au sujet de Claude. Elle ne vit plus!

— Cela se comprend, dit Mick. Nous avons été si occupés aujourd'hui que le temps nous a manqué pour nous faire du souci: Lorsqu'on peut agir et qu'on est .soutenu par l'espoir, les événements paraissent moins tragiques.

— Prenez garde de ne pas vous fourrer tous les deux dans le pétrin, en voulant assumer une tâche au-dessus de vos forces, grommela Maria.

— Rassurez-vous, nous serons très prudents, promit François, en jetant un coup d'œil entendu à Mick. Dites-moi, Maria, n'est-il pas l'heure de dîner? J'ai terriblement faim!

— Dame, nous n'avons pas goûté, remarqua Mick. Il faut qu'il se passe des choses extraordinaires pour que nous négligions- à ce point notre estomac!

— Voulez-vous une belle omelette au lard et

des petits pois? demanda Maria. Ce sera nourrissant. Vous avez besoin de prendre des forces. »

Les enfants approuvèrent le menu proposé.

« Nous nous mettrons en route dès qu'il fera sombre, dit François. Jo, il vaut mieux que tu rentres chez toi aussitôt après le dîner. On. doit s'inquiéter à ton sujet.

— D'accord », dit Jo, contente d'être invitée à dîner; pourtant, au fond d'elle-même, elle rageait de ne pas faire partie de l'expédition nocturne que les garçons préparaient pour délivrer Claude.

Après le dîner, Jo s'en alla donc, chargée par tous de dire des choses aimables à Berthe.

« Elle n'en fera rien, bien entendu, persifla Mick. François, que dirais-tu d'une partie de cartes avant de nous mettre en route? Cela nous distrairait de notre idée fixe. Mieux vaut être calme pour se lancer dans une telle entreprise.

— Tu as raison », dit François. Annie se mit à jouer avec ses frères.

« Vous serez prudents, n'est-ce pas? J'aimerais mieux vous accompagner, dit-elle. C'est bien plus triste de rester en arrière et d'attendre des nouvelles



que de participer à une entreprise dangereuse... Maria monta se coucher vers dix heures. Les enfants continuèrent la partie. A onze heures moins le quart, les garçons décidèrent de se mettre en route. Il faisait nuit noire. Seul, .un croissant de lune brillait au firmament.

« Viens, Dagobert, dit Mick. Nous allons chercher 'Claude !

— Ouah! » répondit le chien, en sautant de joie.

Chouquette fut très désappointée qu'on lui interdît de suivre Dagobert Les garçons allèrent chercher leurs bicyclettes.

« A bientôt, Annie, dit *'Midi* en s'éloignant Tâche de dormir.

— Je ne le pourrai pas, soupira Annie, toute triste.

— Mais si, dors et peut-être qu'en t'éveillant demain matin tu auras la bonne surprise de voir Claude dans son lit! »

Ils s'enfoncèrent dans la nuit, suivis de Dagobert. Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent sur la place où se tenait la fête de Laëron. Alors, ils prirent la route- que la belle voiture gris argent avait parcourue dans l'après-midi. Ils ne se trompèrent pas, car ils se souvenaient des indications de leur carte, consciencieusement étudiée.

Ils roulèrent sans parler, impressionnés malgré eux par les ténèbres, seulement trouées par l'éclairage de leurs bicyclettes. Le bruit qu'ils faisaient en roulant semblait étonnamment amplifié, dans le calme de la nuit. Aux approches de Plounérac, Dagobert haletait. Les garçons s'arrêtèrent, pour lui permettre de se reposer un peu.

Quand ils traversèrent Plounérac, le village semblait tout entier endormi. Pourtant, un gendarme surgit de l'ombre; les garçons eurent un

moment d'inquiétude, mais il les laissa poursuivre leur chemin sans les arrêter.

« Maintenant, en route pour Guelrouzé! dit François en poussant un soupir de soulagement. Nous tournerons à gauche et chercherons une maison sur la colline. Pourvu qu'il n'y en ail qu'une ! »

Ils passèrent sans encombre le petit village de Guetrouzé, et prirent ensuite un chemin sur leur gauche. Ce chemin montait en pente assez raide. Les garçons durent bientôt descendre de bicyclette pour continuer à pied. Ils virent avec satisfaction qu'effectivement ils escaladaient une colline.

« Regarde la maison, là-bas », chuchota François à l'oreille de son frère.

En effet, une masse sombre se profilait à travers les arbres.

« Cette maison paraît isolée, dit Mick. Tant mieux. Ainsi, nous ne pouvons pas nous tromper. Elle n'est pas d'aspect engageant!

Ils arrivèrent devant une énorme grille en fer forgé. Mick tourna la poignée. Elle résista. Un haut mur entourait la propriété. Les garçons l'examinèrent, le suivirent un certain temps et conclurent qu'ils ne pourraient pas l'escalader

ï

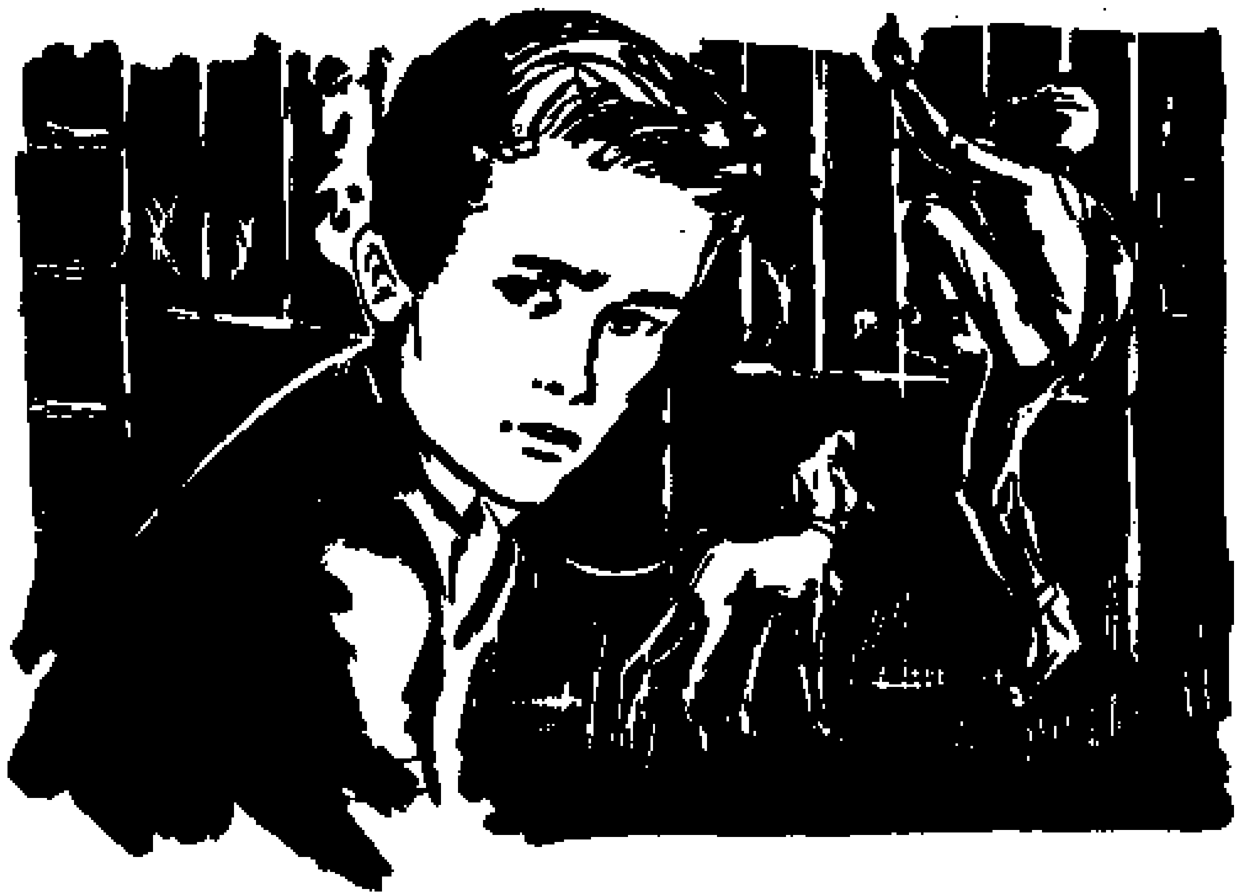
« Malheur! se lamenta François.

— Attends... La grille... Peut-être? » murmura Mick. Puis il se retourna nerveusement, car il venait d'entendre une branche craquer. « As-tu entendu? J'espère que personne ne nous suit!

— Mais non! Ce n'est pas le moment d'avoir la tremblote. Que disais-tu au sujet de la grille? »

Mick se ressaisit. « Eh bien, dit-il, je ne vois pas pourquoi nous ne l'escaladerions pas. De jour, nous risquerions d'être surpris, mais maintenant nous pouvons essayer en toute tranquillité. Elle n'a pas l'air terrible. C'est une grille de fer forgé comme il y en a tant...

-- Tu as raison, dit François. Allons-y »



CHAPITRE XX

Une nuit mouvementée

Les deux frères revinrent donc vers la grille. Mick semblait inquiet. Il se retournait constamment.

« Je me demande si quelqu'un n'est pas en train de nous épier, dit-il. J'ai l'impression qu'un regard est posé sur moi et me suit

— Oh! assez! dit François, impatiente. Fais

la courte échelle et j'aurai franchi là grille en un clin d'œil! »

Avec l'aide de Mick, François grimpa à la grille sans trop de peine. Quand il fut de l'autre côté, il s'aperçut qu'elle était verrouillée, et non fermée à clef. Il fit glisser le gros verrou et entrouvrit un battant pour que Mick et Dagobert puissent passer.

« C'est une chance qu'il n'y ait là qu'un verrou, dit Mick. Autrement Dagobert n'aurait jamais pu franchir cette grille. Nous avons absolument besoin de lui ! »

Ils avancèrent dans l'allée qui conduisait à la maison, en prenant soin de rester du côté de l'ombre, car le croissant de lune, qui jouait à cache-cache derrière les nuages, jetait alors une pâle lueur.

Ils virent se préciser devant eux les contours d'une maison ancienne, avec de hautes cheminées. L'ensemble paraissait lourd et laid, avec d'étroites fenêtres pareilles à des yeux qui observaient. Mick se retourna une fois de plus et François le remarqua.

« Toi, tu as encore la frousse, dit-il, énervé. Si quelqu'un nous suivait, même de loin, Dagobert l'entendrait et le pourchasserait.

— Je le sais bien. Pourtant, je crois sentir une présence...

— Assez de bêtises! Comment pénétrerons-nous à l'intérieur? Les portes sont certainement bien fermées. Voyons les fenêtres. »

Ils firent deux fois le tour de la maison, sur la pointe des pieds, lentement, en examinant tout. Bien entendu, les portes étaient fermées à clef. Les fenêtres aux volets de fer soigneusement clos n'offraient pas davantage de possibilités.

« Si cette maison appartient à Gringo, il peut y cacher un tas de choses, car c'est une véritable forteresse! Les voleurs ne peuvent y pénétrer!

— Nous non plus, malheureusement, soupira Mick.

— S'il y avait au moins un balcon, ou de la vigne vierge, pour nous permettre de grimper... Mais rien! Nous allons être obligés de renoncer, murmura François avec amertume.

— Faisons encore un tour, proposa Mick. Peut-être que quelque chose nous a échappé. »

Une fois de plus, ils contournèrent sans bruit la grande bâtisse, s'arrêtant à chaque instant. Or, au moment où ils se trouvaient derrière la maison, la lune sortit de son nuage et éclaira

un trou en forme de demi-cercle, dans le mur, au ras du sol.

Surpris, ils s'en approchèrent; la lune disparut. Ils éclairèrent la cavité avec leur lampe de poche, pendant quelques secondes.

« C'est uni soupirail pour déverser le charbon dans la cave, constata Mick. Comment ne l'avons-nous pas remarqué plus tôt? Regarde, il y a une petite porte, qui s'ouvre à l'intérieur, *et qu'on a oublié de refermer.*

— En effet. J'espère qu'il n'y a pas de piège là-dedans », dit François, inquiet à son tour.

Les deux garçons s'accroupirent et Mick dirigea la lumière de sa lampe de poche de façon à pouvoir inspecter la cavité.

« Regarde, il y a un gros tas de coke dans cette cave, dit-il. Nous pourrions sauter dessus. C'est un moyen comme un autre de nous introduire dans la maison.

— Alors, Dagobert, passe le premier, décida François Va reconnaître les lieux, mon bon chien! »

Celui-ci ne se fit pas prier. Il sauta. Les garçons entendirent le bruit du charbon qui glissait sous ses pattes.

« Puisqu'il ne grogne pas et semble nous

attendre tranquillement, c'est qu'il n'y a pas de danger, dit François, après, quelques instants de silence. A mon tour, maintenant! »

II sauta aussi. Le charbon sous ses pieds sembla faire grand bruit, dans le calme environnant. François alluma sa lampe de poche et regarda autour de lui. Le silence retomba sur la grande maison.

« Tu peux venir, Mick », dit-il à mi-voix.

Mick atterrit à côté de son frère, sur le tas de coke. Ils se trouvaient dans une grande cave, avec une porte au fond.

« Espérons qu'elle n'a pas été fermée au verrou de l'autre côté, dit Mick. Dagobert, reste auprès de nous et... chut! »

Dagobert agita ses oreilles pour montrer qu'il avait compris. François ouvrit la marche vers la porte, le plus silencieusement possible. Enfin, il tourna la poignée et la porte s'ouvrit vers l'extérieur! « Quelle chance », dit-il avec un soupir de soulagement.

Les garçons quittèrent leur tas de charbon pour se glisser ' dans une autre cave, où ils virent nombre de bouteilles bien alignées le long des murs, et des rayons où s'empilaient des boîtes de conserves de toutes sortes.

« II y a assez de victuailles ici pour soutenir un siège, dit Mick ébahi. Maintenant, il s'agit de trouver l'escalier.

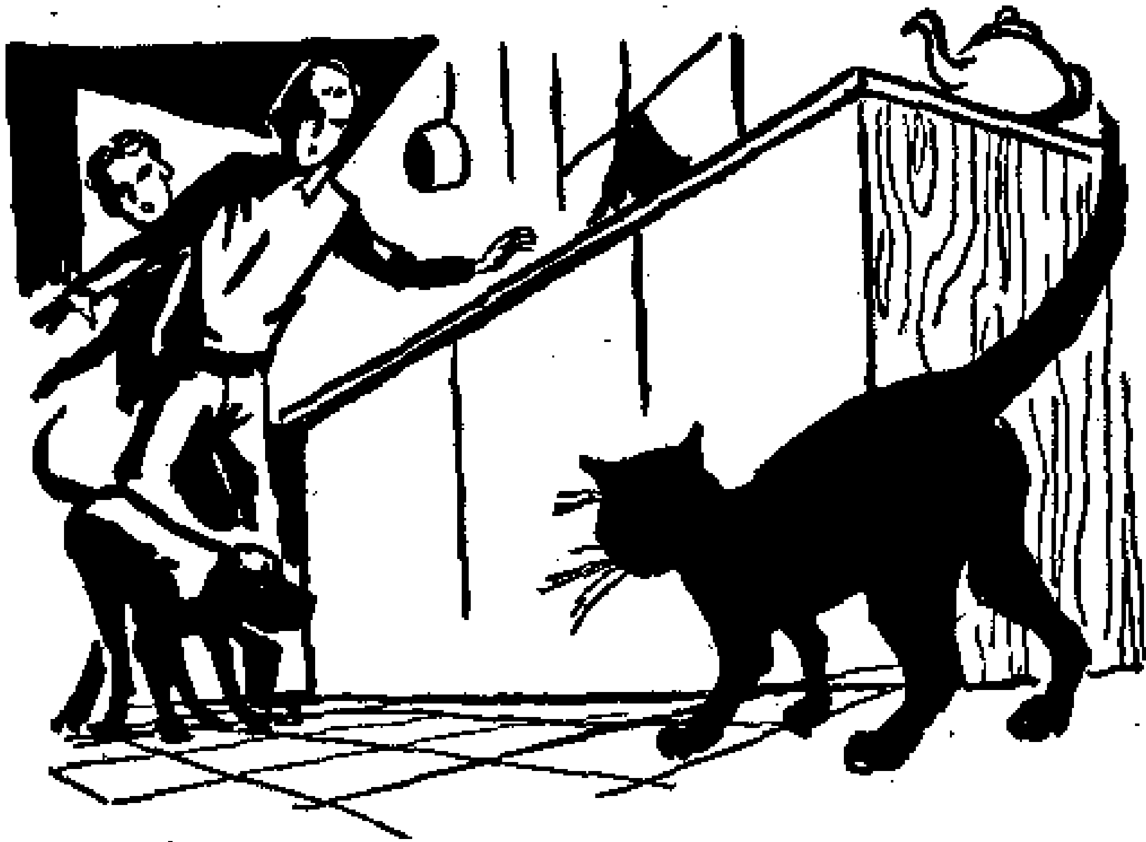
— Je le vois là-bas », dit François.

Il esquissa un geste, puis s'arrêta net et éteignit sa lumière.

« As-tu entendu, Mick? 'On aurait dit qu'on marchait sur le charbon, à côté. Serions-nous suivis? Dans ce cas, nous allons être prisonniers... »

Angoissés, ils retinrent leur souffle et écoutèrent. Au bout de deux minutes, n'entendant plus rien, ils prirent le parti de gravir l'escalier. En haut des marches se trouvait une porte, qu'ils ouvrirent sans difficulté. Ils entrèrent alors dans une grande cuisine, faiblement éclairée par un rayon de lune. Une ombre passa devant eux. Dagobert gronda sourdement. Le cœur de Mick bondit dans sa poitrine. Qu'était-ce donc qui glissait silencieusement sur le sol et disparaissait dans les ténèbres? Le jeune garçon s'accrocha brusquement à son frère aîné, qui sursauta.

« Laisse-moi, voyons, dit celui-ci, c'est ridicule d'être nerveux à ce point-là! N'as-tu pas vu qu'il s'agit d'un chat? Heureusement que Dagobert a été



assez intelligent pour comprendre qu'il ne fallait pas se lancer à sa poursuite. Nous aurions été dans de beaux draps!

— Ouf! souffla Mick.' Où croîs-tu que noua ayons des chances de trouver Claude? En haut de la maison, peut-être?

— Je n'en ai aucune idée, répondit François. Il nous faut chercher en prenant de grandes précautions, car elle n'est certainement pas seule ici... »

Ils visitèrent le rez-de-chaussée, ouvrirent toutes les pièces, immenses et encombrées de mobilier. Personne !

Alors, ils montèrent l'escalier le plus légèrement possible, pour ne pas faire craquer les marches. Au premier étage,, ils virent un large palier, avec une fenêtre garnie ' d'épais doubles rideaux de velours. Dagobert se mit à grogner. En un clin d'œil, les deux frères disparurent dans les plis des rideaux. Dagobert les imita.

Une minute plus tard, Mick écarta l'étoffe pour regarder ce qui se passait sur le palier.

« C'est encore le chat, murmura-t-il à l'oreille de son frère. Regarde, il est là, sur ce guéridon, à côté de cette potiche. Pourvu qu'il ne la fasse pas tomber!

— Mais non, les chats sont adroits, dit François, qui pourtant eût aimé voir le matou abandonner sa dangereuse position.

— Il nous suit, ma parole!

— Oui, il se demande sans doute ce que nous venons faire chez lui. »

Dagobert grogna un peu plus fort et esquissa un pas vers le chat.

« Malheureux, reste tranquille et tais-toi! » lui dit Mick en le retenant par son collier.

Le chat poussa un long miaulement plaintif, qui résonna lugubrement. Pour comble, il se frotta contre le vase, qui oscilla. Mick et Fran-

Cois n'osaient plus ni respirer ni regarder. Alors le chat, d'un bond léger, sauta du guéridon sur le parquet... Les deux frères sortirent de leur cachette et commencèrent à explorer. Quatre pièces donnaient sur le palier. Le cœur battant, ils ouvrirent une porte. La chambre était vide. A côté, ils ne virent personne non plus. Puis ils arrivèrent devant une porte fermée à clef. En prêtant attention, ils entendirent quelqu'un ronfler.

« Ce n'est pas Claude, dit Mick. D'ailleurs, la porte est fermée de l'intérieur. »

Devant la quatrième chambre, le souffle puissant d'un homme endormi leur parvint aux oreilles.

« Elle est peut-être plus haut, dit François. Montons »

A l'étage supérieur, ils trouvèrent également un palier sur lequel donnaient quatre chambres.

Deux portes étaient restées entrebâillées. Les enfants s'y glissèrent et purent constater que dans chacune des chambres un homme dormait profondément. Ils se retirèrent sur la pointe des pieds.

« Pourquoi ceux-là n'ont-ils pas fermé leur porte? se demandaient les jeunes garçons. On

ouvre sa fenêtre, soit, mais on ferme toujours la porte de sa chambre, ("est *bizarre-*.. Peut-être est-ce pour surveiller Claude, enfermée dans une de ces pièces que nous n'avons pas encore visitées? Allons-nous enfin la trouver ?' »

Mais ils eurent la déception de constater que les Jeux dernières chambres étaient vides, sans un meuble...

« Nous avons tout inspecté, chuchota Mick, en promenant la lumière de sa lampe de poche sur le palier. Où donc est Claude?

Tiens, il y a une petite porte dans le fond, remarqua François.

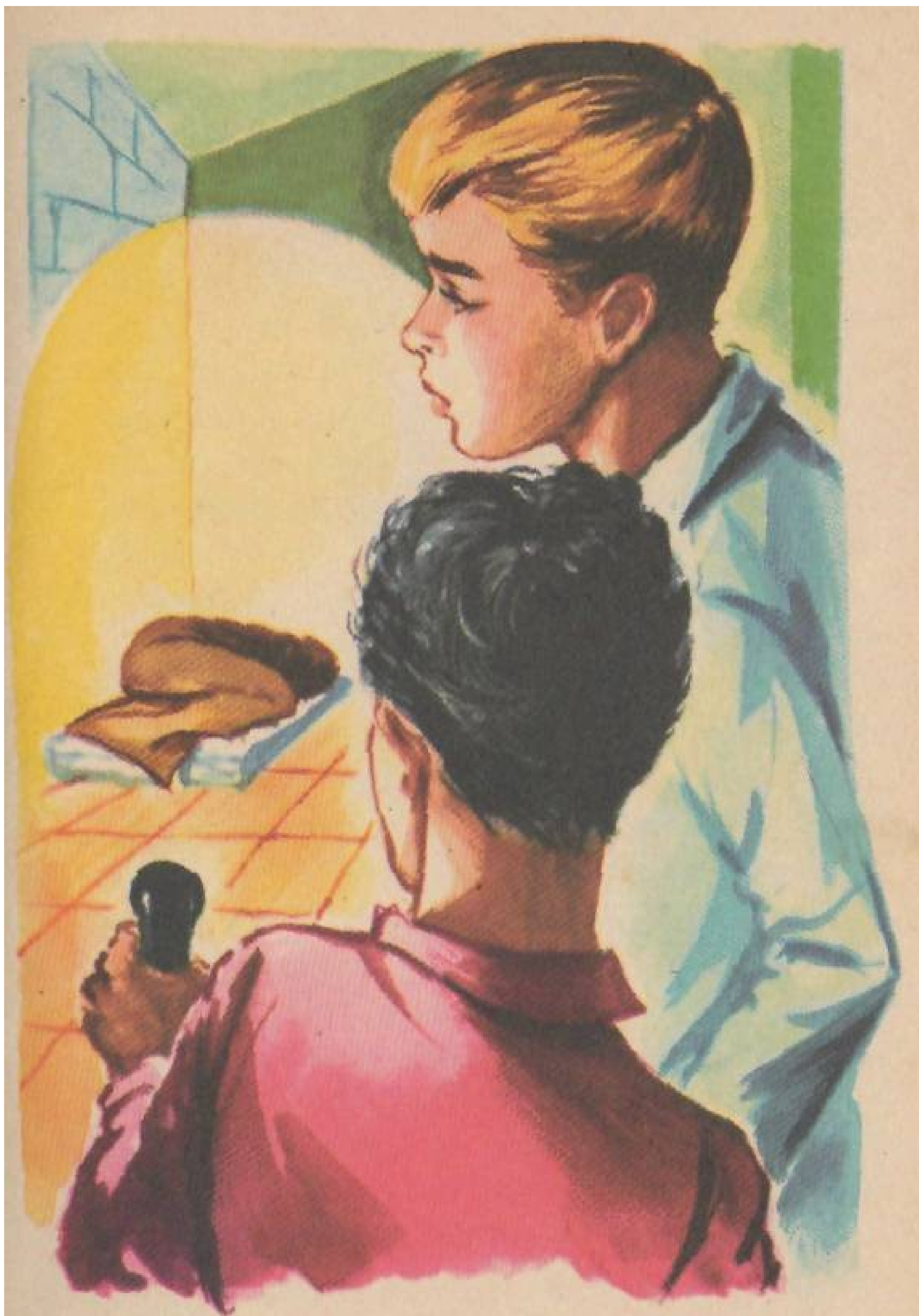
- Où peut-elle bien conduire? Elle est munie d'un gros verrou », dit Mick.

François avança la main pour pousser doucement le verrou, mais il commença de grincer.

« Si nous continuons, nous allons réveiller les dormeurs, dit-il.

- Attends, je me charge de les enfermer », décida Mick.

Il s'approcha de la première porte entrouverte, prit la clef qui se trouvait à l'intérieur, referma la porte sans bruit et fit tourner la clef dans la serrure, lentement. Il répéta l'opération ^ côté. Personne ne bougea à l'intérieur des deux



Ils virent là, dans ce réduit, un étroit matelas posé sur le sol.

chambres, malgré un léger grincement que Mick ne put éviter.

Alors François poussa le verrou, en prenant d'infinies précautions. La petite porte s'ouvrit devant eux, vers l'extérieur, avec un faible craquement. Un murmure d'eau monta des ténèbres. « II y a là une citerne », dit François, tout en éclairant les lieux.

Mick s'approcha et tous deux, à ce moment, durent faire un violent effort pour ne pas crier de surprise.

Us virent là, dans ce réduit, un étroit matelas posé sur le sol. Quelqu'un y était couché, enroulé dans des couvertures; la tête même se trouvait recouverte.

François posa sa main sur le bras de Mick. Il redoutait que ce ne fût pas Claude, qu'il .s'agît là d'un autre prisonnier ou d'un complice qui donnerait l'alerte...

Mais Dagobert, lui, n'eut aucune hésitation. Il se jeta sur la forme endormie en poussant de petits gémissements... Rassuré, François s'avança vers Claude. Mick resta sur le palier et referma vivement la porte, effrayé du bruit qui, peut-être, allait réveiller les bandits-Mais Dagobert n'aboya pas, et Claude ne cria

pas. La forme allongée s'assit avec un grognement. La couverture tomba de sa tête, et François vit les boucles brunes de sa cousine et son visage étonné.

« Chut ! » dit François, un doigt sur la bouche.

Dagobert léchait les mains de sa maîtresse, fou de joie mais silencieux, comme si son instinct l'eût averti du danger.

« Oh! Dagobert 1 balbutiait Claude. Tu m'as tellement manqué! »

Mick, au-dehors, surveillait les chambres. Les hommes continuaient à dormir paisiblement

« J'espère qu'on ne t'a pas fait de mal, dit François à sa cousine. Pourquoi t'a-t-on fourrée là?

— Je leur ai donné du fil à retordre, répondit Claude. Je me suis débattue comme un beau diable, je les ai mordus, griffés, si bien qu'ils m'ont enfermée ici.

— Pauvre Claude! soupira François. Tu nous raconteras tes malheurs plus tard. Peux-tu venir?

— Tu penses! » dît Claude en sautant sur ses pieds.

François sourit en voyant de quelle étrange façon sa cousine était vêtue.



« C'est la mère de Gringo qui m'a attifée de la sorte, dit-elle. Quand on m'a enfermée dans sa caravane, elle est allée me chercher ces vêtements. J'en ai des histoires à vous raconter!

— Chut! dit François. J'ouvre la porte. »

De l'autre côté, tout était tranquille. Les deux frères et Claude se dirigèrent vers l'escalier en glissant comme des ombres. Malgré toutes leurs précautions, quelques marches craquèrent fâcheusement. Enfin, ils arrivèrent sur le grand palier orné de doubles rideaux de velours.

Juste au moment où Mick s'apprêtait à poser le pied sur la première marche de l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée, il écrasa quelque

chose de doux qui miaula affreusement et lui griffa le mollet...

Mick tomba tout de son long dans l'escalier, en faisant grand bruit... Dagobert ne put se dominer plus longtemps et se mit à courir après le chat, en aboyant à pleine voix.

Deux hommes apparurent, en pyjama, sur le seuil de leur chambre. L'un tourna le commutateur et aussitôt tous deux se lancèrent à la poursuite des trois enfants. Mick se releva vite, mais s'aperçut qu'il ne pouvait marcher, car il s'était tordu la cheville.

« Sauve-toi, Claude, je m'occupe de Mick » cria François.

Mais Claude s'arrêta aussi; en un clin d'œil les deux hommes fondirent sur eux et s'emparèrent des - garçons, qu'ils enfermèrent dans l'une des chambres du premier.

« Dagobert! appela Claude. Dagobert, au secours! »

Mais Dagobert poursuivait le chat au second étage. En entendant la Voix de sa maîtresse, il se hâta de redescendre; quand il arriva, Claude était déjà sous clef avec ses cousins.

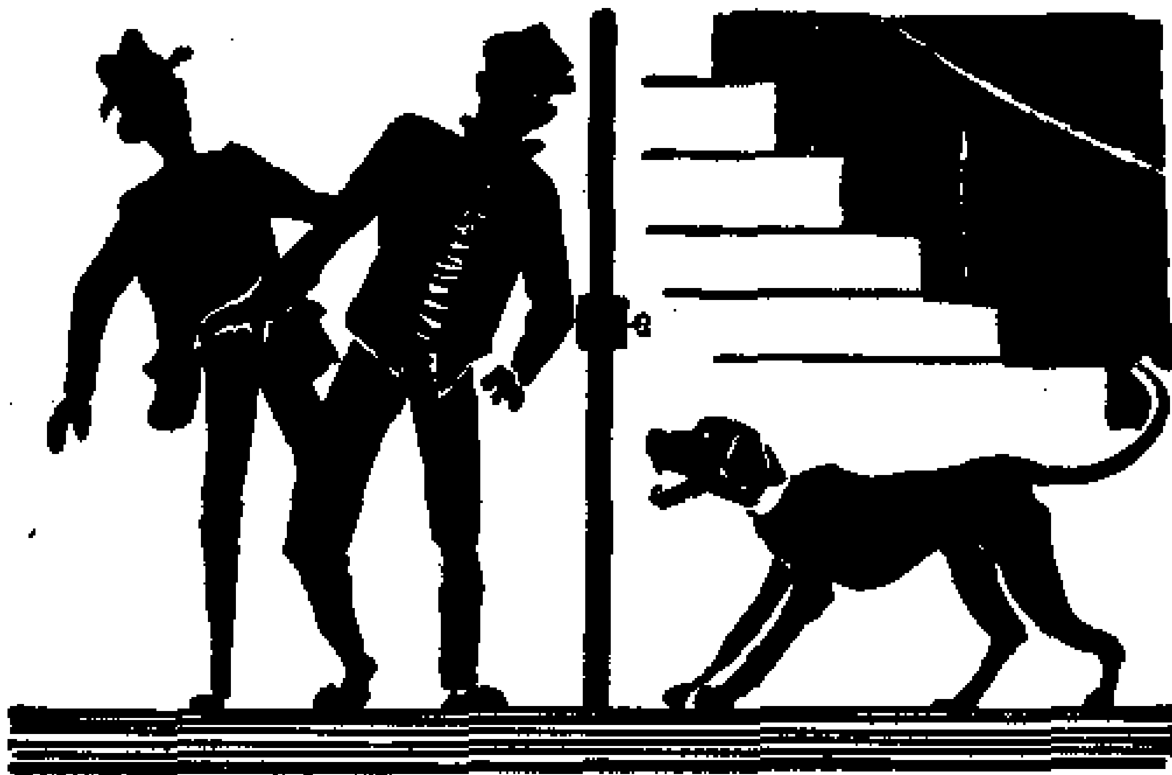
« Attention au chien, cria l'un des hommes-II paraît dangereux ! »

Dagobert fonçait sur les bandits en montrant

ses crocs impressionnants. Il grondait, ses yeux semblaient lancer des éclairs. On eût dit un fauve prêt à déchirer sa proie.

Les deux hommes ne demandèrent pas leur reste. Ils se réfugièrent dans la chambre la plus proche et firent claquer la porte au nez de Dagobert. Le chien se jeta rageusement contre le panneau en aboyant éperdument. Ah! S'il avait pu attraper l'un de ces individus!





CHAPITRE XXI

Un événement inattendu

Ce fut un beau vacarme dans la vieille maison : les dormeurs du second étage, réveillés en sursaut, bondirent hors de leur lit. Furieux de se voir enfermés, ils se mirent à frapper la porte à grands coups de poing, en proférant d'affreux jurons. Les trois enfants, prisonniers à l'étage au-dessous, manifestaient presque

aussi bruyamment, et Dagobert, fou de rage, dominait ce tumulte par des aboiements assourdissants-Seuls, les bandits réfugiés dans la chambre voisine de celle des enfants restaient cois, mal remis de la peur que le chien venait de leur causer. Ils auraient bien voulu s'enfermer, mais la clef était restée à l'extérieur et ils n'osaient ouvrir la porte pour la prendre.

Mick s'assit sur un lit. Sa cheville le faisait beaucoup souffrir,

« Tout est arrivé par la faute de cette sale bête de chat, dit-il. Sans lui nous serions sortis. Les bandits dormaient tous comme des loirs. Il a fallu qu'il se mette dans mes jambes et que je pose le pied dessus! Quelle dégringolade dans l'escalier! Je me suis bel _ et bien tordu la cheville.

— Tu as dû t'écorcher, en plus, car tu saignes. Prends donc ce mouchoir pour t'essuyer.

— C'est le chat qui m'a griffé sauvagement, pour se venger d'être écrasé.

— Reconnais qu'il a dû passer un mauvais moment, lui aussi, dit François.

— Tu voudrais que je le plaigne, par-dessus le marché! dit Mick, indigné.

— Nous avons d'autres soucis. Quel malheur que cet accident se soit produit! Nous étions si près de nous échapper, grogna François.

— Que va-t-il arriver maintenant? soupira Claude. Dagobert ne peut nous rejoindre, nous sommes enfermés à clef, nos voisins n'osent pas sortir à cause du chien, et ceux qui sont là-haut sont prisonniers comme nous... Il semble que nous soyons destinés à rester tous ici jusqu'au Jugement dernier! »

Dagobert, enroué à force d'aboyer, se calma un moment et vint gémir à la porte des enfants. Puis il retourna aboyer furieusement devant celle des bandits, en se jetant contre elle comme s'il voulait la briser.

« Ils doivent avoir la frousse, dit Mick. Je suis sûr qu'ils n'oseront même pas tenter de s'échapper par une fenêtre, de crainte de retrouver Dagobert dehors...

— Tant pis pour eux, dit Claude. C'est égal, je suis bien contente de vous voir. J'ai été vraiment idiote de porter Chouquette dans le jardin cette nuit-là!

— Oui, dit François. Tu n'as pas réfléchi. Les hommes guettaient une occasion de s'emparer de Berthe et quand ils t'ont vue avec son caniche

dans les bras, ils ont pensé que c'était toi qu'ils devaient enlever!

— Certainement. Ils m'ont jeté une couverture sur la tête pour étouffer mes cris. Je me suis débattue tant que j'ai pu et dans le combat j'ai perdu ma ceinture de robe de chambre. L'avez-vous trouvée?

— Oui, dit Mick. Heureusement que nous avons découvert quelques objets qui nous.ont mis sur la voie : ton peigne, ton mouchoir, un bonbon et, surtout, le papier sur lequel tu avais écrit : « Gringo ».

— Ils m'ont portée jusque dans le bois. Je suffoquais sous ma couverture. Ils m'ont déposée sur le siège arrière de l'auto. Alors, ils ont entrepris de faire demi-tour sur place. Pendant qu'ils se livraient, à de difficiles manœuvres pour y parvenir, j'ai lancé par la portière le contenu des poches de ma robe de chambre, en espérant que ma bonne étoile vous conduirait jusque-là...

— En tout cas, sans le mot que tu as trouvé le moyen d'écrire, nous ne serions pas ici ce soir.

— J'ai entendu l'un des bandits appeler l'autre par ce nom bizarre, à plusieurs reprises.

Alors, je me suis débrouillée pour le griffonner en hâte. Je pensais que peut-être il donnerait une précieuse indication.

— Un heureux hasard nous a servis, dit Mick, C'est une chance que tu aies eu un crayon et un bout de papier dans ta poche!

— Ce n'est pas dans ma poche que j'ai trouvé cela, mais dans celle d'un des bandits, qui avait laissé sa veste à l'arrière de la voiture, près de moi, dit Claude en riant.

— Bravo! dit François.

— Ensuite, ils m'ont transportée jusqu'à une fête foraine. Je ne m'en suis rendu compte que le lendemain, quand j'ai entendu la musique des manèges. Dans la caravane où mes ravisseurs m'avaient enfermée, se trouvait une vieille femme des plus désagréables. Je vous jure qu'elle n'a aucunement apprécié ma compagnie. Il est vrai que j'ai fait un de ces tapages! Je me suis mise à hurler et à casser tout ce qui me tombait sous la main... Finalement, j'ai dû m'endormir sur une chaise, car il n'y avait pas de lit pour moi. »

Les garçons riaient malgré eux. « Gringo a déplacé la caravane pour que les forains ne t'entendent pas crier. Ensuite, il a

peut-être estimé plus sage, de te cacher ici, dit François.

— Oui. Pour faire le voyage, on m'a probablement donné un narcotique sans que je m'en doute, car je me suis réveillée dans une chambre de cette maison, après avoir dormi longtemps. Alors, je vous assure que Gringo et ses complices en ont vu de toutes les couleurs, tant et si bien qu'ils ont fini par m'enfermer dans ce réduit, là-haut, au-dessus de la citerne.

— Leur as-tu dit que tu n'étais pas Berthe? demanda Mick.

— Non, répondit Claude, gravement. Pour deux raisons : la première, parce que je savais que le père de Berthe serait averti par vous ou par la police que j'avais été enlevée à la place de sa fille, et qu'en conséquence il ne livrerait pas ses secrets. La seconde, parce que j'ai pensé qu'aussi longtemps que les ravisseurs me prendraient pour Berthe elle ne courrait aucun risque. Quand on est dans le bain...

— Tu es brave, Claude, dit François dans un élan.

— Très brave, renchérit Mick. Je suis fier d'avoir une cousine telle que toi!

— Ne vous payez pas ma tête », grogna

Claude. Au 'fond, elle jubilait. « Je n'ai plus grand-chose à vous raconter, ajouta-t-elle, si ce n'est que cet endroit où l'on m'a enfermée était plein de courants d'air et que d'étranges bruits montaient de la citerne. Parfois, ïa peur me donnait envie d'appeler mes geôliers et de leur demander grâce. Ils devaient compter là-dessus, d'ailleurs, mais j'ai tenu bon. Je me suis bouché les oreilles en rêvant obstinément que vous alliez venir me délivrer. J'ai rabattu la couverture sur ma tête pour ne plus sentir les courants d'air.

— Hélas! Nous avons essayé de te délivrer, mais nous avons échoué, dit François. Le résultat de notre tentative, c'est que nous sommes tous prisonniers comme toi !

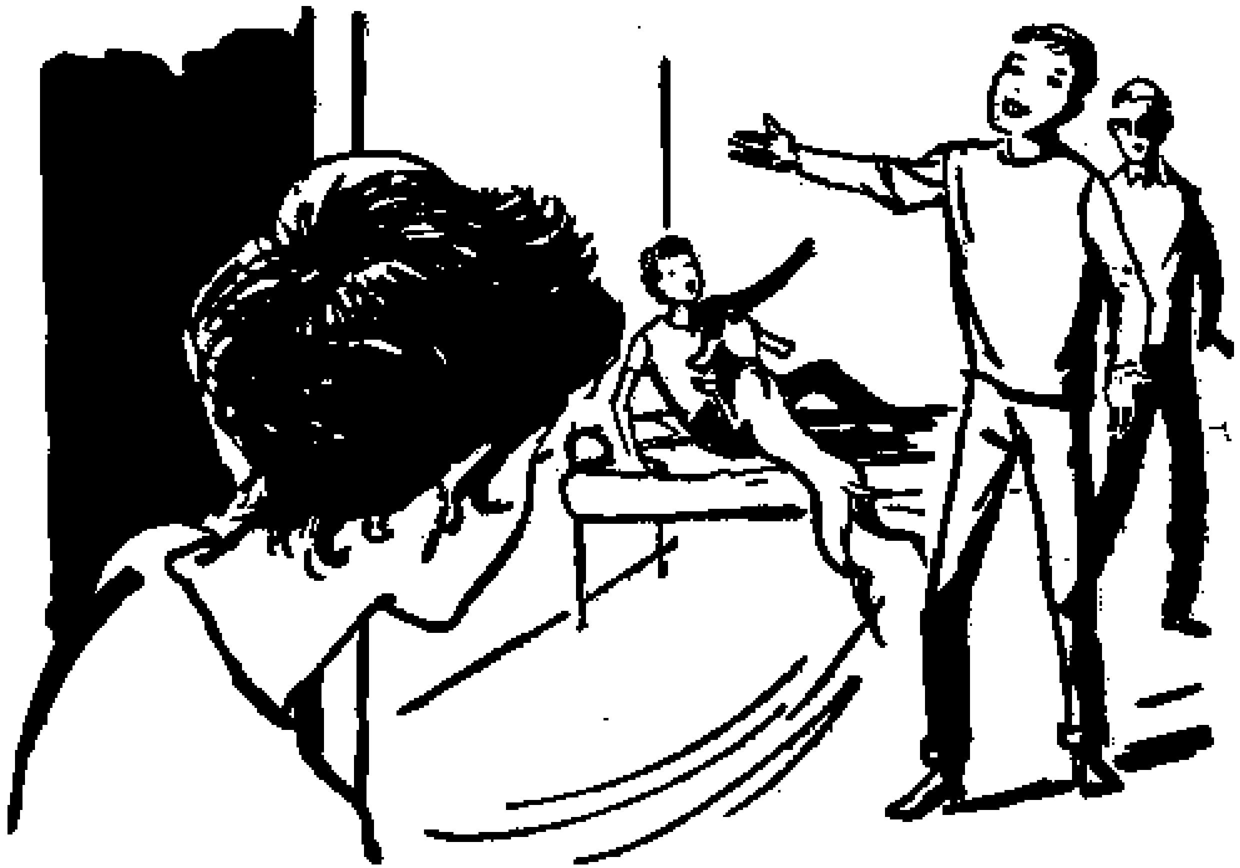
— Qu'y faire? Racontez-moi donc comment vous m'avez retrouvée », demanda Claude.

Les garçons lui firent un récit détaillé de leur enquête.

Claude écoutait, très intéressée.

« Ainsi, vous avez expédié Berthe chez Jo, dit-elle. Je parie que Jo n'apprécie pas du tout la présence de Berthe.

— Tu as deviné juste, dit François. Pourtant, elle nous a bien aidés. C'est dommage qu'elle ne soit pas là, elle pourrait faire un de ces tours d'escalade dont elle a le secret.



— Tiens, Dagobert s'est calmé, tout à coup, dit Claude en tendant l'oreille. Que se passe-t-il? »

Ils écoutèrent tous. On n'entendait plus ni aboiements ni plaintes. Rien. Le cœur de Claude se serra : les bandits n'auraient-ils pas fait du mal à son chien?

Mais soudain Dagobert se remit à aboyer, joyeusement cette fois. Une voix- familière résonna de l'autre côté de la porte :

« Mick! François! Où êtes-vous?

— Par exemple! C'est Jo ! » dit Mick, qui

n'osait en croire ses oreilles. « Nous sommes ici, Jo! Ouvre-nous la porte. »

Jo fit tourner la clef dans la serrure; son sourire et ses boucles brunes parurent dans rentre-bâillement de la porte. Dagobert la bouscula pour se lancer sur sa chère Claude, qui en tomba assise sur le lit. Jo entra dans la chambre pendant que Mick se glissait au-dehors; il revint bientôt, l'air satisfait.

« Sauvons-nous pendant que la voie est libre, dit-il.

— Attention, les bandits vont sortir si Dagobert ne garde plus leur porte! » s'écria François.

En un éclair, il venait de réaliser que ces hommes pouvaient les enfermer tous là, y compris Dagobert...

« Ne t'en fais pas, frérot, j'y ai pensé avant toi, dit Mick d'un air narquois. Quand Jo est entrée, moi, je suis passé sur le palier pour faire tourner gentiment dans la serrure la clef restée sur leur porte. Ainsi, les gendarmes n'ont plus qu'à venir cueillir tout ce joli monde!

— S'ils fouillent la maison, ils feront certainement des découvertes qui les intéresseront au plus haut point, ajouta François. En route!

— Au revoir, portez-vous bien! cria joyeusement Mick en passant devant la chambre des hommes enfermés par ses soins. Nous laissons notre chien ici, pour vous garder. Arrangez-vous pour ne pas le rencontrer! »

Les enfants — accompagnés, bien entendu, de Dagobert — descendirent l'escalier et traversèrent la vaste entrée. Mick fermait la marche en boitant, car sa cheville le faisait encore souffrir.

« Offrons-nous le luxe de sortir par la grande porte », décida François. Il la déverrouilla. « Laissons-la ouverte pour les gendarmes.

— C'est une aimable attention, dit Mick.

— Tu as eu raison de faire croire aux bandits que nous laissions le chien dans la maison, dit Claude. Ils n'oseront sortir ni par la porte ni par la fenêtre, de crainte de le retrouver sur leur chemin!

— Toutes les lumières sont restées allumées, dit Claude. Qu'importé, nous ne paierons pas la note. Viens, Dagobert. Comme la nuit est sombre! »

Ils descendirent le perron et s'engagèrent dans l'allée. Le chien bondissait avec allégresse autour d'eux.

« Jo, comment es-tu venue jusqu'ici? demanda François. Je ne voulais pas que tu nous accompagnes.

— Je savais bien que je pourrais vous être utile. J'ai pris la bicyclette d'Annie et je vous ai suivis. Puis j'ai passé par la grille que vous aviez laissée ouverte. Ce n'est pas sorcier!

— Par exemple! Je comprends maintenant pourquoi j'ai eu un certain temps l'impression d'être surveillé! Je ne me trompais pas. Dagobert n'a pas manifesté parce qu'il te connaît!

— Bien sûr. J'ai fait avec vous le tour de la maison et je me suis demandé si vous alliez voir enfin l'ouverture pour le charbon. La porte était poussée, non fermée. Alors, je l'ai ouverte toute grande... et cette fois, vous l'avez remarquée! »

Jo s'amusait énormément de l'expression étonnée des garçons.

« Je ne peux pas supporter de vous voir courir des risques sans moi, ajouta-t-elle. J'ai attendu un bon moment dans la cave à charbon, espérant vous voir revenir avec Claude; quand j'ai compris que vous aviez des ennuis, je me suis aventurée dans la maison, à votre recherche. Dagobert m'a entendue. Il est venu au-devant de moi et semblait ravi ! »

Tous quatre arrivaient à l'endroit où ils avaient posé les bicyclettes.

« II n'y en a que trois, dit Claude. Comment ferons-nous?

— Jo, assieds-toi sur mon porte-bagages. Tu te tiendras à moi, dit François. Ce ne sera pas très confortable, mais quand tu seras fatiguée, Claude ne refusera pas de prendre ta place. Vous êtes plus légères que nous. D'ailleurs, le parcours n'est pas très long. Laissons la grille ouverte. J'espère que les gendarmes seront contents de nous! »

Ils descendirent la colline. Dagobert courait à leurs côtés, débordant de joie d'avoir retrouvé Claude...





CHAPITRE XXII

Ces enfants sont extraordinaires!

LES quatre enfants arrivèrent à la Villa des Mouettes vers trois heures et demie du matin.

Annie s'était installée dans la chambre de Maria pour ne pas rester seule. Fort tourmentée, elle venait à peine de trouver le sommeil. Quant à Maria, fatiguée de sa journée, elle avait dormi lourdement pendant les premières heures de la

nuit, mais, réveillée par un cauchemar où elle voyait les enfants aux prises avec des bandits noirs et masqués, elle veillait depuis. N'y tenant plus, elle se levait pour appeler la gendarmerie quand elle entendit la joyeuse bande arriver.

Annie, aussitôt réveillée, se précipita en bas et toutes deux accueillirent chaleureusement les intrépides. Ils voulurent raconter leur aventure et se mirent à parler tous à la fois. Enfin, Mick réussit à prendre la parole pour faire un récit correct, souvent interrompu d'ailleurs par Claude, Jo et François. Chouquette courait de l'un à l'autre, suivait Dagobert dans ses évolutions. Quelquefois, elle s'arrêtait, toute triste, en se souvenant que Berthe n'était pas là.

François alla ouvrir les volets du salon.

« Le jour se lève déjà,, remarqua-t-il.

— Alors, ce n'est pas la peine de nous coucher, dit Jo, l'infatigable.

— Je vais vous faire une proposition, dit Maria. Nous allons préparer ensemble un superbe petit déjeuner, pour fêter le retour de Mlle Claude. Quand nous l'aurons pris, nous irons nous reposer jusqu'à midi. Nous sommes tous horriblement fatigués. Annie et moi nous n'avons guère dormi!

— Bravo, Maria! Quelle bonne idée que ce petit déjeuner exceptionnel! Je voudrais du bon café bien chaud, des œufs, du jambon, du pain et des confitures! » s'écria Mick.

Vingt minutes plus tard, Us dévoraient encore. On eût dit qu'ils n'avaient pas mangé depuis une semaine.

« Maintenant, j'ai sommeil. Mes yeux se ferment tout seuls, dit enfin Mick, rassasié.

— Moi aussi, dit Claude, en bâillant sans discrétion.

— Eh bien, mes enfants, allez vous coucher! proposa Maria.

— C'est curieux, il me semble qu'il y a une chose que je devrais faire, une chose urgente... », murmura François, qui titubait de fatigue en montant l'escalier. « Et... je ne peux pas... m'en souvenir... »

II se laissa tomber sur son lit tout habillé. Deux minutes plus tard, chacun des enfants donnait profondément. Maria s'attarda pour donner à manger et à boire à Dagobert, qui retrouvait son bel appétit en même temps que sa maîtresse.

Quand il eut terminé, il courut rejoindre Claude et sauta sur son lit.

Puis la cuisinière alla s'allonger, avec l'idée de se relever trois heures plus tard. Mais elle s'endormit à poings fermés, elle aussi. Le temps passa...

Le soleil monta à l'horizon. Vers huit heures, le laitier vint déposer sur le perron ses trois bouteilles .de lait. Les mouettes tournaient en rond dans la baie et lançaient leurs appels. Mais personne ne bougeait dans la villa.

Un peu plus tard, une voiture s'arrêta devant la porte, bientôt suivie d'une autre.

De la première automobile descendirent oncle Henri, tante Cécile, M. Charles Martin et Berthe.

De la seconde sortirent l'imposant brigadier et un gendarme.

Berthe s'élança vers, la porte d'entrée, et la trouva fermée à clef. Elle contourna la maison pour passer par le jardin, mais la porte en était également close.

« Papa, il faut sonner », dit-elle.

Alors, un aboiement frénétique éclata en haut de la maison. Le museau de Chouquette parut à la fenêtre du second étage. Quand elle vit qu'il s'agissait bien de Berthe, elle se jeta dans l'escalier et vint gratter à la porte d'entrée.

« Que se passe-t-il? dit tante Cécile, alarmée.

Où sont-ils tous? Il est dix heures du matin et rien n'est ouvert ! C'est anormal !

— J'ai ma clef », dit oncle Henri.

Bientôt Chouquette bondit dans les bras de sa maîtresse et lui lécha la figure.

Tante Cécile se hâta d'entrer dans la maison. Elle cria :

« Maria! François! Etes-vous là? »

Personne ne répondit. Dagobert l'entendit pourtant; il regarda Claude, qui ne bougea pas. Il prit alors le parti de faire de même. Cela l'ennuyait de quitter Claude le temps d'aller voir ce qui se passait en bas. Pourtant, les chiens sont curieux.

Tante Cécile ouvrit toutes les pièces du rez-de-chaussée. Personne! Elle s'étonna des restes du copieux petit déjeuner, étalés sur la table, et plus encore de la vaisselle sale. A quoi pensait donc Maria? Où étaient les enfants? Elle ne s'attendait pas à trouver sa chère fille, qu'elle croyait toujours aux mains des ravisseurs, mais elle supposait que les autres ne devaient pas être loin.

Elle monta l'escalier, suivie de son mari, de Berthe et du père de celle-ci. Ils entrèrent dans la chambre des garçons et virent François et

Mick qui dormaient profondément sur leur lit.

« Comment! Ils ne se sont pas déshabillés pour se coucher, et ils ne sont pas encore levés à dix heures du matin? » dit tante Cécile, éberluée,

Elle entra alors dans la chambre des filles. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver Claude, reposant paisiblement! Elle se jeta sur le lit, embrassa sa fille et la serra sur son cœur avec transport.

« Ma chérie... Est-ce possible? Tu es là? » balbutiait-elle en pleurant de joie.

Claude, arrachée à ses rêves, s'assit et regarda son père et sa mère avec étonnement.

« Vous êtes revenus! Que je suis contente! s'écria-t-elle.

— Claude, comment se fait-il que tu sois ici, alors qu'on nous a avertis que...

— Maman, tu ne connais que la première partie de mon histoire », dit Claude.

Annie, réveillée à son tour, poussa des exclamations qui tirèrent les garçons de leur sommeil. Ils arrivèrent bientôt dans la petite chambre à coucher, pleine à craquer. Tout le monde parla à la fois et fit tant de bruit que Maria et Jo, à l'étage au-dessus, s'éveillèrent



également. Elles descendirent, les yeux gonflés, échevelées. Maria s'excusa, toute confuse. Elle courut à la cuisine pour faire du café et, dans sa précipitation, heurta un gendarme dans l'entrée. Elle poussa un cri strident.

« Excusez-nous de vous avoir fait peur, mademoiselle, dit le brigadier à Maria. Nous venions au sujet de l'enquête. S'est-il produit quelque fait nouveau depuis notre dernière visite ?

— Ah ! bien, je vous crois! s'exclama la cuisinière. Est-ce que M. François aurait oublié de vous téléphoner cette nuit? Il devait le faire...

— De quoi s'agit-il? demanda le brigadier.

— Tout va pour le mieux! déclara Maria, rayonnante. Les enfants sont allés chercher Mlle Claude. Quant aux ravisseurs, ils attendent que vous veniez les cueillir...

— Voyons, mademoiselle, que racontez-vous là? Ce n'est pas sérieux! dit le brigadier, sidéré.

— Monsieur François! appela Maria, les gendarmes sont ici! Vous avez oublié de les prévenir de ce qui est arrivé. Il vaudrait mieux qu'ils aillent tout de suite arrêter les bandits, n'est-ce pas?

— Ah! Je savais bien que j'oubliais quelque chose d'important, quand je me suis couché. J'étais si fatigué ! » dit François.

Tout le monde descendit l'escalier et entra au salon. Jo se montra soudain timide devant tant de monde; elle refusa de s'asseoir auprès des gendarmes.

Le brigadier se tourna vers M. Dorsel.

« On vient de nous dire, monsieur, que votre fille a été retrouvée. Il semble que la gendarmerie soit la dernière informée dans cette affaire.

— Explique-toi, François », dit le père de Claude.

Le jeune garçon toussa pour s'éclaircir la vois et commença :

« Eh bien, nous avons découvert qu'un certain Gringo, propriétaire des baraques et des manèges de la fête dite « la fête à Gringo », était payé pour enlever Berthe. Une nuit il est venu rôder autour de notre villa avec des complices et, par erreur, ils ont enlevé Claude... Nous avons réussi à savoir où ils la cachaient. Alors, nous sommes allés la délivrer. Continue, Mick.

— Gringo et quelques autres bandits sont enfermés à clef dans les chambres de la maison où Claude était prisonnière. La porte d'entrée et la grille sont restées ouvertes, à votre intention. Comme vous le voyez, brigadier, nous avons essayé de vous faciliter la tâche. Il ne vous reste plus qu'à arrêter les ravisseurs de Claude »

Le brigadier écoutait Mick avec une moue incrédule. Oncle Henri lui tapa sur l'épaule.

« Allons, dit-il, reprenez vos esprits et hâtez-vous d'agir, sinon ils s'échapperont avant que vous arriviez!

— Donnez-nous l'adresse de cette maison, demanda le brigadier.

— Je ne la connais pas exactement, dit François, mais c'est facile à trouver. Vous allez jusqu'à Laëron. Ensuite, vous prenez la route



de Trédoual, vous continuez jusqu'à Guelrouzé et après ce pays vous tournez à gauche. C'est la grande maison isolée qui domine la colline.

— Gomment avez-vous fait...? dit encore le brigadier.

— C'est trop long à raconter pour l'instant, dit Mick. Nous écrirons notre histoire dans un livre, dont nous vous enverrons un exemplaire. Nous l'appellerons... au fait, avez-vous une idée, vous autres? C'est une drôle d'aventure, en vérité!

— Je voudrais bien boire une tasse de café, dit oncle Henri. Je crois que nous avons assez

discuté. Allez attraper vos bandits, brigadier!»

Les gendarmes se retirèrent. M. Martin exultait. Il fit sauter Berthe sur ses genoux.

« Tout est bien qui finit bien, dit-il. Maintenant, je vais pouvoir reprendre ma fille avec moi.

— Oh! non, papa! gémit Berthe, à la grande surprise de son père.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il.

— Mon petit papa, sois gentil, laisse-moi ici, dit Berthe d'un ton pressant. Mes nouveaux amis sont si extraordinaires! »

M. Martin regarda tante Cécile d'un air interrogateur.

« Laissez-la chez nous si elle le désire, dit celle-ci.

— Ouah! » fit Dagobert, avec une telle force que tout le monde se retourna vers lui.

* II dit qu'il est content que Berthe demeure avec nous, car Chouquette restera aussi, traduisit Mick. Ainsi, il garde sa compagne de jeu

— As-tu vraiment l'intention d'envoyer au brigadier un livre racontant cette histoire? demanda Annie.

— Bien entendu! répondit Mick. Une nouvelle aventure des Cinq! Espérons qu'il y

en aura encore beaucoup d'autres. Quel sera le titre de ce livre?

— Je saisi dit Claude aussitôt. Nous l'appellerons : *Enlèvement au Club des Cinq. »*

Ainsi firent-ils, en espérant vous plaire.

